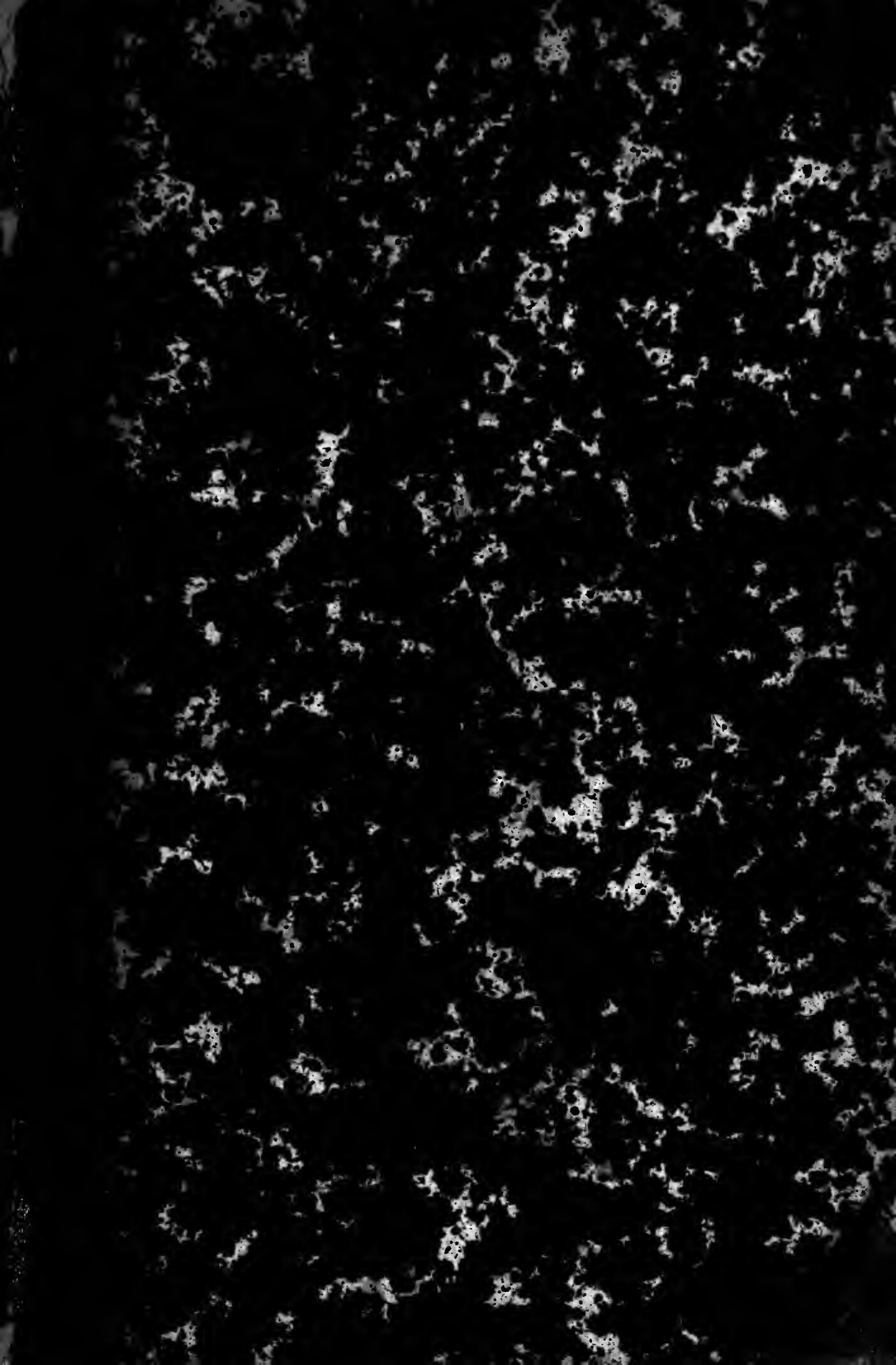



LIBRARY

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME.

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

LE PROGRÈS

PAR LE CHRISTIANISME

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

PAR

LE R. P. FÉLIX

de la Compagnie de Jésus.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.

Croissons de toute manière dans le Christ notre chef.

(ÉPH. IV. 15.)

ANNÉE 1860





PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET Cie

IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS

Rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

C. DILLET, LIBRAIRE, RUE DE SÈVRES, 15.

1860



PREMIÈRE CONFÉRENCE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LE PROGRÈS DE LA SOCIÉTÉ

PAR LA FAMILLE

MESSIEURS,

Jésus-Christ restaurateur de tout ordre et auteur de tous les vrais progrès du monde, ne s'est pas contenté de créer le progrès moral par ses divines réactions contre la concupiscence, cause de toute décadence; il a créé aussi dans l'humanité tous les grands éléments du progrès social; il en a élevé l'édifice sur ces trois colonnes sacrées : la Liberté chré-

tienne, l'Égalité chrétienne, la Fraternité chrétienne; et pour soutenir l'ensemble et lui donner à la fois la grandeur, la force et la beauté, il a placé à la base l'Autorité. Jésus-Christ s'est constitué dans l'humanité l'autorité vivante, et en se mettant en elle, il l'a transfigurée en lui. Il a réalisé dans le monde chrétien quatre types humains de son autorité divine, qui ont transformé la vie sociale en transformant à tous les degrés les conditions du commandement et de l'obéissance : l'autorité paternelle, l'autorité sacerdotale, l'autorité royale, et comme complément de toutes les autres, l'autorité pontificale : l'autorité pontificale, c'est-à-dire la plus haute Paternité, le plus haut Sacerdoce, la plus haute Royauté; en un mot la plus haute personnification de l'Autorité sur la terre : autorité si grande depuis bientôt deux mille ans, et si grande encore aujourd'hui, que tout ce qui l'émeut a le privilége singulier d'émouvoir tout un monde, et que ses douleurs comme ses joies, ses revers comme ses triomphes, donnent à l'humanité entière ses tressaillements les plus profonds.

Tel est, Messieurs, le résumé des Conférences de l'année dernière (1). Dieu m'avait-il fait signe et avait-il marqué l'heure pour proclamer ces principes éternellement conservateurs et progressifs? Peut-être!... Quoi qu'il en soit, ces vérités qui sont le point d'appui et le ressort du progrès des sociétés, je les ai dites avec une calme liberté que vous avez respectée, parce que je la tenais de Dieu et de vous. Je veux garder à la parole ce privilége de liberté sainte, qui est son droit et qui fait partie de son empire et de sa dignité. La prédication chrétienne imite le génie de la navigation moderne. Sans s'inquiéter de quel côté souffle le vent, elle pousse droit devant elle à travers la haute mer des erreurs et des passions humaines; et moi, sur ces vagues mobiles et perpétuellement changeantes, je poursuis ma course tranquille, sans autre crainte que de ne pas toucher assez vite le port et le rivage toujours cherchés, le port de votre salut et le rivage de la vérité!

Je me trompe, Messieurs; une autre crainte

(1) Voir les Conférences de 1859 sur le Progrès considéré dans l'ordre social.

me demeure, et je dois vous la dire, parce qu'elle me vient de vous. Je crains que, sous l'empire des préoccupations de ce temps, vous n'ayez la tentation de chercher dans ma parole ce qu'on se plaît à nommer des allusions. Je crois devoir vous déclarer que je dédaigne ces petits moyens. Quand la conscience m'inspire de proclamer une vérité utile ou nécessaire, je la dis, non par allusion, mais en ses termes propres et sans craindre personne. En vous faisant cette déclaration, j'ai droit d'être cru; depuis huit ans que je porte ici la parole, je crois avoir donné la preuve de quelque sincérité; et vous m'êtes témoins que mon discours ne fut jamais un masque.

Après avoir montré en Jésus-Christ l'auteur du progrès social, l'ordre et la plénitude des choses nous appellent cette année à traiter un sujet que nous ne pourrions omettre sans laisser derrière nous une lacune regrettable. Il y a une institution qui est la base nécessaire et le naturel support de tout progrès social; une institution de main de maître, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu même; une institution qu'il faut nommer fondamentale dans le sens le

plus vrai de ce mot, parce qu'on n'y pourrait toucher sans ébranler de bas en haut cet édifice dont nous avons admiré la divine architecture : la sainte et immortelle institution de la *famille !*

Oui, Messieurs, au-dessous de la société publique il y a la société domestique ; au-dessous de la patrie il y a la famille. La première tient si radicalement à la seconde, que les progrès et les décadences de l'une sont indissolublement unis aux progrès et aux décadences de l'autre. Dans notre intempérance de luttes politiques, de théories sociales et d'utopies humanitaires, nous négligeons la famille : nous oublions que le progrès de la société n'est pas une construction de main d'homme, ni une œuvre de génie, mais un arbre vivant qui a ses racines là où fut notre berceau, et qui puise sa séve à la source même d'où a jailli notre propre vie, au cœur de notre père et au cœur de notre mère. « La famille, dit un publi-
» ciste célèbre de ce temps, est la seconde
» âme de l'humanité : les législateurs l'ont
» trop oublié ; ils ne songent qu'aux individus
» et aux nations ; ils omettent la famille,

» source unique des populations fortes et
» pures, sanctuaire des traditions et des
» mœurs où se retrempent toutes les vertus
« sociales. »

Voilà pourquoi, Messieurs, j'entreprends de traiter directement de la famille dans ses rapports avec le progrès social. Ce sujet, qui se recommande de lui-même aux sympathies de tous, m'offre la bonne fortune, trop rare peut-être dans les sujets qu'aborde cette chaire, de pouvoir frapper du même coup les intelligences et les cœurs. Ce premier discours sera la naturelle transition des dernières conférences à celles de cette année. Je me propose d'y montrer les rapports intimes qui lient la famille à la société, en établissant que la seconde a dans la première son principe, son modèle et sa force.

I.

Ce qui montre tout d'abord l'influence de la famille sur la société, c'est que la première produit la seconde. La société domestique est

au sens le plus rigoureux la société *principe;* elle est tout ensemble la génération, la formation, la tradition de la vie sociale, et, à ce triple titre, la mère ingénue et toujours féconde de la patrie elle-même.

Les historiens et les géographes recherchent avec une curiosité ardente les réservoirs mystérieux d'où s'échappent avec leurs affluents les fleuves qui réjouissent la terre. Il est d'un intérêt bien autrement profond de rechercher de quelle source s'échappe ce fleuve des générations humaines qui porte dans son cours la prospérité des peuples, la civilisation des siècles, les magnificences de l'ordre et du progrès social. Quelle est la source de la vie sociale, et qui dira le secret de sa génération? Messieurs, il y a ici deux choses qui ne peuvent être un mystère pour personne : le lieu de cette source et le fait de son perpétuel et universel jaillissement. Le fleuve de la vie sociale sort du foyer domestique; la famille est la source vive de la patrie; source toujours ouverte et jamais tarie, parce qu'elle se remplit perpétuellement elle-même par des canaux si bien creusés par la main de Dieu qu'ils sont

mis par leur profondeur même hors de l'atteinte de la main des hommes.

Or, Messieurs, veuillez le remarquer, les eaux que les fleuves roulent dans leur lit ne sont pas distinctes des eaux qui ont jailli de leurs sources. Je sais bien que ces ondes, si pures soient-elles à leur origine, peuvent s'altérer dans leur cours et se transforment en partie, quand elles viennent se mêler à celles des grands fleuves; mais, règle générale, l'eau des fleuves n'est pas plus pure que celle de leurs affluents, ni celle de leurs affluents plus pure que leur source. Ainsi la vie puisée dans la famille peut s'altérer et ne s'altère que trop dans ce torrent du siècle qui roule tant d'impuretés; mais dans son ensemble elle n'est jamais plus belle dans les sociétés qu'elle ne l'est dans les familles. Imaginez un instant la société, dans sa très-grande majorité, composée de familles perverties par l'intelligence, corrompues par le cœur, chétives par le sang : quels que soient la supériorité de vos lois, le génie de vos inventions, et la sagesse de vos institutions; vous avez nécessairement une société misérable, prête à la servitude, prompte

à la dégradation. Vous multipliez la corruption par la corruption, les vices par les vices : ces êtres déjà pervers en sortant de la famille, deviennent des scélérats en entrant dans la société; vous avez une société en décadence, vous avez une humanité barbare.

Au contraire, supposez dans l'humanité contemporaine toutes les familles pareilles à des sources vives, versant continuellement dans la société, avec les générations sorties d'elles, des doctrines sans erreurs, des mœurs sans dépravation et un sang pur de toute corruption : des parties saines ne constitueront pas une masse corrompue; le résultat général sera une humanité grande et forte par l'intelligence, grande et forte par le cœur, grande et forte par le sang, grande et forte par ces trois faces principales : intellectuellement, moralement, physiquement. Si vous supposez de plus qu'un lien commun rattache en un même faisceau social la multiplicité de ces familles, et que pour gouverner l'ensemble il se rencontre seulement des lois et des hommes d'une perfection vulgaire; je dis que, même en dehors des perfectionnements accomplis à la

surface de l'humanité par le génie de la science, de la politique et de l'industrie, vous avez une société grandissante et progressive dans le meilleur sens de ce mot. Le fleuve de la vie sociale poursuit sa marche tranquille en poussant devant lui les flots purs que lui versent ses affluents ; et s'il ramasse dans son cours quelques souillures qui le troublent et l'altèrent, il se renouvelle et se purifie sans cesse lui-même dans l'inaltérable pureté qui lui vient de sa source. Ainsi se peint dans une vive image, comme dans un miroir une vérité élémentaire et trop oubliée qui porte l'avenir du monde ; à savoir, que la société domestique est à la société publique ce que les sources sont aux fleuves, et que la vie se retrouve dans la patrie telle à peu près qu'elle sortit du foyer.

La famille, en effet, est plus que la génération de la vie humaine, elle en est la formation. La vie humaine, comme toute chose créée, a la raison de son développement dans le principe même qui la fait exister. C'est la famille qui produit la vie, et c'est la famille qui la développe ; comme elle donne la nais-

sance, elle donne l'éducation, et avec l'être l'élévation de l'être. En vain on chercherait hors de la famille une formation et un épanouissement de la vie dont elle a tout le secret. Dans l'ordre de la nature il n'y a qu'une institutrice providentielle de la vie humaine, c'est la famille. La famille est une société créée pour élever. Pour ce ministère sublime elle est seule puissante, parce qu'elle est seule légitime. Les institutions sociales à ce point de vue les plus salutaires et les plus réellement progressives, sont celles qui protégent le plus dans la famille cette fonction féconde, et confisquent le moins au profit des États ces forces natives, que la Providence a mises dans la société domestique pour préparer lentement, mais sûrement, les vrais progrès de la vie sociale. C'est que la famille armée du droit et de la puissance d'élever est une œuvre de main divine; et les institutions humaines ne font jamais mieux que quand elles secondent les créations de Dieu. Dans le plan de la Providence, les États ne sont pas les instituteurs de la vie ; ils en sont les défenseurs. La famille est la société créée pour élever les générations ;

l'État est la société organisée pour protéger les familles ; il couvre de sa force ce que la famille crée par son amour. Tel est le point harmonieux où ces deux sociétés se rencontrent et s'unissent pour accélérer l'une par l'autre leur mutuel progrès : la patrie abritant sous son bouclier la sécurité et la liberté de la famille ; la famille élevant sous son toit la génération qui grandit pour l'honneur et la défense de la patrie.

Certes, Messieurs, ce rôle des États est encore assez beau ; et les conquêtes les plus illustres ne valent pas, pour le progrès du monde, cette calme et douce protection du foyer où la patrie se féconde et s'élève. Le génie révolutionnaire ne comprend pas ainsi la destinée respective des familles et des États. Il rêve comme son plus beau triomphe un envahissement indéfini de la société publique dans la société domestique. A l'entendre, à l'État seul appartiennent le droit et la fonction d'élever. Il ne se contente pas comme vous d'aimer et de respecter l'État fidèle à son principe et à son but ; pour lui l'État est Dieu ; et il l'adore. Prosterné jusqu'à terre devant sa divinité, il lui sa-

crifie avec tous vos droits la pensée, l'âme, le cœur de vos enfants; et aujourd'hui encore il ne rougit pas de demander aux puissants de lui faire de votre liberté d'élever vos enfants un holocauste nouveau, et, sous prétexte de glorifier la patrie d'humilier la famille. Mais n'ayez pas peur; ce mauvais génie ne triomphera pas; j'en garde l'inébranlable foi. Non, vous ne jetterez pas vos fils au dieu Moloch de la Révolution; j'en jure sur vos cœurs. Tout vous crie qu'à vous seuls appartient le droit d'élever et de faire à votre image la vie sortie de vous; tout vous crie que si c'est l'éducation qui élève l'humanité, c'est la paternité qui fait l'éducation; et qu'alors même qu'elle ne peut seule en remplir la fonction, à elle seule est réservé le droit inaliénable de choisir, pour la suppléer, des dévouements dignes d'elle. La nature, la raison et l'histoire proclament ici, avec le christianisme, qu'à cette condition seulement le progrès du monde peut marcher.

Assurément, Messieurs, nous ne contestons pas l'importance relative de l'action des sociétés publiques pour la formation de la vie et le perfectionnement de l'humanité; mais, sa-

chons-le bien, il n'y a là du véritable progrès des peuples qu'un élément secondaire. Le secret souverain du progrès n'est pas au forum dans le bruit des luttes publiques; il est au foyer dans le silence de la vie domestique : il n'est ni dans la main des rois, ni dans la main des législateurs, ni dans la main des conquérants. Où est-il donc par-dessus tout? O pères, ô mères, écoutez! et que vos âmes répondent par de sympathiques échos à une parole qui agrandit à vos yeux votre fonction dans l'humanité. Le suprême secret de la formation et du progrès de la vie humaine, ah! ne l'oubliez jamais, il est dans vos cœurs, dans vos âmes, sur vos lèvres; il est dans votre foi, dans votre amour et dans votre parole; il est dans votre autorité et votre dévouement; il est en un mot dans le concours harmonieux de cette royauté puissante et de ce ministère fécond que la Providence vous fait pour l'agrandissement de la vie sociale par l'élévation de la vie domestique!

Ainsi la famille est la formation de la vie, comme elle en est la génération : elle en est la tradition aussi; et c'est à ce titre surtout qu'elle est l'institution-principe de la société

publique et la cause efficace du progrès social. La tradition et le progrès ne sont pas deux choses contradictoires. Le progrès n'est ni le *statu quo*, ni l'immobilité ; mais il ne consiste pas non plus dans le changement et dans la nouveauté. Tout ce qui est nouveau n'est pas progressif, et tout ce qui est changement n'est pas amélioration. Le progrès vit par-dessus tout de la substance des choses anciennes ; le progrès c'est la floraison toujours nouvelle de ce qui ne meurt pas ; c'est la perpétuelle jeunesse de ce qui ne sait pas vieillir ; et si vous voulez que je vous parle votre langue, hommes de l'industrie, de la richesse et de la spéculation, je vous dirai : Le progrès, c'est un capital de valeur humaine et de valeur sociale accumulé par le temps ; ce sont les siècles enrichis par les siècles, et les sociétés héritières des sociétés. La tradition est donc de l'essence du progrès. C'est par elle que se forment les grandes races qui donnent le pas à l'humanité ; c'est par elle que se maintiennent les institutions qui transmettent ses grandeurs et perpétuent ses gloires. Que deviendrions-nous à chaque moment de la durée, si nous ne gardions dans

notre présent le patrimoine de notre passé; et si l'ancien toujours repoussé et toujours maudit, n'était jamais admis à l'honneur d'entrer dans le nouveau? Que deviendrait le progrès lui-même, si, se recommençant toujours, il brisait à toute heure la chaîne de ses propres traditions? Il ne serait plus la croissance, mais le morcellement; il ne serait plus la continuité de l'être et le développement de la vie; il serait la perpétuité de la rupture et la continuité de la mort; il passerait en dévorant à chaque pas ses propres enfantements; que dis-je? il se dévorerait lui-même; et l'humanité coupée en fragments, perdrait avec l'idée même du progrès le vrai sens de la grandeur. Car ce qui nous donne par-dessus tout le sens de la grandeur et l'idée du progrès, c'est la tradition; hors de là vous ne rencontrez plus que des grandeurs isolées, personnelles, égoïstes, c'est-à-dire presque toujours de petites grandeurs; personnalités superbes, pareilles à ces agitateurs de la plèbe antique qui se vantaient de n'avoir point d'ancêtres, comme pour mieux établir que n'héritant rien de personne, ils tenaient tout d'eux-mê-

mes. Grandeur puérile et si manifestement fausse, que l'homme qui se proclame avec le plus d'orgueil le fils de ses œuvres, éprouve lui aussi l'invincible besoin de laisser à ses enfants un héritage, un nom, une gloire qu'il ne reçut pas de ses pères : tant nous sentons tous que la tradition est le premier élément du progrès ; parce que seule elle met dans le présent les grandeurs du passé, et lègue à l'avenir les grandeurs du présent.

Donc, Messieurs, si nous voulons donner au corps social la plénitude de sa vie, et à la vie son essor vers le progrès véritable ; tout en admettant les transformations que le temps amène, il faut garder dans l'ordre des idées, des mœurs et des institutions, le fil conducteur des légitimes traditions. Or, ce qui sauvegarde le plus la tradition dans l'humanité, c'est avec la religion la famille. La tradition entre dans l'idée même de la famille : comme la tradition est progrès, la famille est tradition. La vie qui sort du foyer pour se répandre dans la patrie, n'est pas un flot isolé qui passe et meurt ; c'est un flot continu qui se pousse à travers les âges. Cette vie est essentiellement

traditionnelle, tenant tout à la fois au passé qui la précède, à l'avenir qui la suit, et au présent qui la touche. Telle est la situation de l'homme dans la famille : placé entre les ancêtres qui descendent jusqu'à lui, et la postérité qui part de lui, il n'est qu'un anneau dans cette chaîne qui étend la vie dans la durée : car la famille est elle-même la tradition de la vie dont elle est la formation et la source; tradition triple et une tout ensemble, elle est la richesse de la société domestique qui la transmet, et l'héritage de la société publique qui la reçoit. De chaque toit domestique où la Providence abrite sous son regard et son cœur cette société sainte qu'on nomme une famille, trois traditions se perpétuent, et déterminent dans le milieu où elles se développent le courant de la vie sociale : la tradition des doctrines qui alimente la vie intellectuelle; la tradition des mœurs qui alimente la vie morale ; la tradition du sang qui alimente la vie physique. La famille, quelle qu'elle soit, est nécessairement cette triple tradition : tradition de doctrines vraies ou tradition de doctrines fausses ; tradition de bonnes mœurs ou tradition de

mauvaises mœurs ; tradition de sang pur ou tradition de sang impur. Quoi qu'il en soit de la tradition qui vient de la propriété, du patrimoine matériel et de l'héritage accidentel, là est l'inévitable héritage ; là est le patrimoine essentiel que les fils emportent avec eux dans les sentiers ouverts à leur propre vie : des doctrines, des mœurs, du sang ; et toute la vie intellectuelle de la société, toute la vie morale de la société, toute la vie physique de la société, en un mot, toute la vie de la patrie, se compose nécessairement de tous ces substantiels héritages légués à toutes les postérités héritières de toutes les paternités.

II.

Vous venez de voir, Messieurs, ce qui décide tout d'abord l'influence de la société domestique sur la société publique : elle est la vie qui naît par la génération, qui se développe par l'éducation, qui se transmet par la tradition ; elle est, sous ce triple rapport, ce que j'ai nommé la société-Principe, la mère féconde de la patrie.

Mais la société domestique est plus que le principe de la société publique, elle en est le plus parfait exemplaire; elle est à la lettre la société-Modèle ; et toute vie sociale bien ordonnée doit être faite à sa plus grande ressemblance. Je ne chercherai pas à séduire la pensée par l'imagination; je ne vous montrerai pas, comme type de la société publique, l'idylle sociale chantée devant les peuples par la poésie des réformateurs. Nous n'estimons pas qu'il soit si facile de réaliser dans l'ordre public l'idéal de la famille avec toute sa fraternité, toute sa beauté, toute sa suavité, tous ses charmes. Je me défie des naïves illusions dans lesquelles une philosophie rêveuse se plut naguère à bercer des générations crédules; alors qu'elle nous montrait dans l'avenir le paradis toujours fuyant de la grande famille humaine, tant promise à notre siècle sous le nom de république sociale et fraternelle.

La famille c'est la famille, et la société c'est la société ; la seconde demeurera toujours profondément distincte de la première; mais aussi, la première demeurera toujours le type de la seconde ; la société ne deviendra jamais la fa-

mille, mais sa perfection sera toujours d'en approcher le plus possible. La famille, nous venons de le voir, est le principe de la société, et en tout ordre de choses la perfection consiste à se rapprocher de son principe.

Quiconque voudrait suivre dans les siècles le développement parallèle de la famille et de la société, découvrirait facilement à la lumière des faits, que partout et toujours la société et la famille ont subi à peu près les mêmes atteintes et suivi les mêmes destinées ; il verrait à n'en pouvoir douter, que tout ce qui a affermi ou ébranlé la première, a toujours plus ou moins affermi ou ébranlé la seconde ; et ce parallélisme partout reconnu dans la vie de l'humanité, deviendrait comme un rayonnement historique de la vérité que je veux faire ici sortir du fond même des choses, en vous montrant dans la constitution domestique le type le plus parfait de la constitution sociale.

La famille a une constitution que les hommes ne peuvent changer, parce qu'elle est l'œuvre de Dieu même. Je pourrais vous dire que comme Dieu a fait le premier homme à son image, il a fait aussi à sa ressemblance la pre-

mière société. La famille, telle que Dieu l'a constituée, a son type immuable dans les trois personnes divines qui constituent dans l'unité de leur substance une société éternelle. Nous n'entrerons pas dans ces mystiques profondeurs ; car je n'ai pas à vous montrer directement la société divine type de la société domestique, j'ai à vous montrer la société domestique type de la société publique.

La constitution de la famille est simple comme tout ce qui est sublime ; elle ne se compose que de trois choses harmonieusement unies : le père, la mère, l'enfant ; c'est-à-dire, au point de vue de la société domestique, un roi, un ministre, un sujet ; une autorité, une obéissance, un ministère ; et voici, dans ces trois choses, des caractères gravés par la main de Dieu, et qui en font à jamais le modèle de toute société : une autorité indiscutable, un ministère dévoué, une obéissance affectueuse. La famille ainsi constituée est l'exemplaire de toute société bien faite ; c'est le plus magnifique abrégé du droit social ; c'est l'école populaire de la grande politique ; c'est le chef-d'œuvre des gouvernements et des sociétés.

Tout organisme social, malgré la multiplicité de ses rouages, doit toujours pouvoir être ramené à ces trois éléments simples : l'homme autorité, l'homme ministre, l'homme sujet ; et pour que ces trois rouages de l'organisation sociale s'unissent et fonctionnent dans l'harmonie, il faut qu'ils gardent les caractères que nous venons de signaler dans les éléments de la constitution de la famille.

Et d'abord, il faut, pour que la société soit parfaite ou du moins progressive, que l'autorité y soit *indiscutable*. Cette parole étonnera plus d'un homme qui n'a pas eu le temps de se demander une fois dans sa vie, ce que c'est que cette chose si souveraine et si sacrée que nous osons proclamer indiscutable. Je ne dis pas, veuillez le remarquer, que tout gouvernement est mis de droit hors la discussion ; autre est un gouvernement, autre est ce que j'appelle l'autorité. Je ne dis pas non plus que tout acte de l'autorité même légitime est de sa nature indiscutable ; entre l'essence de l'autorité et l'exercice de l'autorité profonde est la différence, et l'inviolabilité de l'une n'emporte pas nécessairement l'inviola-

bilité de l'autre. Pour ceux qui parmi vous ont le sens métaphysique de l'autorité, cette distinction est superflue; ils comprennent, sans que je le dise, qu'il s'agit ici de l'être moral, de l'âme, non du corps de cette autorité que nous avons définie l'année dernière, et dont nous signalons ici un attribut nécessaire.

L'autorité, nous l'avons dit, n'est pas une force matérielle, c'est une force morale qui a son point d'appui dans les intelligences, et qui règne même désarmée dans l'empire du droit. Or, la première condition de l'autorité ainsi conçue, pour remplir sa fonction et même pour exister, c'est d'être mise hors la discussion. La discussion portée sur la substance de l'autorité est un glaive qui la tue. L'autorité est indiscutable ou elle n'est pas. Elle cesse d'exister pour celui qui la discute. A l'heure où je porte à l'autorité le coup d'une négation qui prétend l'annuler ou d'une discussion qui la révoque en doute, j'anéantis pour moi-même tout son être moral; sa force matérielle peut encore se faire sentir et même pour un temps se rendre redoutable; mais sa force morale est blessée à mort; elle peut être encore pour moi

une puissance qui me courbe ; elle n'est plus une puissance devant laquelle je m'incline. Tous les hommes plus ou moins ont le sens de cette vérité conservatrice ; mais ceux qui touchent de leurs mains au gouvernail des peuples en ont des révélations encore plus lumineuses. Voilà pourquoi tous les gouvernements, quand ils veulent se faire accepter non-seulement comme un pouvoir, mais comme une autorité, s'accordent tous à proscrire la discussion du principe qui les fait exister : tant est invincible cette conviction unanime, qu'une autorité discutée est une autorité perdue, et que pour elle, être contestée c'est mourir.

Et la force des choses fait d'ordinaire qu'elle ne meurt pas seule. Les autorités que Dieu crée sur la terre pour le gouvernement des hommes, bon gré mal gré se touchent et se tiennent ; si elles ont dans leurs destinées des solidarités éclatantes, c'est qu'elles ont dans leurs profondeurs des affinités secrètes et des conjonctions cachées. Elles ressemblent aux grands arbres de la forêt plantés sur un même sol, et dont les racines se rencontrent et s'entrelacent sous terre. Dans l'ordre moral aussi,

il y a un lieu profond, où les racines de toutes les autorités se croisent et se nouent mystérieusement, pour se prêter un mutuel soutien, lorsque toutes demeurent stables, et se communiquer leurs mutuelles secousses, lorsque l'une d'elles vient à être remuée dans son fond. Et il ne peut échapper à personne que, dans ce cas, les appuis ou les ébranlements sont en proportion des autorités que l'on ébranle ou que l'on raffermit. Et s'il arrivait que l'autorité atteinte par la discussion fût la plus grande des autorités, centre et point d'appui de toutes les autres ; alors le monde social pourrait attendre de vastes catastrophes et de solennels écroulements ; et il faudrait prier Dieu de nous envoyer ses anges pour raffermir les fondements de la société ébranlés par la folie des hommes.

Et voilà, Messieurs, pour le dire en passant, l'un des plus grands dangers des temps modernes ; les autorités parmi nous cessent d'être indiscutables ; le souffle révolutionnaire les atteint sous toutes les formes, et dans toutes les sphères. La discussion de l'autorité est le génie de la Révolution ; c'est, à le bien entendre, la

Révolution elle-même ; elle s'en va par le monde, portant la discussion au fond de toute autorité respectée par les hommes et affirmée par les siècles ; et lorsque toute autorité, même l'autorité de Dieu, sera devenue discutable, la Révolution sera consommée ; il n'y aura plus d'autorité, et la société partout arrachée à sa base penchera snr l'abîme.

Parmi tant d'autorités dont la discussion frappe les racines, pareille à la hache qui fait branler le grand chêne, n'y a-t-il pas dans le monde une autorité acceptée partout comme le type de l'autorité indiscutable ? Oui, Messieurs, cette autorité mise par l'instinct des peuples hors la discussion existe encore parmi nous ; et cette autorité elle est dans la famille : c'est la paternité. Cette royauté domestique, dont je montrerai la dignité et les droits dans un discours spécial, est demeurée la plus incontestée des autorités. Là aussi, sans doute, nous le verrons, la Révolution a passé ; elle a travaillé à amoindrir les droits et les prérogatives de cette autorité ; elle n'a pas osé encore la discuter elle-même ; par un reste de pudeur elle a paru respecter cette dernière

couronne ; si elle y touchait, l'anarchie régnerait dans la famille, et la société ne subsisterait pas. Mais la Providence fait bonne garde autour de cette royauté, et la fidélité des peuples ne la désertera pas ; elle a pour défense leurs plus intimes et leurs plus nobles instincts ; et cette paternité qui porte en elle-même avec la clarté de son droit le sens de sa puissance et l'ascendant de son inviolable empire, demeure à jamais le type de l'autorité qui fait l'ordre et la grandeur des sociétés.

Le second élément de toute société fonctionnant avec harmonie, c'est après l'autorité indiscutable l'obéissance *affectueuse*. Cette facile entente et ce parfait accord entre l'autorité et l'obéissance n'a qu'un secret efficace ; ce secret, ce n'est pas la peur qui demande grâce à la tyrannie ; ce n'est pas le servilisme qui court au-devant de la servitude ; ce n'est pas la lâcheté qui se prosterne devant la force ; ce secret, c'est l'amour qui fait aimer le commandement en faisant aimer la personne qui commande. Tel est l'art suprême de gouverner. Ce qui importe à la stabilité des sociétés et au

bonheur des peuples, ce n'est pas de fonder des puissances qu'on redoute, mais des puissances qu'on aime. Qu'importe un commandement indéclinable et un sceptre redouté, si les cœurs sont armés et si l'obéissance est frémissante? La soumission durable et sûre ce n'est pas une force que l'on plie ; c'est une force qui se plie elle-même. Sujets nous ne sommes pas des rouages dans une machine ; nous sommes des êtres libres dans une harmonie vivante. En un mot, Messieurs, faire aimer son autorité et se faire aimer soi-même, en faisant régner avec soi la justice et la vérité : voilà le plus grand secret qu'ont à trouver ceux qui décident de la destinée des nations, et le plus grand problème qui se pose devant leur génie.

Ce secret, qui paraît tout d'abord si facile à découvrir, trop souvent se dérobe aux puissants ; et ce problème le génie tout seul ne suffit pas à le résoudre. Faire que l'affection et l'amour se rencontrent en eux avec la puissance et l'autorité, fut toujours le grand embarras des maîtres de la terre. Là est la faiblesse de ceux qui peuvent tout sur la terre, oui tout, excepté commander l'amour ; et c'est l'humi-

liation de ceux qui n'en peuvent plus avoir d'autres, de se sentir pour conquérir les cœurs, encore plus impuissants que le reste des hommes! La difficulté de se faire aimer diminue le charme de se faire obéir, et souvent assombrit les joies des potentats les plus heureux. Mais si grande que soit cette difficulté, obtenir l'affection avec la soumission, se faire aimer en se faisant obéir, il faut y tendre par tous les moyens que consacre la justice. L'affection est dans le gouvernement des peuples une chose que rien ne remplace; et la première garde d'honneur et de sûreté pour les puissances qui durent et font le bonheur des nations, c'est la garde royale de l'amour et de la fidélité.

Cette garde sacrée Dieu la crée pour la royauté domestique. Comme le père porte dans son nom l'honneur et dans son âme l'instinct du commandement, l'enfant que le mal n'a pas touché, trouve en son cœur l'amour natif de cette autorité qui lui commande et qui se fait obéir, même sans lui donner des ordres; il sait aimer, sans l'avoir jamais appris, une autorité qu'il ne songe pas à discuter, et il se fait de sa soumission généreuse cette gloire domestique,

qui est l'honneur des nobles fils et des races bien élevées. Dieu a caché dans la nature même du père et du fils le mystère de cette harmonieuse correspondance ; droit évident de commander d'un côté, besoin généreux d'obéir de l'autre ; et ce droit et ce besoin venant trouver leur mutuel accord au sein de l'amour qui unit en lui l'obéissance et l'autorité : voilà l'idéal de la société bien faite ; notre perfection est d'en approcher le plus possible, et de réaliser, avec l'autorité indiscutable et l'obéissance affectueuse, ce qui achève dans la famille comme dans la patrie l'ordre, l'harmonie, le Progrès, je veux dire un ministère *dévoué*.

Voici en effet ce qui complète cette divine institution de la famille. Pour offrir à la vie sociale son type le plus achevé et le plus charmant tout ensemble, Dieu a placé au centre de la famille, entre l'autorité et l'obéissance, le plus doux et le plus puissant médiateur, le dévouement ; entre le père et l'enfant, il a mis la mère ; la mère, dont nous montrerons séparément l'incomparable fonction ; la mère, qui tient tout à la fois au père et à l'enfant ; à l'autorité dont elle relève, au sujet qu'elle

doit servir, et trouve dans son cœur pour l'un et pour l'autre d'intarissables dévouements ; la mère, *ministre* dans le gouvernement domestique, dévouée à l'autorité dont elle est l'organe, dévouée au sujet dont elle est la servante, et faisant sortir de ces deux dévouements des trésors d'harmonie, de force et de fécondité. Ainsi se complète et s'achève ce type inaltérable de toute société bien ordonnée : le pouvoir se fait dévouement et passe pour arriver au sujet par l'intermédiaire de l'amour.

Oui, Messieurs, pour que tous les rouages de la société se meuvent avec force et suavité tout ensemble ; pour que l'autorité ne brise pas le sujet, et que le sujet ne maudisse pas l'autorité ; entre l'une et l'autre il faut pour ministre le dévouement. J'entends ici par ministre tout organe de l'autorité mis au service du sujet, quelque soit le degré hiérarchique de la fonction ; et je dis que pour atteindre son but, l'accord parfait entre l'autorité et l'obéissance, il faut qu'il soit entre l'une et l'autre, à l'exemple de la mère, un médiateur trouvant en lui pour tous deux un égal dévouement.

L'égoïsme ministre, c'est la contradiction dans les idées, et le désordre dans les choses ; c'est, dans un sens plus véridique que le sens vulgaire de ce mot, le ministère renversé ; c'est la fonction retournée contre sa destinée ; c'est le pouvoir laissant tomber sur le sujet des despotismes involontaires, et le sujet faisant remonter jusqu'au pouvoir des ressentiments immérités ; c'est la paix compromise ; c'est la société menacée !

Il y a douze ans environ, durant ces jours pleins d'ardeurs et de bruits, où toutes les idées, les bonnes et les mauvaises, furent admises à l'honneur de parler au forum, je me souviens d'avoir entendu retentir une parole dont la portée généreuse avait frappé à la fois ma pensée et mon cœur : « Si l'on ne veut voir dans la société des révolutions sans fin, il faut mettre au pouvoir des dévouements sans borne. » On ne pouvait mieux dire. Ce qui doit distinguer en effet par-dessus tout l'homme ministre, organe du pouvoir et serviteur des sujets, ce n'est pas le génie, c'est le dévouement ; parce que le dévouement seul, par le concert de l'autorité et de l'obéissance se ren-

contrant en lui, peut reproduire dans la société quelque chose de la beauté, du bonheur et de la suavité de la famille !

Ainsi, Messieurs, la société domestique avec ses trois éléments constitutifs, le père, l'enfant, la mère, c'est-à-dire, l'autorité, l'obéissance et le dévouement, nous apparaît comme le type le plus pur et le plus parfait de la vie sociale. Plus les sociétés s'en approchent et réalisent, à l'exemple de la famille, l'autorité indiscutable, l'obéissance affectueuse et le ministère dévoué, plus elles sont parfaites. Et réciproquement, plus la famille, fidèle à sa loi, perfectionne et harmonise en elle-même ces trois éléments de sa vie, plus elle prépare pour l'avenir des générations élevées et des sociétés progressives. La famille ainsi faite est le noviciat de la société ; c'est l'apprentissage de la vie qui grandit au foyer pour se déployer dans la patrie, en gardant le caractère de sa naissance, le sceau de son origine et le reflet de son idéal. Cette vie de famille, en effet, quand elle a été façonnée elle-même sur son type éternel, imprime aux enfants du foyer, devenus les fils de la patrie, un cachet qui les distingue et une

gloire qui les illustre; mélange exquis de respect, d'obéissance et d'amour, avec ce je ne sais quoi d'achevé que la religion met au fond de toutes les choses saintes; il n'y aura rien de plus facile à gouverner que ces enfants bien élevés, qui trouvent tout simple de faire dans la société publique ce qu'ils ont toujours fait dans la société domestique : aimer, obéir et respecter! Vrais enfants de la patrie, parce qu'ils sont les fils généreux de la famille, ils seront plus que la gloire et l'honneur de la société, ils en seront la force et la défense.

III.

Voici, Messieurs, le troisième et dernier rapport efficace qui lie la société domestique à la société publique. Vous avez vu jusqu'ici que la seconde a dans la première son principe et son modèle; j'ajoute qu'elle y trouve sa plus grande force et son plus solide rempart. S'il est vrai de dire que la patrie défend et protége la famille, il est encore plus vrai de dire que la famille protége et défend la patrie; parce que l'amour de la

famille, tel que Dieu l'a mis au cœur de l'homme, est à jamais la plus invincible force de la société envahie par le dehors ou attaquée par le dedans. La première chose nécessaire aux hommes pour être la force et la défense de la patrie, c'est, si je ne me trompe, de tenir à la patrie, et d'y tenir, remarquez-le bien, comme la vie tient à quelque chose, par un point vivant. Si entre moi et ma patrie il n'y a pas de contact vivant; si je n'y tiens par quelque racine et quelque fibre de moi-même, jamais je ne serai pour la patrie ni une force ni une défense. En un mot, ce qui fait la plus grande force de la société, c'est l'amour sincère de la patrie, c'est le patriotisme.

Il s'agit donc de savoir quel est ce point vivant, et, si je puis le dire, ce lieu sensible par où l'homme tient à cette chose si pleine de douceur et de séduction que l'on appelle le patrie? Comment vient et se développe dans les âmes, avec l'amour de la patrie, le vrai patriotisme? La patrie! ce mot a tant de charmes pour tout cœur bien fait, que quand on l'entend résonner, des échos s'éveillant à toutes les profondeurs de l'âme y redisent ensemble : La patrie!...

D'où vient ce charme sans pareil? Qu'est-ce que nous aimons surtout au fond de la réalité exprimée par ce mot? Est-ce l'eau des fontaines? le cours des fleuves? la verdure des prairies? les moissons des champs? le sol foulé par nos premiers pas? ou le ciel ouvert à nos premiers regards? Sans doute, Messieurs, même les conditions physiques du lieu qui nous vit naître ont pour le cœur humain des charmes que je ne conteste pas; charmes des vallées, des plaines et des montagnes; charmes des eaux, des fleurs et des ombrages; charmes de l'air, du ciel et de la lumière; toutes ces choses s'unissent et se confondent dans ce mélange suave de réalités et d'illusions qui composent pour nous l'amour de la patrie. Mais il est manifeste qu'au fond de tout cela il y a une chose qui explique tout, une réalité plus séduisante que les plus séduisantes illusions : cette chose, déjà vous l'avez nommée, c'est la famille; ce qui explique la mystérieuse séduction de la patrie, c'est ce que son nom même renferme, c'est la *paternité*.

La paternité entre si profondément dans l'idée même de la patrie, qu'elle lui a donné son

nom : *Terra patria :* Qu'est-ce à dire ? Si ce n'est la terre des ancêtres, le lieu où l'on eut un père ? Et, dès lors, pourquoi chercher ailleurs le mot de ce mystère ? N'est-il pas manifeste que tous ces charmes que la patrie nous offre, même à sa surface, ne sont que des reflets de quelque chose de plus profond qui nous a si bien séduits dans nos premiers jours, qu'il y a encore du bonheur à en retrouver le vestige ? Si cet air de la patrie a pour mon cœur je ne sais quoi de rajeunissant, c'est que là il a senti, comme une fleur à son premier matin, ses souffles les plus purs. Si cet héritage, quelque modeste soit-il, vaut pour moi l'univers, c'est qu'il est plein de mon père, et que partout j'y retrouve une trace de lui. Si ce rivage pour moi s'embellit à mesure que le temps m'en éloigne, et si mon cœur y revient toujours avec un attrait qui se fortifie par la distance ; ah ! c'est que là, dans les bras de ma mère, j'ai connu des caresses et vu des sourires que je ne retrouve plus. Oui, dans toutes les images que la patrie m'envoie de loin et les souvenirs dont je garde le parfum, je reconnais quelque chose de la paternité et de la maternité ; et je ne sais quoi me dit au cœur

que cet amour qui me tourne de ce côté, comme l'aimant vers le pôle qui l'attire, c'est encore l'amour de la famille, mais l'amour de la famille se répandant autour d'elle sur tout ce qui se rattache à elle; l'amour de la famille agrandi et devenu l'amour de la patrie! Et dans cette révélation du cœur dont ma raison s'illumine, je sens et je comprends tout ensemble, que la vie de la patrie n'étant que le perpétuel écoulement de la vie de la famille, j'aime ma patrie de l'amour même que j'eus pour mon père, et que le second amour n'est que le naturel épanouissement du premier.

Aussi je me demande avec surprise ce qu'avaient fait de leur cœur et de leur raison, les hommes qui ont osé prétendre que le culte de la famille amoindrit le culte de la patrie, sous prétexte qu'il renferme le cœur dans une sphère trop étroite. Est-ce que la fleur répand moins de parfum pour être attachée à ce lieu de la terre où elle puise avec sa séve sa vie et sa beauté? Est-ce que l'amour de la patrie pour être fort n'a pas besoin, comme tout autre amour, d'avoir quelque part sa racine et son centre? Est-ce que Dieu, qui fait tout avec

force et suavité, n'a pu mettre entre tous les amours de nos cœurs, comme il a mis entre les attractions des mondes, une harmonie suave et forte ? Non, non, entre l'amour qui attache à la famille et l'amour qui attache à la patrie l'antagonisme ne peut pas être ; j'en ai pour garants le cœur de l'homme, la sagesse de Dieu et toutes les hiérarchies des êtres. De même qu'il y a un légitime amour de soi qui s'épanouit dans l'amour de la famille, l'amour de la famille s'épanouit dans l'amour de la patrie, et l'amour de la patrie dans l'amour de l'humanité : chaîne magnifique qui descend du sein de Dieu à travers la création pour y tenir tous les êtres vivants dans l'équilibre et l'unité ; chaîne divine qui fortifie tous nos légitimes amours en les unissant entr'eux, et en les rattachant tous à leur centre commun.

Ils se trompaient donc ceux qui ont rêvé un patriotisme germant dans les ruines de la famille. Sur les débris de ce qui est légitime et saint, il n'y a qu'une chose qui prend racine : la barbarie. Si la famille était anéantie, ou si seulement l'amour de la famille venait à mourir dans les cœurs, il ne sortirait de leur

tombe qu'un patriotisme sauvage ; voué d'instinct à la destruction, il passerait dans l'humanité comme un monstre destructeur, laissant derrière lui les choses saintes ravagées et des populations muettes devant des ruines! C'est que tout patriotisme qui n'a pas coulé au cœur de l'homme des sources de la paternité, est un patriotisme faux, exagéré, violent, fanatique et presque toujours cruel! Ah! cette patrie que l'on prétend élever sur les débris de la famille, de la propriété et de la religion, nous la connaissons, nous ne la connaissons que trop; divinité lugubre ayant pour prêtre un bourreau, pour autel un échafaud, pour adoration la terreur et pour sacrifice le massacre : voilà la patrie que le socialisme nous prépare; et ce que des hommes n'ont pas rougi de nommer patriotisme, c'est le culte de cette idole sanglante que nos pères ont honorée par des sacrifices humains!

Arrière ce patriotisme farouche qui n'est ni la gloire ni la force, mais la honte et le fléau de la société. Ah! si vous voulez avoir un patriotisme sincère, capable de protéger et d'illustrer la patrie, faites qu'il jaillisse du foyer

par ces deux sources qui n'en font qu'une, du cœur du père et du cœur de la mère ; que, développé dans la famille comme dans sa naturelle atmosphère, il croisse et s'élève pour la défense de cette patrie qu'on apprend à aimer comme on aime son père, et qu'on retrouve tout entière au lieu de son berceau. Car la famille est une patrie dans la patrie ; c'est la patrie des souvenirs, c'est la patrie des espérances, c'est la patrie des affections, c'est la patrie du cœur ; c'est la patrie elle-même concentrée à ce point vivant par où l'homme lui demeure attaché d'un invincible attachement et d'un impérissable amour. Oui, c'est par là, c'est par ce lieu sympathique qui a conquis son premier amour, qu'il se sent enchaîné à la patrie, associé à ses malheurs et à ses prospérités, à ses gloires et à ses humiliations ; c'est par là qu'il se sent voué lui et les siens avec toute sa richesse, toute sa force et tout son courage, à la protection et à la défense de la patrie ; c'est par là enfin que tout homme bien élevé devient pour elle un glaive et un bouclier ; un soldat dans la guerre et un soldat dans la paix !...

Ainsi la famille enchaîne l'homme à la patrie par ces racines profondes que rien ne peut plus briser, ni la persécution, ni l'exil, ni la barbarie. Ainsi elle prépare à la société ces héroïques défenseurs pour qui ces mots : *Mourir pour la patrie*, ne sont pas un cri banal retentissant dans les émeutes, mais le cri spontané de la vie retentissant en son lieu natal ; cri des héros prêts à mourir pour elle, parce qu'ils ont appris à aimer et à défendre jusqu'à la mort ces deux choses saintes qu'on aime avec la patrie : les autels et les foyers. Qu'est-ce à dire en effet, *Mourir pour la patrie?* La langue et l'instinct de tous les peuples vous répondent par ces deux mots qui ont partout traduit cette passion généreuse : mourir pour les autels; mourir pour les foyers; *pro aris et focis*. Et si à ces deux choses éminemment patriotiques, vous joignez les berceaux où l'on protége les petits enfants et les tombeaux où l'on garde le culte des ancêtres ; vous avez tout ce qui enchaîne l'homme à la société en l'attachant à la famille. Otez tout à coup du milieu de nous le foyer, les autels, les berceaux et les tombes ; que reste-t-il pour attacher

l'homme à la patrie et le vouer à sa défense ? Rien. La patrie perd toute sa puissance en perdant tout son charme : elle n'est plus qu'une froide abstraction incapable de créer le dévouement et de susciter des défenseurs.

Aussi, malheur aux sociétés où se multiplient de jour en jour les populations qui n'ont pas de foyer à défendre, ni de berceaux à protéger, ni de tombes à honorer ! Si déjà déshéritées de toutes ces saintes choses, elles n'ont pas gardé des autels où elles se prosternent ; oui, je le répète, malheur à la société ! Au jour de ces grandes crises elle ne trouvera pas les défenseurs qu'invoquent ses dangers ; elle entendra passer avec un éclat bruyant dans le vent des révolutions les soldats de l'égoïsme enrôlés par la révolte ; elle ne trouvera pas les vrais soldats du patriotisme qui ont puisé au cœur de leurs pères la passion de donner leur vie pour protéger la terre qui porta leur berceau ; et elle apprendra par ses désastres ce que c'est que de ne pas faire de la famille la première source du patriotisme, et du foyer le premier rempart de la patrie !

Messieurs, voulez-vous savoir quelle est la plus terrible menace suspendue aujourd'hui sur cette grande cité, où se frappent à certaines heures les coups de foudre qui ébranlent l'Europe ? Ah ! je vais vous le dire : la diminution progressive du vrai patriotisme par l'accroissement de plus en plus effrayant des hommes sans famille. Vous tous qui mieux que moi connaissez les mystères de cette moderne Babylone, je vous adjure de me répondre : dites-moi, les êtres qui dans cette immense population n'ont rien, ou presque rien qui les attache à la patrie en les attachant à la famille les avez-vous comptés ? Et pourriez-vous me dire combien, parmi ces quinze cent mille âmes qui se remuent dans la cité, se rencontrent de foyers permanents où les familles puissent remonter seulement jusqu'à trois générations ? Qu'est-ce que la famille au milieu de vous, si ce n'est une chaîne qui se brise par tous les bouts ? Et si à cette instabilité des familles qui se font et se défont du jour au lendemain dans un perpétuel changement, vous joignez la multitude toujours croissante des hommes jetés par ce

mouvement de nos mœurs seuls comme en un désert, au milieu de ces foules ; que penser, au point de vue du Progrès, de ce chef-lieu de la civilisation moderne, où diminue et périt de plus en plus la famille, sans laquelle il n'y a pas de véritable civilisation ? Messieurs, dans cette grande ville de Paris où tout abonde de partout, il y a une chose qui devient de plus en plus rare ; quoi donc ? Me permettrez-vous de vous le dire ? Eh bien, ce que l'on rencontre de moins en moins à Paris, on dit que ce sont des Parisiens ! Oui, Messieurs, les Parisiens rares à Paris, c'est la réalité contemporaine ! Et quand je vous dis cette parole étrange, ah ! croyez-le bien, ce n'est pas un jeu de mots que je fais sur nos malheurs, c'est un cri d'alarme que je jette à la patrie ! Je me demande avec effroi ce qui doit advenir tôt ou tard de ce centre illustre de la vie moderne, qui perd chaque jour, avec l'amour de la famille et le culte du foyer, la plus ferme défense de la patrie ?

Que dis-je ? l'homme qui n'a pas de foyer, non-seulement n'est pas une défense, mais, sauf des exceptions que je consens à recon-

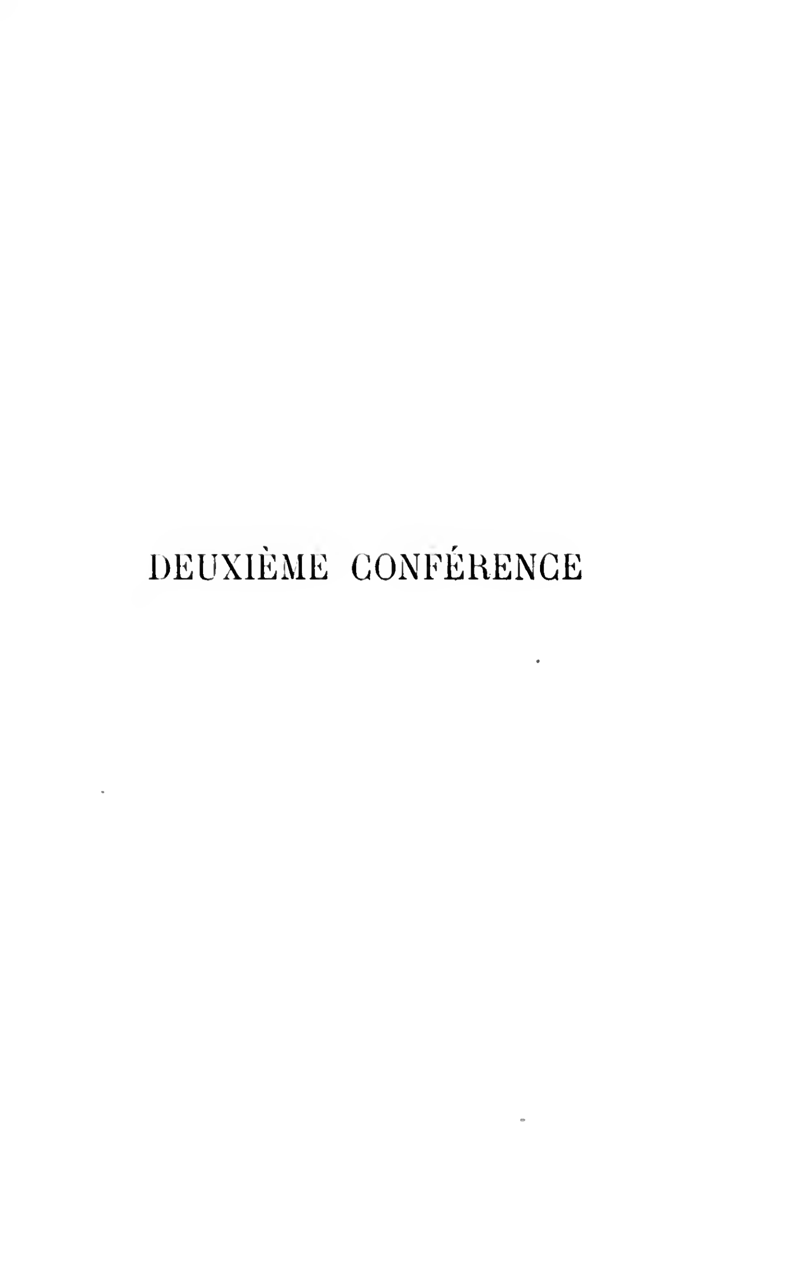
naître, il est un danger pour la patrie. Rien ne le rattache à elle; il ne tient ni à son passé par ses pères, ni à son avenir par ses enfants; il n'y a pour lui en quelque sorte que le présent, et presque toujours un présent qui l'accable. Il se sent seul au monde; la foule qui l'environne est pour son cœur pire que la solitude, et facilement il prend en haine la société qu'il accuse de son isolement. Si le malheur vient à le toucher, il croit sentir sur lui la main cruelle d'une société qui le broie, et son cœur contre elle amasse des colères. Dès lors toute sa force, s'il a de la force, et tout son génie, s'il a du génie, ce n'est pas pour la société une défense, c'est un danger; ce n'est pas un bouclier prêt à la couvrir, c'est un glaive prêt à la frapper.

Au contraire, l'homme de la famille tient à la société qui le protége par mille chaînes puissantes; il y tient par ses pères, sa femme, ses enfants; il y tient par son présent, son passé, son avenir; il y tient par ses tombes, ses berceaux, ses autels; il y tient surtout par ce foyer tutélaire qui abrite avec lui la famille entière. Debout entre ses tombes si sa-

crées et ses berceaux si chers, entre le foyer où il aima son père et l'autel où il adore son Dieu, il attend, l'arme au bras, le dévouement au cœur et la fierté au visage, toute barbarie qui menace ; barbarie du dehors marchant par la force brutale à l'attaque de la civilisation, ou barbarie du dedans sortie des entrailles mêmes de la civilisation et prête à dévorer sa mère. S'il succombe dans la lutte, couché sur le seuil du foyer il meurt heureux encore de faire de son cadavre un dernier rempart à la patrie ; et sur ces ruines faites par des barbares il écrit de son sang cette vérité que ma parole voudrait avoir gravée à jamais dans vos âmes : la famille, qui est la source et le modèle de la société, en est par-dessus tout la force et la défense ; elle est, par l'amour qui attache les cœurs au foyer, le plus ferme rempart de la patrie !

Tel est, pour résumer en quelques mots tout ce discours, le fondement inébranlable sur lequel nous appuyons notre édifice du Progrès : la société domestique, principe, modèle et force de la société publique. Et voici l'inévitable conséquence que la vérité

impose à toute intelligence : donc créer la famille c'est créer la patrie ; élever la famille c'est élever la patrie ; sauver la famille c'est sauver la patrie ; en un mot, perfectionner la famille c'est préparer le Progrès du monde, le Progrès qui naît au foyer pour s'épanouir dans la société et resplendir dans l'histoire.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE PROGRÈS DE LA FAMILLE

PAR JÉSUS-CHRIST

MESSIEURS,

Nous avons recherché les rapports efficaces qui lient la société publique à la société domestique, la patrie à la famille. La famille est par rapport à la société publique la société-principe. Elle est la vie qui naît, la vie qui s'élève, la vie qui se transmet dans la société; elle est la génération, la formation, la tradi-

tion de la vie sociale, et à ce triple titre, la mère féconde et ingénue de la patrie ; en un mot, la société-principe.

La famille est par rapport à la société publique la société-modèle. Sa constitution se compose de trois choses harmonieusement unies, le père, la mère, l'enfant ; en d'autres termes, l'autorité, le ministère, l'obéissance : et sous ces trois rapports, elle est l'exemplaire parfait de toute société bien ordonnée ; parce qu'elle est l'autorité indiscutable, l'obéissance affectueuse et le ministère dévoué : trois conditions nécessaires pour l'harmonie et le Progrès de la société.

La famille, principe et modèle de la société publique, en est aussi la force et la défense. Ce qui fait d'un homme une défense et une force pour la société, c'est l'amour sincère de la patrie ou le patriotisme : or, la vraie source du patriotisme c'est la famille. C'est par la famille que l'homme tient à la société, et c'est par l'amour de tout ce qui tient au foyer qu'il est voué, même jusqu'à la mort, à la défense de la patrie. Tout patriotisme puisé à une autre source est un patriotisme faux et pres-

que toujours sauvage ; et le grand danger de la patrie dans nos temps modernes, c'est la multiplication toujours croissante des hommes sans famille.

Ainsi la famille exerce sur la société une influence décisive, parce que la vie sociale a dans la vie domestique sa cause efficace, son type idéal et sa naturelle défense. Vous comprenez dès lors pourquoi nous posons le perfectionnement de la famille et le Progrès de la vie domestique comme la condition souveraine du perfectionnement de la société et du Progrès de la vie sociale. Organes vivants du Verbe qui nous envoie, c'est en son nom que nous répudions les doctrines sociales qui font abstraction de la famille, ou, ce qui est encore plus désastreux, travaillent à la déraciner : travail de fou construisant sur le vide un édifice impossible ; rêve de sauvage coupant par la racine l'arbre dont il attend le fruit. Seul le Verbe créateur et révélateur connaît dans quelles profondeurs il a caché, pour préparer la grandeur des sociétés, les vrais éléments de la croissance humaine. C'est parce que la famille est la cause efficace et toujours agissante de la perfection

humaine et de la grandeur sociale, que ce Verbe divin, auteur de l'une et de l'autre, exerce sur la famille elle-même son action la plus profonde et la plus décisive. Ceux qui ne cherchent le bienfait du christianisme que dans les institutions publiques et les créations directement sociales, n'ont pas le sens de la civilisation chrétienne ; le mystère le plus fécond de son action dans l'humanité leur échappe. Sans doute dans les sociétés chrétiennes Jésus-Christ, à qui sait le reconnaître, se découvre partout ; car notre Christ est au centre et son rayonnement est universel ; mais c'est dans la famille surtout qu'il pose son action pour transformer par elle la société qui sort d'elle ; c'est au foyer qu'il prend son point d'appui pour soulever le monde et l'élever jusqu'à lui.

Voilà pourquoi, Messieurs, après vous avoir montré ce que la famille est par rapport à la société, je suis conduit, par le courant des idées et l'enchaînement des choses, à vous montrer ce que Jésus-Christ est par rapport à la famille. Je n'ai établi que d'une manière générale l'influence de la famille sur la société : je n'établirai aussi que d'une manière générale

l'influence de Jésus-Christ sur la famille. Je suivrai dans ce second discours le plan et la marche du premier, ne voyant pas de bonne raison pour en chercher une autre. J'ai établi dimanche dernier que la famille est le principe, le modèle et la force de la vie sociale; j'établirai aujourd'hui que Jésus-Christ est le principe, le modèle et la force de la famille chrétienne; et par là le Progrès divin de la société par le Progrès divin de la famille.

I.

Ce serait peut-être ici le lieu de vous montrer où Jésus-Christ avait trouvé la famille, quand il vint pour restaurer et relever toutes choses en lui. Après avoir vu l'abîme où le paganisme l'avait précipitée comme de son propre poids, vous pourriez mieux mesurer la hauteur où Jésus-Christ l'a fait remonter par sa divine énergie. Mais, Messieurs, j'estime que sur ce point vos convictions rendent superflu le secours de la parole. Un seul regard même superficiel jeté sur les monuments de

l'histoire humaine, nous découvre tout de suite les mystères d'opprobre qui déshonoraient la famille dans le paganisme, et la déshonorent encore aujourd'hui partout où l'Église n'a pas porté le Christ, et où le Christ n'a pas rehaussé jusqu'à lui la société domestique. Partout, dans une mesure proportionnée à l'abjection des peuples, la famille c'était le despotisme du père, la servitude de la mère, et entre les deux, comme résultat de l'un et de l'autre, la dégradation de l'enfant; c'était sous ces trois faces l'opprobre de l'humanité entière. J'admets sous ce rapport des variétés et des différences; variétés dans l'ignominie, différences dans le degré d'une abjection commune à toutes les familles qui n'ont pas adoré notre Christ. Évidemment c'était là, au foyer domestique, à la source même de la vie humaine, qu'il fallait commencer cette transformation qui devait en préparer tant d'autres.

Qu'a fait Jésus-Christ pour opérer dans la famille cette transformation radicale? Quels moyens a-t-il employés pour faire tomber devant lui ce despotisme des pères, cet esclavage des mères, cette dégradation de l'enfance;

tous ces opprobres de la vie domestique? S'est-il hâté de proclamer dans le monde, avec l'éclat bruyant des réformateurs *humanitaires*, les droits de l'enfant, la réhabilitation de la femme, la déchéance de la tyrannie paternelle? Non, Messieurs, Jésus-Christ a laissé aux hommes ces procédés vulgaires ; ici, comme partout ailleurs, il a agi en Dieu, c'est-à-dire sur le fond et la substance des choses ; il a fait pour la famille ce qu'il a fait pour la société et ce qu'il a fait pour l'homme. Pour relever l'homme, il s'est mis lui-même dans l'homme; pour relever la société, il s'est mis lui-même dans la société; pour relever la famille, il n'a pas suivi d'autre méthode, il s'est mis lui-même dans la famille. Comme la famille est le principe vital de la société publique, il s'est fait lui-même le principe vital de la famille chrétienne. Et voici le premier mystère de grandeur accompli par le christianisme au sein de la famille : le Christ créé et perpétué dans les générations par le ministère de l'Église.

Mais par quelles divines influences, par quels mystérieux canaux l'Église fait-elle tout

d'abord dériver dans la famille la vie de Jésus-Christ, pour la former ensuite à son image et la couvrir de sa force comme d'un bouclier invincible ? Messieurs, ces canaux mystérieux qui font couler dans la famille chrétienne la vie du Christ, vous les connaissez : ce sont les sacrements; et le secret de ses divines influences est dans la fonction même qui vous les administre. Les sacrements sont des mystères efficaces, des signes opérateurs institués par Jésus-Christ, pour le créer lui-même dans l'humanité et entretenir entre lui et l'humanité incorporée à lui des relations vitales. C'est là qu'il faut chercher, avant tout, le secret divin de la transformation opérée par Jésus-Christ au sein de la famille chrétienne.

Et d'abord, Messieurs, à la base de la société domestique, au nœud substantiel de la famille, Jésus-Christ ne s'est pas contenté de mettre un contrat humain, une mutualité de consentement ; il a mis un sacrement divin, le *mariage chrétien*. Or, le mariage chrétien n'a pas seulement la force de lier l'un à l'autre devant la société les deux êtres qui s'approchent pour constituer l'unité vivante de la famille ; il

a la puissance de les unir tous deux à Jésus-Christ par la communication de la grâce sacramentelle, qui n'est autre qu'une communication de sa propre vie; communication mystérieuse mais réelle, apportant avec elle-même un secours et une force relatifs aux devoirs imposés aux époux par un contrat qu'elle élève à la hauteur d'un sacrement, et par un sacrement qui les élève eux-mêmes à la hauteur de Jésus-Christ. Aussi je ne m'étonne pas de la solennité que l'Église se plaît à donner à cet acte sublime, qui prédispose d'avance le futur père et la future mère à développer dans une postérité digne d'eux cette vie du Christ, dont le mariage les revêt eux-mêmes pour ce ministère deux fois sacré.

Cette vie surnaturelle, il est vrai, ne se transmettra pas dans leur postérité par la même voie qui transmettra la vie de la nature. Pour cette seconde vie de l'enfant sorti d'eux il faudra une seconde naissance : et voilà pourquoi, pour la première création de cette vie divine dans les enfants de la famille, il y a un autre sacrement : le *baptême,* si bien nommé le sacrement de régénération, parce que, par la puis-

sance de ce sacrement, l'enfant de la famille, héritier de la mort qui lui vient par Adam, renaît à la vie qui lui revient par Jésus-Christ. Cette seconde vie que Dieu seul peut rendre, parce que lui seul put la donner, n'est pas une création de l'homme et de la femme, d'Adam et d'Ève; c'est une création de Jésus-Christ et de son Église : création doublement divine, puisque c'est un Dieu qui met lui-même dans l'âme le mystère de sa propre vie. Mystère radieux qui répand dans la famille autour de l'enfant régénéré une divine émanation de Jésus-Christ. Le Christ, en effet, n'a pas seulement écrit son nom au front du jeune chrétien et marqué son âme d'un caractère éternel; il a mis dans sa vie quelque chose de divin en se mettant lui-même en lui. Et lorsque cet enfant encore illuminé des clartés du mystère est rapporté sous le toit domestique, nul ne peut dire de quelle vénération le père et la mère, qui ont le sens de cette transfiguration, environnent ce chrétien tout rayonnant de Jésus-Christ !

Laissez-le grandir cet enfant qui porte Jésus-Christ; ou plutôt laissez le Christ grandir et se

développer en lui. Comme les germes de la vie naturelle s'épanouissent au souffle de la nature, Jésus-Christ déposé par le baptême dans ce jeune transfiguré avec tous les éléments de sa vie, va croître et se développer en lui sous ce foyer chrétien, comme il croissait et se développait sous l'humble toit de Nazareth. Et lorsque ses pieds affermis porteront avec aisance le fardeau de son corps grandissant ; lorsque sa raison de ses premières lueurs lui découvrira les premiers abîmes de la vie, et que la vie elle-même en éclairant devant lui ses propres horizons se révèlera telle qu'elle est, une milice et un champ de bataille : alors un nouveau sacrement viendra donner à cette vie du Christ devenue militante le sceau de la force et de l'affermissement. Le chrétien agrandi deviendra un soldat, soldat armé du Christ pour le défendre lui-même ; la confirmation marquera dans l'enfant une nouvelle croissance, et au foyer une nouvelle irradiation de Jésus-Christ.

Mais, même après cet accroissement de sa force et cet agrandissement de Jésus-Christ en lui, le jeune chrétien peut succomber et quel-

quefois succombe sous le poids de la lutte. A côté de ce Christ vivant et grandissant en lui, il porte des passions qui vivent et grandissent aussi ; et souvent maîtresses et victorieuses de lui, elles le prosternent devant les dieux adorés par elles-mêmes. Dans ce cœur qui portait le Christ il se fait des défaillances, des chutes, des dégradations, des ruines quelquefois. Pour le relever de ces chutes et le guérir de ces défaillances, pour réhabiliter ces dégradations et réparer ces ruines, Jésus-Christ a institué un sacrement tout exprès, le sacrement du repentir ou de la Pénitence ; sacrement divinement restaurateur par lequel Jésus-Christ se refait lui-même dans l'âme qui l'avait perdu. Le chrétien déshérité de son Christ le retrouve dans une bénédiction qui le lui restitue : il l'avait perdu dans l'orgueil et dans la volupté; il le ressuscite dans des larmes qui le rendent encore digne de lui et par un prosternement qui le rehausse jusqu'à lui. Ce Christ un moment exilé du chrétien se rend en redevenant son hôte plus sensible à son âme, plus visible sur son front; et l'on dirait qu'il ne s'est un moment effacé

du chrétien, que pour y reparaître dans une joie plus sereine et sous un rayon plus doux.

Dans cette croissance du Christ vivant et grandissant dans l'homme, qui prépare dans la famille le progrès de la vie chrétienne, un jour doit venir, plus beau que tous les autres; jour sans pareil où le sacrement eucharistique consommera dans le jeune chrétien la plus complète possession du Christ; jour du ciel illuminant la terre, où l'enfant en revenant du temple, rapporte son Dieu dans sa poitrine devenue un tabernacle, et transforme en un sanctuaire ce foyer consacré où la famille entière aime et adore le Christ présent dans un enfant. Si ce jour-là surtout, comme il se pratique encore dans les familles profondément chrétiennes, le père et la mère, les frères et les sœurs, se sont assis avec lui à ce banquet où le Christ se donne et s'incorpore à tous; ah! comment vous dire ce que deviennent aux yeux les uns des autres tous ces êtres qui portent sur leur front le rayon d'une même transfiguration? Comment exprimer dans un langage digne d'interpréter un pareil mystère la religieuse vénération des parents pour les en-

fants et des enfants pour les parents, lorsque, dans la même lumière et la même émotion, ils voient et sentent tout à la fois les uns dans les autres le même rayonnement et le même tressaillement de la vie de Jésus-Christ? Quelle impulsion et quel essor sublimes donne à la famille entière cette communication de la vie du Christ faite en un même jour à tous et à chacun dans un même festin! Comme ce sens de Jésus-Christ présent et croissant au foyer agrandit les aspirations, élève les pensées, transforme la vie et divinise en quelque sorte la famille entière!

Est-ce tout, Messieurs? le Christ s'est-il rendu assez présent et assez palpable dans la famille chrétienne? Non; toutes ces manifestations du Christ, toutes ces communications de sa vie, se complètent dans un mystère qui laisse sous le toit domestique d'impérissables souvenirs : celui où Jésus-Christ dans une visite dernière vient trouver le chrétien qui ne peut plus aller à lui, pour le marquer d'une suprême onction et l'armer de lui-même comme d'un viatique à son départ pour l'éternité. Ah! lorsque, dans cette religieuse émo-

tion qui environne la couche d'un chrétien mourant, la tristesse de voir un frère prêt à quitter ce foyer tant aimé, se transforme dans la joie que le Christ y apporte et à ceux qui demeurent et à celui qui s'en va ; lorsque la famille agenouillée dans la douleur, la prière et les larmes, pleure l'homme qui va quitter la terre, et vénère le chrétien qui a reçu son Christ ; lorsqu'elle entend le prêtre, l'ange conducteur du fidèle au départ, répéter en s'inclinant sur son front, cette parole que seuls les vrais chrétiens peuvent entendre sans désespoir et même sans tristesse : « *Proficiscere, anima christiana*, partez, âme chrétienne, partez ; » lorsque la vie s'étant envolée dans un dernier soupir de ce corps sanctifié par la présence de Jésus-Christ, tous, parents et amis, avec cette piété mêlée d'attendrissement et cette douleur mêlée d'allégresse qui est le deuil des chrétiens, sont venus prier autour de ce cadavre comme autour d'un tabernacle ; lorsqu'ils ont jeté sur lui avec l'eau sainte, comme un dernier adieu et une dernière bénédiction, le signe de ce Christ qu'il a porté dans toute sa vie et qu'il emporte avec lui dans la mort ; lors-

qu'enfin l'Église elle-même transfigurant dans les clartés de la foi et les rayons de l'espérance le deuil de la famille, est venue chercher cette dépouille consacrée, et a fait entendre au seuil du foyer domestique ce chant des funérailles où les joies de la patrie se mêlent pour les adoucir aux tristesses de l'exil : ah ! Messieurs, comment vous dire non-seulement l'amour, mais la vénération, mais la religion qui s'attache à ce foyer où Jésus-Christ se rend sensible à toutes les étapes de la vie, et où la famille le sent encore même dans la mort, avec une majesté agrandie par l'auréole d'immortalité dont il couronne les tombeaux !

Ainsi le mariage, le baptême, la confirmation, la pénitence, l'eucharistie, l'extrême-onction déposent, développent ou consomment dans la famille chrétienne le mystère de la vie du Christ, et préparent dans les accroissements successifs de cette vitalité divine les vrais progrès de l'humanité par le christianisme. Et si à tous ces éléments de vie grandissant en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, Dieu a voulu ajouter la noblesse du sanctuaire, comme il arrivait souvent autrefois dans les fa-

milles chrétiennes heureuses de créer de leur sang un prêtre à Jésus-Christ; si, dans cette famille déjà toute couverte de l'illustration de Jésus-Christ, vous supposez que Dieu s'est préparé un élu de l'aristocratie sacerdotale, comme pour y achever la grandeur qui vient du Christ, en jetant sur elle un reflet de sa royauté ; vous avez dans un tableau abrégé mais fidèle, tous les mystères de grandeur que l'Église par ses sacrements consomme dans la famille chrétienne, en y faisant naître, croître et grandir Jésus-Christ !

Ainsi l'Église commence la transformation de l'humanité : elle fait dériver dans toutes les familles soumises à ses influences fécondes la vie de Jésus-Christ ; et cette vie rejaillissant de toutes ces sources dans la société entière, y élève tout à sa propre hauteur. Comme la vie d'Adam passe par les familles pour former le courant des sociétés humaines, la vie du Christ passe par les familles pour former le courant des sociétés chrétiennes. Ainsi Jésus-Christ Homme-Dieu continue de s'incorporer par les veines de la famille à l'humanité entière ; et à mesure que la famille se multiplie et s'é-

tend, le Christ s'étend et se multiplie lui-même dans les espaces et dans les siècles. Il y a bientôt deux mille ans, le grand mot transformateur du monde retentissait sur le berceau d'un enfant comme un écho de la prophétie se répétant dans l'histoire : « Un Enfant-Dieu nous est né ; Dieu est avec nous, *Emmanuel.* » Cette parole qui retentit à Bethléhem, qui retentit à Nazareth et de là de siècle en siècle et d'espace en espace, elle retentit encore sous chaque toit qui abrite une famille chrétienne ; là tout prend une voix pour proclamer ce qui s'accomplit en son propre sein : Dieu est avec nous ; comme il y a une présence réelle du Christ dans le temple, il y a aussi comme une présence réelle du Christ dans la famille : oui le Christ est ici ; le Christ est dans le père ; le Christ est dans la mère ; le Christ est dans les enfants ; le Christ est en tous. Donc, croissons en lui de toute manière : *Crescamus in illo per omnia* ; jusqu'à ce que nous élevant à sa mesure et arrivant à sa plénitude, nous soyons faits à sa ressemblance. Que cette vie du Christ qui est en nous se manifeste et resplendisse en nous ; et comme c'est notre noblesse de porter en nos âmes l'il-

lustration de sa race et la divinité de sa vie, que ce soit notre gloire de porter sur nos fronts le signe de sa grandeur et la splendeur de son image.

Jésus-Christ, en effet, n'est pas seulement dans la famille une source de vie qui la régénère ; il est un modèle qui la façonne, modèle de perfection qui l'élève vers Dieu en la faisant à sa ressemblance, parce qu'il est lui-même la perfection et qu'il est lui-même Dieu.

II.

La famille, avons-nous dit, est la grande influence dans la société, parce qu'elle est la formation et l'élévation de la vie humaine; Jésus-Christ est la grande influence dans la famille, parce qu'il est lui-même le type sur lequel elle se forme, et comme tel la cause de son élévation.

Il y a dans la famille où la vie se développe, une chose qui exerce sur sa formation et son progrès la plus puissante influence, c'est l'imitation. L'homme est naturellement imita-

teur ; et il est imitateur, parce que né pour la perfection il se sent perfectible. Prise dans ce sens l'imitation est un élément essentiel de tout progrès ; ou plutôt c'est le progrès lui-même ; c'est l'homme s'efforçant d'atteindre en l'imitant une perfection qu'il ne possède pas. Voilà pourquoi partout et toujours l'homme plus ou moins imite, ou tend à imiter quelque chose. L'originalité n'exclut pas l'imitation. La vulgarité est la copie servile d'un modèle extérieur ; l'originalité est l'imitation généreuse d'un type que l'on porte en soi-même ; elle consiste à être dans un sens et l'artiste et l'original de son œuvre. Le génie même n'échappe pas à la loi de l'imitation ; son privilége est d'imiter par une puissance plus propre à lui-même des types plus rapprochés de Dieu ; et ce qu'on nomme ses chefs-d'œuvre sont des reproductions sublimes d'un idéal plus sublime encore, c'est comme une face de Dieu réfléchie dans les œuvres d'un homme.

Je pourrais vous montrer ici que l'imitation est au fond de tous les arts ; car les arts sont une expression : peut-être aurons-nous lieu de développer un jour cette pensée. Quoi qu'il en

soit de tous les autres arts, il y en a un qui demande par-dessus tout l'imitation; c'est l'art des arts, l'art de former l'homme à l'image de Dieu. L'éducation ou l'action de la paternité dans la formation de l'homme, c'est la sculpture d'une vie sur le modèle d'une autre vie ; c'est la vivante reproduction d'un vivant exemplaire. L'enfant dans la famille est un artiste qui fait un tableau en regardant un modèle ; ce modèle c'est ce qui lui est montré sous le foyer comme type de la vie ; et ce tableau ce sera lui-même. Si le modèle est pris en bas, la vie est ravalée ; s'il est pris au milieu, la vie est vulgaire ; s'il est pris en haut, la vie est distinguée : imitant un modèle sublime, la vie monte comme d'elle-même ; elle *s'élève* dans le vrai et le plus beau sens de ce mot. Donc, Messieurs, pour que la vie domestique qui est le modèle de la vie sociale monte à sa véritable hauteur, il lui faut un modèle vivant; il le faut le plus achevé et le plus parfait possible, le plus divin sous la forme humaine.

Voulez-vous savoir maintenant quel est cet exemplaire que l'Église pose sous les regards de

la famille chrétienne pour la formation de sa vie? Entrez sous ce toit béni où Dieu du haut du ciel contemple avec amour ce qui lui ressemble le plus sur la terre, une famille chrétienne et sainte. Là sont les tableaux des ancêtres qui ont laissé à la famille leurs vertus comme un héritage, leur souvenir comme une sauvegarde, leur image comme une prédication, leur vie comme un modèle. Imiter ces ancêtres pour l'élévation de la famille, ne sera-ce pas assez? Non, dit l'Église, pour l'élévation de ma race ce n'est pas assez grand. Là sont les portraits de tous les hommes célèbres qui on laissé un sillon dans l'histoire, et dans des sphères diverses mais toujours éclatantes ont illustré notre race : les grands capitaines, les grands rois, les grands législateurs, les grands orateurs, les grands bienfaiteurs de l'humanité. Pour l'élévation de la famille chrétienne, imiter ces exemples illustres, ne sera-ce pas assez? Non, dit l'Église, pour l'élévation de ma postérité ce n'est pas assez grand. Là, enfin, sont les images des saints rayonnants dans leur céleste auréole : quelle physionomie! quelle grandeur! quelle lumière sur ces visages! et

au front de ces hommes qui touchaient la terre, quel rayon du ciel ! Ah ! sans doute, pour l'élévation de la famille chrétienne, imiter ces héros du christianisme, suivre les vestiges de ces géants de l'humanité, ce sera bien assez ? Non, dit l'Église catholique, pour l'élévation de ma postérité et l'illustration de ma race, non, imiter même les saints, ce n'est pas encore assez grand.

Plus haut que tous les ancêtres, il y a le Père du siècle futur votre divin ancêtre ; plus haut que tous les hommes célèbres, il y a une figure devant laquelle s'effacent toutes les figures ; plus haut que les plus illustres saints, il y a le type et l'idéal de tous les saints ; plus haut que toute l'humanité, il y a l'Homme-Dieu Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est lui qu'il faut imiter ; oui, enfants, dit l'Église à la famille entière, le Christ d'abord, le Christ ensuite, le Christ toujours ; voilà votre modèle ; et c'est à faire de vous tous ses vivantes images qu'est le travail douloureux de mon enfantement.

N'en doutez pas, Messieurs, là est le secret divin de l'agrandissement de la famille chré-

tienne ; c'est que l'éducation n'y est autre que le perpétuel façonnement des générations sur l'image de Jésus-Christ par la main de l'Église. Là est tout entier dans sa profondeur, sa largeur, sa hauteur et sa mystérieuse efficacité, le ministère si puissant et si doux de l'Église catholique dans la famille chrétienne : imprimer le Christ dans les âmes, le former dans les cœurs, le reproduire tout entier dans la vie des enfants. Voilà partout et toujours son inépuisable et divine ambition ! Ah ! cette ambition, ses ennemis la défigurent, et leur haine travaille à la déshonorer devant les peuples ; elle n'est pas ce qu'ils disent, une rivalité d'influence, une jalousie de puissance ; non, j'en fais le serment sur mon cœur et sur le vôtre ; cette ambition est un besoin de son amour impatient de reproduire partout l'image de son Christ ; amour pareil à celui de toute mère, heureux de souffrir pour former ses enfants, et redisant partout où il y a une âme à former sur son Christ, et le Christ à graver dans une âme, cette parole où se révèle sa maternelle sollicitude, et où il y a encore plus de joie que de douleur : « Mes petits enfants, vous pour

qui je souffre une seconde fois les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit achevé en vous. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (1) ! »

Voilà pourquoi, sous chaque toit domestique où l'on n'a pas répudié le ministère sacré de la maternité de l'Église, il y a, exposée aux regards toujours ouverts et à la vénération toujours prête, la douce et sublime image de Jésus-Christ. Il est là non-seulement comme un dieu protecteur du foyer ; il est là comme un Dieu modèle de la famille, montrant à tout ce qui a l'ambition de s'élever le divin idéal. Avez-vous vu ce spectacle qu'offre chaque jour à la contemplation des anges et à l'édification des hommes le foyer chrétien ? le père, la mère, les enfants, toute la société domestique agenouillée devant ce Dieu du Calvaire devenu le Dieu du foyer ; attirant sur elle par la prière et l'amour, les influences de sa grâce et les inspirations de ses exemples ! Voyez le père, revêtu de l'autorité et de la majesté de Celui que tous invoquent et adorent avec lui, cou-

(1) Galat. IV, 19.

vrant de la bénédiction du Christ la famille prosternée dans la foi ! Voyez l'enfant si sensible à la parole qui se fait entendre aux yeux, découvrant dans le premier rayon que lui envoie le matin, l'image du Christ suspendue sur sa tête ; le soir encore saluant de son dernier regard le doux agneau qui va veiller sur son sommeil ; et le jour venant baiser avec amour et respect son image adorée! Voyez la mère, la mère surtout avec cette éloquence qui ne connaît pas de rivale, initiant l'enfant encore jeune au grand mystère chrétien ! Comme elle fait entrer tout à la fois et par les oreilles et par les yeux au fond de son âme ouverte cette image du Christ qui doit y demeurer toujours, non-seulement comme un charme du cœur et une consolation de la vie, mais surtout comme un type de perfection et un exemplaire de la grandeur que lui-même doit atteindre !

Messieurs, vous dire ces choses, je sens que ce n'est pas assez ; il faudrait vous les peindre : recevez donc ici la lumière de la vérité dans un tableau que je prends sous un foyer chrétien, peut-être dans votre propre demeure.

Une mère faisait l'éducation de son enfant ;

mère digne de sa vocation et de son nom, mère vraiment chrétienne, elle portait dans son âme l'empreinte de Jésus-Christ qu'y avait gravée l'éducation, et elle voulait elle-même la reproduire dans l'âme de son enfant, pour faire de lui comme un *fac-simile* vivant du portrait de son Dieu. Et savez-vous ce qu'elle faisait pour imprimer en lui avec cette image Jésus-Christ tout entier? Elle ouvrait devant lui le divin livre où un art ingénieux avait peint en vives couleurs les mystères du Christ racontés par l'Évangile; et, passant tour à tour du livre à l'image et de l'image au livre, comme pour montrer à l'enfant dans un double rayon la beauté de Jésus-Christ, elle lui répétait non dix fois, mais dix mille fois, avec des accents qu'il est plus facile de deviner que de reproduire : « Vois-tu comme Jésus-Christ fut
» humble à Bethléhem couché dans son pau-
» vre berceau? Comme lui, enfant, il faut se
» faire petit si l'on veut devenir grand. Vois-tu
» comme il fut à Nazareth obéissant et docile?
» Lui le Maître du monde il obéissait, mon
» enfant, il obéissait toujours! Regarde encore;
» oh! vois comme il fut tendre pour Lazare,

» clément pour Madeleine, bon pour saint
» Jean, doux pour Judas lui-même ! Comme il
» fut tranquille sous l'outrage, patient dans la
» souffrance, serein devant l'iniquité ! Comme
» il aime à sa dernière heure ! comme il bénit
» de son dernier regard ! comme il pardonne
» de son dernier soupir ! Comme lui, mon
» enfant, tu seras bon ; comme lui tu seras pa-
» tient ; comme lui tu seras doux ; comme lui
» tu pardonneras ; et si un jour pour sauver tes
» frères il fallait souffrir, souffrir jusqu'à la
» mort, enfant, souviens-toi que pour te sau-
» ver toi-même il a donné sa vie. » Ainsi disait la mère chrétienne ; et au milieu de ce discours mêlé de caresses, de sourires et de larmes, prenant le crucifix, la plus expressive image du Dieu des chrétiens, elle le mettait dans les petites mains de l'enfant, elle y attachait ses regards, elle le posait sur ses lèvres, elle le pressait sur son cœur, comme pour lui apprendre à le connaître, à l'aimer et à l'embrasser tout ensemble ; et elle lui disait :
« Oh ! vois-tu comme il a souffert ! Vois ces
» clous, ces épines, ces pieds, ces mains, ce
» côté ouvert ! Cher enfant, il est ton maître,

» il faut écouter sa voix ; il est ton capitaine,
» il faut suivre ses pas ; il est ton modèle, il
» faut imiter ses exemples. »

Messieurs, à cet enseignement descendu des lèvres d'une mère et du visage de Jésus-Christ dans l'âme d'un enfant, donnez toute la force de sympathie et de persuasion réservée à la parole maternelle; imaginez tout ce que l'amour de son cœur, la pénétration de sa voix, la douceur de ses caresses et le charme de son sourire se mêlant à celui de ses larmes, peut ajouter de puissance à cet enseignement sans pareil ; et peut-être vous devinerez quelque chose de ce que faisait cette mère, pour graver dans son enfant cette image du Christ, qui agrandit toutes les aspirations, toutes les vertus, toutes les pensées, l'homme tout entier.

Vous demandez où est cette mère? je vous réponds : elle est partout dans le christianisme, où les mères font avec l'Église le grand œuvre de toute maternité chrétienne : former le Christ dans les enfants. Voilà, pour le dire en passant, le type immortel de toute éducation vraiment chrétienne : graver de ce Christ dans les âmes une image si intime, si distincte

et si vive, que rien, ni les obscurcissements de l'erreur, ni le souffle des passions, ni la souillure des vices, ne puissent plus l'effacer : créer et former, lentement mais efficacement, à force de sollicitude, de vertus et de sacrifices, au fond des générations qui s'élèvent, non un Christ faux, mais un Christ sincère ; non le pseudo-Christ glorifié par des réformateurs, mais le vrai Christ toujours prêché et toujours embrassé par l'Église ; non ce Christ imaginaire dépossédé de sa croix et dépouillé de son auréole, mais le Christ réel, debout sur son calvaire et couronné de sa divinité : en un mot, Messieurs, graver dans les chrétiens du véritable Christ non une empreinte superficielle, comme il arrive trop souvent, mais une empreinte profonde qui porte jusque dans les replis les plus cachés de la vie intellectuelle et morale le caractère indélébile de Jésus-Christ ; rendre enfin dans les générations qui s'élèvent au foyer, Jésus-Christ tout à la fois et si intime et si palpable, si vivifiant au dedans et si rayonnant au dehors, que la vie chétienne en se développant progressivement sous les influences unies de

l'Église et de la paternité, prenne la forme qui lui appartient, la forme la plus antipathique à Satan et la plus semblable à Dieu, la forme du Christ : *Donec formetur Christus.* Oui voilà l'œuvre que doivent accomplir ensemble l'Église et la paternité, pour l'élévation de la famille, l'agrandissement de l'homme et le progrès de l'humanité.

Alors, en effet, n'en doutez pas, la famille chrétienne reprendra au milieu de nous sa véritable attitude, tenant au Christ par toutes ses puissances, et cherchant à l'infini par toutes ses aspirations; alors la société elle-même ressentira le contre-coup de cette impulsion partie de toutes les familles, et montera toute seule à la même hauteur; parce que toute humanité qui porte le Christ, à son tour est portée par lui, et s'élève avec lui à mesure qu'il grandit lui-même en elle.

Au contraire, la famille qui n'a pas été façonnée sur le modèle du Christ ou qui l'a répudié après l'avoir connu, presque toujours se déshonore elle-même et tombe au-dessous de l'humanité. Voulez-vous savoir, Messieurs, à quoi tient aujourd'hui l'abaissement de tant

de générations et la dégradation de tant de familles? Oserai-je le dire devant des chrétiens? Il n'y a plus de Christ au foyer. Il n'y a plus de Christ suspendu à la muraille; il n'y a plus de Christ posé sous vos regards; il n'y a plus de Christ se révélant dans vos mœurs; il n'y a plus de Christ régnant dans la famille. Pourquoi? Parce qu'il n'y a plus de Christ imprimé dans les âmes! Je pourrais vous demander ici: Vous, chrétiens, ornés encore que vous êtes de ce signe auguste et de ce grand nom de Jésus-Christ; dites-moi, avez-vous un Christ dans votre maison? Avez-vous du moins son image pour orner de sa beauté purifiante le sanctuaire de la famille? Et vous voit-on chaque jour vous prosterner devant elle, et vos enfants avec vous, pour recevoir avec ses bénédictions ses inspirations efficaces? Quoi! vous avez sous vos yeux les portraits de vos grands hommes; vos maisons se décorent de statues et de tableaux profanes; que dis-je? vous gardez exposés aux regards des enfants, les amours du paganisme, les Vénus du paganisme, les Apollon du paganisme; oui, toutes les hontes du pa-

ganisme trouvent asile au foyer des chrétiens; et sous ce toit qui abrite tant de héros humains et de divinités païennes, il n'y a plus de place pour ce Christ, que Tibère lui-même ne refusait pas d'admettre avec ses divinités au Panthéon de Rome! Et quand viendra votre dernière heure; lorsque le ministre de ce Christ votre roi et votre modèle, cherchera pour vous la montrer l'image du Christ, la seule qui dans les tristesses et les abattements de la mort puisse encore vous parler de bonheur et d'espérance; peut-être, on répondra au prêtre étonné de voir le Christ absent de la demeure d'un chrétien : « Il n'y a pas de Christ dans la maison. » Et pourquoi n'est-il pas dans la maison exposé aux regards et aux adorations de tous, pour être l'exemplaire, la force et la consolation de tous? Ah! je vais vous le dire; c'est que ce Christ n'a pas été gravé dans les âmes par une éducation profondément chrétienne. Le père n'est pas fait à la ressemblance de Jésus-Christ; il n'adore pas Jésus-Christ; il n'aime pas Jésus-Christ; peut-être même il ne connaît pas Jésus-Christ. La mère, la mère elle-même, a laissé

peu à peu emporter par les souffles du monde ou obscurcir par les passions du cœur cette image de Jésus-Christ, dont son enfance n'avait reçu qu'une impression superficielle. Et dès lors entre une paternité et une maternité qui n'ont rien gardé du Christ, rien, si ce n'est un nom qui ment à la réalité; comment, je vous prie, l'enfant recevra-t-il de lui cette impression ineffaçable qui seule peut élever la vie à la hauteur du Christ? Ah! Chrétiens, voulez-vous relever l'humanité en relevant la famille? ramenez dans votre maison, replacez sous vos regards, restaurez dans vos âmes surtout l'image de votre Dieu disparu; et que cette image passant de vos âmes et de vos fronts dans l'âme et sur le front de vos enfants, les marque devant la terre et le ciel du signe de leur vraie grandeur.

III.

Mais, Messieurs, Jésus-Christ n'est pas seulement dans la famille chrétienne la vie qui la pénètre et le modèle qui la façonne; il est par dessus tout la force qui la défend.

Les anciens qui voilaient souvent sous des erreurs mythologiques de grandes vérités conservatrices, supposaient leur foyer confié à la garde de quelques divinités domestiques qu'ils nommaient les dieux Pénates. Ils en gardaient sous leur toit les images et les statues avec une vénération pieuse et un culte sacré ; et quand l'exil, la guerre, la persécution, les catastrophes, les chassaient du sol de la patrie, ils emportaient avec eux ces divinités tutélaires comme le palladium de la famille. Ainsi la religion et la famille se confondaient dans un même amour et un même respect, et la piété pour les ancêtres se mêlait à la religion des Dieux. Le culte des dieux mânes est célèbre dans l'histoire du paganisme et surtout de Rome païenne. Les mânes, c'est-à-dire, les âmes des ancêtres, étaient sous chaque toit domestique l'objet d'un culte particulier. C'était, remarque un publiciste distingué, le côté religieux de la famille romaine. « Perpé-« tuité des sacrifices ; culte de l'âme des an-« cêtres ; et l'âme des ancêtres vivant dans « l'âme des fils ; tout était là pour le Romain : « pour lui, la famille était tout à la fois comme

« le ciel et la terre. » Quand on y regarde de près, on découvre là un des plus grands secrets de la stabilité de Rome et de la grandeur primitive des Romains. L'erreur servant de voile à la vérité a pu faire ce miracle. Or, ce qui n'était dans l'antiquité païenne qu'une fiction ingénieuse et un mythe consolateur, est dans le christianisme la réalité la plus intime et la vérité la plus touchante. A la lettre, Jésus-Christ est pour nous le vrai Dieu du foyer ; il est le Dieu protecteur de la famille chrétienne.

Je pourrais faire remarquer que par Jésus-Christ et en Jésus - Christ l'âme des ancêtres se rattache à l'âme des fils, et que toutes les postérités touchent par lui dans la famille chrétienne à toutes les paternités. Jésus-Christ est la chaîne divine qui lie dans le christianisme les générations aux générations ; en lui et par lui toutes, si séparées soient-elles par la durée, gardent la même loi, la même doctrine, la même adoration, le même amour, la même vie ; il est l'héritage de tous et de chacun ; la famille chrétienne est la tradition de Jésus-Christ dans les siècles. Mais ce que

je veux faire entendre ici par-dessus tout, c'est que même à n'envisager que la génération présente, Jésus-Christ est dans la famille chrétienne la puissance qui la protége; il est le ciment qui l'unit et le bouclier qui la couvre; parce qu'il est par son amour la force qui retient tous ses membres dans une cohésion puissante et la protége contre toutes les causes de séparation, de rupture et de dissolution.

Il y a même dans l'ordre purement naturel un amour que la Providence verse au cœur des pères, des mères et des enfants, et qui est pour toute famille une naturelle sauvegarde. Mais dans l'état actuel de notre civilisation qui amène au foyer tant de causes de rupture, il faut que la famille cherche sa force et son point d'appui dans un amour supérieur à la nature et à l'humanité. L'amour de Jésus-Christ est cette force dans la famille chrétienne; et cet amour, que nous avons vu au centre de la vie individuelle et au centre de la vie sociale, je ne saurais vous dire combien je suis heureux de le retrouver ici, au centre de la vie domestique, pour relier

entre eux tous les membres de la famille chrétienne dans une unité et une force invincibles.

L'amour de Jésus-Christ fait pour la force et et la défense de la famille chrétienne trois miracles qui n'en font qu'un et dont le développement formerait tout un discours.

Et d'abord l'amour du Christ est la garantie supérieure, la sauvegarde divine de l'union des époux. Heureux l'homme et la femme qui venant à l'autel pour donner à leur union une consécration solennelle, ont jeté l'un et l'autre dans le cœur de Jésus-Christ leur serment d'éternel amour ! Seul ce cœur est assez fort pour porter sans fléchir le poids d'un pareil serment ; seul du moins il est assez puissant pour en garantir contre toute atteinte l'inviolable fidélité. Cet amour, quand il n'est qu'humain, est sujet à une infirmité que rien ne peut guérir ; il a des ardeurs passagères suivies d'irrémédiables refroidissements ; il a des transports excessifs, préludes presque infaillibles de longues années d'indifférence : arbre exubérant dans sa première floraison, mais dont les vents bientôt emportent le feuillage,

pour le laisser dépouillé après l'automne dans ce triste hiver de la vie qui ne ramène plus de printemps. Cet amour, en effet, si sincère, si pur, si dévoué qu'on le suppose à son heure première, hélas! comme tout ce qui est de la terre, est soumis à l'empire du temps; lui aussi vieillit au cœur de l'homme; et les années en lui venant, lui enlèvent avec le charme des premiers jours quelque chose de cette puissance qui garantit contre toute division les deux cœurs qu'il unissait dans sa force. L'amour du Christ, au contraire, quand il est profond, est pour les deux amours qui s'unissent et se tiennent en lui un perpétuel rajeunissement. Ce qui est toujours jeune, c'est ce qui est éternel; or, l'amour des époux chrétiens en se nouant l'un à l'autre dans le cœur de Jésus-Christ, se rattache à l'éternité par un cœur éternel. Voilà pourquoi cet amour que la nature condamnait à une inévitable vieillesse et à une irrémédiable caducité, prend dans cette vie du Christ un je ne sais quoi qui le rajeunit de jour en jour et l'embellit de plus en plus; jusqu'à ce que tout à fait affranchi du temps et de ses décaden-

ces, il arrive à la beauté transfigurée et à la jeunesse complète de son éternité !

Ah ! ce mariage chrétien qui garde jusque dans le crépuscule d'une vie douce et sereine comme un beau jour, quelque chose de la clarté de son aube, je l'ai rencontré sur la terre, sous la sauvegarde et la bénédiction de l'Église ma mère ! J'ai vu ces époux chrétiens dont les cœurs s'étaient noués deux fois, et dans l'affection qui vient de la nature, et dans cet amour plus profond qui vient de Jésus-Christ. Les années étaient venues sans rien enlever au bonheur de leur union, rien, si ce n'est cette effervescence de jeunesse et cette flamme de la vie qui ne sont que d'un jour ; et elles leur avaient apporté en échange, dans un amour plus reposé une félicité plus tranquille, avec cet arome plus délicat que les affections acquièrent en se rapprochant de l'éternité et de Dieu. Pareils à ces liqueurs précieuses que le temps rend plus précieuses encore en leur enlevant l'âpre verdeur de tout ce qui est nouveau, pour leur apporter dans une saveur plus généreuse une suavité égale à leur force, ces amours purifiés et sans cesse

rajeunis dans le cœur de Jésus-Christ deviennent au déclin des jours un avant-goût des amours éternels et comme un pressentiment des félicités du ciel !

Cet amour du Christ qui garantit l'union des deux époux, les attache aussi aux enfants sortis d'eux et au foyer qui les abrite avec une force dont la nature toute seule ne possède pas le secret. Lorsque deux cœurs sous la main de l'Église et le regard de Dieu se sont unis dans le cœur de Jésus-Christ, et que le don de la fécondité est descendu sur eux; lorsque le père et la mère ont vu entre eux un berceau, et dans ce berceau l'enfant venu de Dieu comme une bénédiction de leur foyer et une nouvelle consécration d'une union déjà inviolable ; lorsqu'enfin dans le ravissement de leur reconnaissance et l'extase de leur amour, ils se sont dit en regardant le ciel : « O Christ, vous
» nous l'avez donné, à nous de vous le ren-
» dre ; nous savons notre ministère et notre
» vocation ; nous voulons que son cœur soit
» un tabernacle où habite votre amour ; son
» visage un miroir qui reflète votre beauté ;
» son être tout entier comme un temple qui

» vous renferme. » Oh ! alors, nul ne peut dire ce que cet amour du Christ ambitieux de se reproduire lui-même dans une postérité bénie, met en ces deux cœurs heureux d'attachement au foyer ; tout ce qu'il ajoute de force à leur union et de stabilité à la famille ! Quelle qu'en soit la raison secrète, l'amour du Christ fait ce prodige ; il donne au foyer un charme indéfinissable et un mystérieux attrait qui ôte à tout jamais aux deux époux l'idée de chercher ailleurs une félicité qu'ils trouvent dans leur maison, et qu'ils savent accroître de jour en jour en multipliant sans cesse l'un dans l'autre le bonheur de tous deux. On dirait que dans la lumière dont le Christ l'illumine, le foyer pour eux se transfigure et devient un Thabor ; et dans le rayon qui descend du ciel sur leur demeure pour y éclairer dans cette vallée des larmes comme une perpétuelle fête, ils se disent l'un à l'autre : « Il fait bon d'être ici ; oui, demeurons ici ; ici avec toi ; ici avec nos enfants ; ici avec Jésus - Christ qui nous garde et qui veut nous faire de cette demeure par le charme de son amour un vestibule du Paradis ! » Alors, que sont pour ces heureux

les spectacles, les bruits, les divertissements, les bonheurs de la vie mondaine? Riants simulacres de félicité que crée Satan pour séduire ceux qui veulent trouver au dehors un bonheur qu'ils ne connaissent pas au dedans! Pour eux, le foyer a ses spectacles, le foyer a ses plaisirs, le foyer a ses joies : et ses tristesses même, quand le malheur vient à y entrer, ont un charme qui vaut encore mieux pour ces cœurs pleins de Jésus-Christ, que tous les bonheurs promis par un monde qui n'a rien de Jésus-Christ!

Enfin, Messieurs, il y a une chose encore plus difficile à sauvegarder dans la famille que l'attachement des parents à leurs enfants et au toit qui les couvre, c'est l'attachement des enfants aux parents eux-mêmes; c'est le besoin d'être avec eux, et le bonheur de les rendre heureux; besoin généreux et bonheur délicat des enfants bien élevés. Vivre entre son père et sa mère, ses frères et ses sœurs; leur faire une joie de sa présence, et un charme de ses sourires; ô bonheur sur la terre à nul autre pareil, et dont la famille contemporaine perd chaque jour l'héritage!

Ah ! Messieurs, il y a un malheur de votre temps qui fait pleurer bien des mères et qui est pour la société une grande menace : c'est dans les enfants et spécialement dans les jeunes gens la diminution de l'attachement à la famille. Ce phénomène tient à des causes diverses que je ne puis énumérer ici ; mais il est palpable et il est désolant. Les jeunes gens s'ennuient sous les yeux de leur père, et les caresses d'une mère ne les enchaînent plus. La maison paternelle leur pèse comme les murs d'un cachot pèsent au prisonnier. Leur cœur n'est plus là ; ils n'aiment plus assez ce qui attache par-dessus tout au foyer, le père, la mère, les frères, les sœurs, toutes les saintes joies, toutes les belles fêtes de la famille ! Dirai-je ce que vos fils aiment à la place de tout cela ? Vos fils aiment le spectacle ; vos fils aiment le bal ; vos fils aiment la danse ; vos fils aiment le club ; vos fils aiment le sport ; vos fils aiment le jeu ; ils savent tout aimer, même l'orgie; il y a un bonheur qu'ils n'aiment plus, celui d'être avec vous et de vous rendre heureux : pareils au prodigue on dirait qu'ils aspirent à s'en aller du foyer, pour se

faire loin de vous un bonheur égoïste qui saura sans peine se passer de vous !

Or, à quoi tient par-dessus tout dans les jeunes gens cette diminution de l'amour filial, qui enlaçait autrefois leurs cœurs avec toutes leurs affections autour de la famille ? A la diminution de la vie chrétienne ; à l'absence totale de l'amour du Christ. Le jeune homme a tari dans son cœur la source divine de cet amour qui faisait jaillir toutes ses joies de l'accomplissement de tous ses devoirs ; las de cette douce royauté qui ne l'enchaînait que pour le rendre libre, il aspire à secouer à la fois le joug de la paternité et de Dieu ; et la nature en lui se trouve impuissante à attacher toute seule au foyer son cœur affranchi de Jésus - Christ et de son père ! Au contraire, avez - vous rencontré quelque part le type du filial amour devenu si rare aujourd'hui ? Avez-vous vu le jeune homme qui, à seize ans, à vingt ans, se plaît encore au foyer paternel comme en un paradis de la terre ; qui aime encore comme ses meilleures joies, les bénédictions de son père, les caresses de sa mère, la société de ses frères ; qui n'a

pas jeté encore un cri d'indépendance, donné un signe de révolte, ni fait une seule manifestation d'égoïsme ; qui s'attendrit sur tout ce qui touche à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs ; qui pleure de joie en les voyant heureux, et qui pleure de tristesse en les voyant souffrir ?... Oh ! ce fils qui répand autour de lui, comme une fleur son parfum, la joie de son cœur et la pureté de son âme ; si vous l'avez rencontré cet enfant béni, je vous le déclare, vous avez rencontré le Christ dans un jeune homme : son âme en porte la vie, son visage en montre le reflet, et son cœur en a gardé l'amour !

Ainsi, vous le voyez, l'amour de Jésus-Christ est le nœud divin qui relie la famille humaine dans une unité invulnérable. Le père et la mère, les frères et les sœurs, tous appuyés sur le cœur de Jésus-Christ, tous enracinés dans son amour, peuvent défier la nature de briser leur union et s'écrier dans les liens sacrés de cet amour qui les rattache au même centre : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? Qui séparera le mari de sa femme, la femme de son mari ? Qui séparera

les parents des enfants, les enfants des parents? Non, rien ne brisera cette unité de la famille fondée sur Jésus-Christ : le Christ qui est sa vie, le Christ qui est son modèle; la vie qui la pénètre et le modèle qui la forme; le Christ est par-dessus la force qui la défend; et rien ne peut vaincre ce qui a pour se défendre la force même de Dieu!

S'il en est ainsi, Messieurs, si Jésus-Christ la vie et le modèle de la famille chrétienne en est par-dessus tout la force et la défense; et si, comme nous l'avons vu, la famille elle-même est la force de la société et l'amour du foyer la source vraie de l'amour de la patrie : ne dois-je pas dire comme conclusion de ces deux premiers discours, que Jésus-Christ porte la société comme il porte la famille; et que ce Dieu protecteur du foyer domestique est en même temps le Dieu inspirateur du vrai patriotisme?

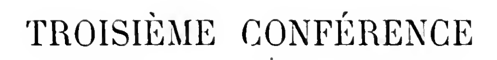
Ah! si pour attester cette force incomparable que Jésus-Christ donne à la patrie en s'incorporant à la famille; si pour rendre des témoignages solennels à ce patriotisme indéracinable que développe dans les générations

la longue croissance de Jésus-Christ au sein de la famille chrétienne, il fallait invoquer des exemples célèbres ; je n'aurais qu'à prononcer deux noms illustrés tout à la fois et par un christianisme et par un patriotisme qui ont résisté ensemble et l'un par l'autre à la triple épreuve du martyre, de l'exil et du temps ; je n'aurais qu'à nommer l'Irlande et la Pologne ! L'Irlande et la Pologne dont la violence schismatique n'a pu anéantir la catholicité opiniâtre; l'Irlande et la Pologne dont la domination étrangère n'a pu vaincre l'invincible patriotisme; l'Irlande et la Pologne, sœurs par la religion et la foi comme par le malheur et la persécution; toutes deux montrant encore au monde témoin de tant d'opprobres et de tant de lâchetés, ce que fait Jésus-Christ par la famille chrétienne, pour l'honneur des races, pour la force des nations et pour l'immortalité de leur patriotisme (1) !

Messieurs, puisque j'ai nommé la Pologne; puisque ce nom si cher à tout cœur catholique et français est sorti de lui-même de mon sujet

(1) Les paroles qui suivent ont été ajoutées pour intéreser l'auditoire en faveur des pauvres malades polonais.

et de mon cœur, comme un témoignage de la vérité et une confirmation de mon discours; je vous demande que cette parole ne soit pas seulement une glorification pour elle ; mais qu'elle soit encore et par-dessus tout un bienfait pour ses enfants. Permettez qu'avant de descendre de cette chaire je vous tende la main en faveur des exilés chéris, qui nous montrent l'exemple trop rare de ce patriotisme qui tient au cœur par deux racines, dont l'une se rattache au ciel et l'autre à la terre, par l'amour de la famille et par l'amour de Jésus-Christ. C'est une des gloires de notre France d'être pour les Polonais comme une autre patrie; et avoir une patrie commune, qu'est-ce si ce n'est avoir sous le regard d'une même paternité des frères que l'on admet au partage de ses biens en les admettant au bénéfice de son amour? Frères de la France, donnez pour vos frères de la Pologne; et comme vous apprenez de leur malheur à garder avec le christianisme l'amour de la patrie, qu'ils apprennent de votre charité comment le christianisme leur fait retrouver la consolation dans l'exil.



TROISIÈME CONFÉRENCE

TROISIÈME CONFÉRENCE

DÉCADENCE DE LA FAMILLE

DANS NOTRE SIÈCLE.

MESSIEURS,

Comme Jésus-Christ est au centre de l'homme auteur de tout progrès individuel, et au centre de la société auteur de tout progrès social, il est au centre de la famille auteur de tout progrès domestique. Il est le principe vital de la famille chrétienne qu'il constitue en y développant par les sacrements les éléments

de sa vie; il est le modèle de la famille chrétienne qu'il élève en lui imprimant avec son effigie le sceau de sa grandeur; il est la défense de la famille chrétienne, qu'il protége en la couvrant de son amour comme d'un invincible bouclier La famille vivant de la vie du Christ; la famille façonnée à la ressemblance du Christ; la famille couverte de l'amour et de la force du Christ; en un mot Jésus-Christ dans la famille chrétienne avec toute sa vie divine, toute sa beauté divine, toute sa force divine : voilà le chef-d'œuvre que Dieu a fait dans le christianisme! O famille chrétienne, sanctuaire où mon Dieu habite; mon cœur d'homme et mon âme d'apôtre vous contemplent avec ravissement et vous saluent avec amour! Je n'ai rien vu de plus doux, de plus beau, de plus sublime, de plus divin que ce que Jésus-Christ fait en vous et par vous pour l'élévation de l'humanité et l'agrandissement des sociétés! Heureuses les nations qui vous verront dans l'avenir telle que vous ont vue dans le passé les grands siècles chrétiens; elles trouveront par vous, dans ce Christ qui leur donne sa vie

et les fait à son image, une force qui les garantira contre leur propre dissolution. Au contraire, malheur aux nations qui vous laisseront au milieu d'elles décroître, corrompre et dépérir : elles décroîtront, se corrompront et périront avec vous ! Vous êtes le principe de la vie sociale qui sort de vous pour se répandre autour de vous ; et la vie n'est jamais plus pure que sa source. Vous êtes l'exemplaire que Dieu a fait pour les sociétés qui s'élèvent ; et les sociétés, pas plus que les hommes, ne sont meilleures que leur modèle. Vous êtes la base qui porte la société et en soutient tout l'édifice ; et l'édifice n'est pas plus fort que son fondement !

Rien donc, Messieurs, n'importe plus à l'avenir de notre société et au progrès des siècles futurs que de savoir ce que la famille devient au milieu de nous. Si la famille parmi nous s'abaisse et s'amoindrit, nous ne pouvons entrevoir qu'un avenir de décadence ; et nous aussi comme le poëte romain nous pourrons nous écrier : la génération présente, fille d'un siècle pervers, laissera après elle une postérité plus perverse qu'elle-même ; et nul ne peut prévoir où doit aboutir, dans un avenir plus

ou moins proche, cette hérédité de la dépravation et cette tradition de la décadence.

Or, pour quiconque ne veut pas fermer les yeux sur les signes des temps, et n'est pas pris de ce vertige qui fait crier aux génies en délire : le *Progrès quand même*, voici un signe qui prophétise, voici un phénomène qui menace : l'abaissement, la dépravation, la dissolution de la famille. Lorsqu'un mal a pris dans un siècle certaines proportions, et surtout quand il s'est fait par des envahissements successifs une sorte d'universalité, il met au fond de toutes les âmes bien faites je ne sais quel sens vague mais infaillible de lui-même ; et quand un homme, après avoir longtemps regardé ce mal, vient à le dégager des obscurités qui le déguisaient en partie, et à le montrer dans une parole qui réfléchit à la fois la lumière de la vérité éternelle et la lumière de la réalité actuelle ; alors les âmes se lèvent pour répondre à la voix qui acclame leur propre témoignage et disent dans un tressaillement unanime : « Par la parole d'un homme nous avons tous parlé ; gloire à la vérité. » Déjà plus d'une fois, en touchant à vos plaies

vives, j'ai senti l'écho de ma faible voix me revenir agrandi par ce verbe intérieur qui retentit en vous ; mais il me semble que jamais cette parole n'a mieux traduit le témoignage de vos âmes, qu'en vous disant aujourd'hui dans la clarté de la réalité présente : le mal le plus profond, le plus étendu, le plus menaçant, le suprême mal de la société contemporaine, c'est celui que va révéler ce discours, la dissolution de la famille. Le sujet est vaste, et nous appelle à toucher à beaucoup de choses ; mais nous marcherons vite; nous ne suivrons dans notre marche rapide d'autre plan que les grands courants du siècle considérés au point de vue de la famille, pour vous y montrer à mesure qu'ils se découvriront à nous ses signes de décadence et de dissolution.

I.

En toutes choses, Messieurs, les désastres et les restaurations commencent par des doctrines; et c'est dans un sens très-profond que l'on nomme *principes* les grandes vérités et les

grandes erreurs; c'est qu'avec elles tout commence. Il est donc tout simple que nous recherchions tout d'abord dans le courant des doctrines contemporaines les symptômes de la dissolution de la famille; symptômes d'ordinaire moins aperçus du grand nombre, parce qu'ils sont au fond des choses, et que le grand nombre regarde à la surface.

Ces signes révélateurs de la dissolution de la famille jeune encore je les avais distingués à travers les obscurités d'une philosophie qui se déclarait nouvelle, et qui ne l'était que trop; philosophie superbe, qui s'estimait profonde, parce qu'elle creusait plus avant dans l'erreur que toutes celles qui l'avaient précédée à l'attaque du vrai ; qui s'intitulait avec quelque raison philosophie radicale, parce qu'elle touchait à la racine de tout, mais que j'appelle mieux de son nom en la nommant *déracinante*, parce que son résultat le plus palpable est en effet de tout déraciner; philosophie ambitieuse, s'il en fut jamais, qui n'aspirait à rien moins qu'à tout refaire, la société, la famille, l'homme même ; qui entreprenait de tout réorganiser, et qui ne réussissait bien qu'à tout désorgani-

ser ; science révolutionnaire dans la plus rigoureuse acception de ce mot, qui marchait en plein soleil à ces trois conquêtes illustres : altérer le langage, pervertir les idées, bouleverser les choses, et dont la puissance éclatait partout à légitimer son nom, c'est-à-dire à renverser ; qui renversait dans l'ordre public l'image de la société ; dans l'ordre moral l'image de la vertu ; dans l'ordre intellectuel l'image de la vérité ; dans la nature humaine l'image de l'homme ; enfin dans la constitution domestique la belle et vénérable image de la famille, telle que Dieu l'a créée et telle que les nations l'ont acceptée. Oui, Messieurs, là aussi, dans l'asile sacré qui garde l'exemplaire de toute société bien faite, la Révolution est venue pour essayer d'y tout changer ou plutôt d'y tout détruire.

Une secte demeurée célèbre se signala entre toutes les autres par l'audace de ses innovations et par l'insolence de ses agressions contre la famille. Par quels opprobres humains la Révolution prétendit-elle alors remplacer la gloire de l'œuvre divine ? Quelles inventions avait imaginées le génie de l'impureté qui se présen-

tait à la terre pour transformer la société, réhabiliter la chair et réorganiser la famille? C'est ce que mon caractère sacerdotal ne me permettrait pas de dire et ce que votre chasteté chrétienne rougirait certainement d'entendre. Sous ce rapport le prodige de l'innovation étonna même les novateurs ; et lorsque les frères, comme ils se nommaient, étaient réunis pour entendre sortir d'une bouche alors admise au privilége de rendre des oracles le dernier mot de la doctrine ; on dit que l'oracle souleva l'indignation de ces vertueux ; et l'un d'eux plus indigné que tous les autres d'une innovation qui organisait le crime au sein de la famille, fit entendre ce mot que nous n'avons pu oublier : « Vous réglementez l'adultère ! » Cette parole fit scandale parmi les frères ; elle fut le signal qui dispersa l'essaim de ces génies bourdonnant des erreurs impures autour du sanctuaire de la chasteté profané par leurs discours ! Laissons ces infamies de la pensée, qui n'auraient plus même aujourd'hui l'audace d'affronter une publicité qui attira sur elle, en ce temps-là, l'explosion d'un rire immense. Que ces idées désorganisatrices de la famille

subsistent encore au fond de quelques intelligences, c'est ce que je n'affirmerai pas, et c'est ce qu'il importe d'ailleurs assez peu de savoir ; mais ce que je dois dire pour remplir ma mission, c'est que même à l'heure qu'il est, l'antagonisme doctrinal à la famille et surtout à la famille chrétienne, se perpétue dans le courant des idées et des doctrines révolutionnaires.

Où sont, me demandez-vous, ces attaques toujours subsistantes de la Révolution contre la famille ? Ici, Messieurs, il y aurait trop à dire, si je devais tout dire. Je commence par supprimer trois choses fondamentales dans la famille, qui doivent être chacune l'objet d'un discours particulier ; et, en dehors de ces trois points d'attaque qui touchent à l'essence même de la famille, je signale l'agression doctrinale sur trois autres points qui, sans être aussi directement constitutifs de la société domestique, y tiennent cependant de si près, qu'on ne peut les ébranler sans ébranler la famille elle-même.

Une des grandes choses qui protégent la famille et que la famille elle-même protége ,

c'est, avec l'amour et le respect des traditions, le respect et l'amour des ancêtres. La famille, nous l'avons remarqué, c'est la tradition ; tradition des croyances, des mœurs et du sang ; tradition des gloires, des noms, des honneurs, des vertus, des souvenirs : et tout cela veut dire une même chose : amour, estime et respect des ancêtres, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus conservateur et de plus généreux dans la famille.

Eh bien ! Messieurs, savez-vous ce qu'il y a de plus antipathique à la tradition et au respect des ancêtres ? C'est la Révolution. Par ce mot, comme je l'ai dit ailleurs, j'entends non le fait sanglant que l'histoire a intitulé de ce nom, mais l'idée subversive qui remue encore le monde et menace toujours de le bouleverser. La révolution ainsi conçue est en essence la haine de la tradition. Aussi voyez comme elle l'attaque sous toutes les formes et dans toutes les sphères où elle peut la saisir. Il n'y a que deux jours encore qu'un de ses organes les plus fiers, la dénonçait hardiment au milieu de vous comme l'antagonisme même du progrès. Selon la science révolutionnaire ce qui est tra-

ditionnel ne peut pas être progressif ; et réciproquement. Un vent sorti de l'enfer la pousse de tous côtés à la destruction de l'ancien et à la glorification exclusive du nouveau : dédain superbe de tout ce qui nous précède ; mépris barbare de tout ce qui ne commence pas à nous, c'est-à-dire des croyances, des coutumes, des lois, des institutions, des gloires de nos ancêtres ; et comme conséquence inévitable, mépris de nos ancêtres eux-mêmes. Oui, n'en doutez pas, la Révolution qui écrit sur son drapeau : *Haine de la tradition*, porte inscrit sur le même drapeau : *Mépris des ancêtres*. Comment, je vous prie, en serait-il autrement ? Les croyances anciennes, les créations anciennes, les coutumes anciennes, les institutions anciennes, les possessions anciennes, les aristocraties anciennes (malgré ce qui a pu leur manquer comme à tout ce qui est humain), qu'était-ce donc, après tout ? C'était le travail de nos ancêtres ; c'était l'intelligence, c'était le génie, c'était la gloire, c'était l'âme, c'était la vie, c'était le cœur de nos pères ! Dès lors, comment la science révolutionnaire qui jette sur toutes les choses anciennes ses stupides

dédains, ne laisserait-elle pas tomber en même temps sur les ancêtres ses grossiers mépris ? et comment ne serait-elle pas une agression et un mépris de la famille qui vit de l'amour des pères et du respect des ancêtres ?

Il y a au fond des doctrines révolutionnaires un autre principe de dissolution de la famille; c'est l'attaque plus ou moins voilée de la propriété, c'est-à-dire, du droit de posséder et de transmettre en souverain sa propre possession. Cette agression que nous avons constatée l'année dernière comme agression sociale, n'est pas seulement un attentat direct contre la société; elle est plus directement encore un attentat contre la famille. Ah ! Messieurs, cultiver le champ qu'on a reçu de ses pères et le transmettre à une postérité chérie, sinon agrandi par son travail du moins enrichi de ses sueurs, qu'y a t-il si ce n'est la religion même de plus conservateur et de plus progressif au point de vue de la famille? La propriété, l'héritage, le patrimoine, qu'est-ce si ce n'est le culte des ancêtres et l'amour des enfants? qu'est-ce si ce n'est le culte et l'amour de la famille elle-même se transmettant, avec

la terre qui la porte, de père en fils et de génération en génération? La propriété c'est le sacrifice des pères devenu pour les enfants le pain de chaque jour; c'est leur amour se perpétuant dans leur bienfait; c'est la terre qui garde la trace de leurs pas, le sillon de leur travail et la couronne de leur industrie; c'est le sol affermi par les aïeux qui s'en vont, sous les pieds de la postérité qui s'élève en les bénissant; c'est le présent, le passé et l'avenir de la même famille, venant se toucher et se reconnaître au même point de l'espace; c'est le lieu où elle croît et s'épanouit dans la durée, donnant une main aux ancêtres et l'autre aux enfants; c'est, vous le voyez, la tradition encore; ce n'en est si vous le voulez que l'élément matériel; mais sans celui-là les autres se soutiennent difficilement; et la famille bientôt dispersée aux souffles du temps, tous ses membres s'en vont et disparaissent, pareils à des atomes évanouis dans un tourbillon qui passe.

La science révolutionnaire en niant la propriété, ou, ce qui revient à peu près au même, en restreignant indéfiniment dans la famille la faculté de posséder et de transmettre la posses-

sion, brise cette chaîne matérielle qui rattache la famille à la terre, et relie sur un même point de l'espace ceux qui étaient hier, ceux qui sont aujourd'hui et ceux qui seront demain ; elle empêche le père et la mère de préparer par un inépuisable effort, la vie, le bien-être, le repos, la richesse de leur postérité ; elle les livre sans souvenirs du passé et sans prévision d'avenir, à cet égoïsme monstrueux qui ramène l'homme sur lui-même, et fait qu'il dévore tout seul le fruit d'une industrie qui ne doit enrichir aucun héritier ; elle brise enfin dans l'homme le plus puissant ressort d'un travail que l'amour n'encourage plus, et qui tout au plus doit servir à cet être abstrait, sans entrailles et sans cœur, que l'on appelle aujourd'hui *humanité ;* ombre froide que les rêves humanitaires font sans cesse passer devant nous, et dont le souffle glacé ne pourra jamais rien pour féconder le travail de l'homme et faire fleurir le bonheur de la famille.

Mais, Messieurs, la grande et décisive agression de l'esprit révolutionnaire contre la famille, si vous voulez la connaître, c'est son agression contre la religion même. La reli

gion et la famille se tiennent et se nouent l'une à l'autre par des liens si intimes; la religion chrétienne surtout pénètre si profondément la famille de toutes ses influences, que tout ce qui l'attaque, attaque la famille, et que les ennemis acharnés de la société religieuse deviennent bon gré mal gré les ennemis naturels de la société domestique. Chrétiens, vous tous que je vois ici pères de famille et enfants de la religion, prenez garde; ceux qui attaquent l'Église où vous êtes sujets, attaquent la famille où vous êtes souverains. Apprenez à connaître les vrais ennemis de cette société domestique que vous voulez défendre, et regardez par où ils dirigent leur suprême agression contre la famille et vous. En vain vous essayeriez de vous le dissimuler; le point d'attaque où la science révolutionnaire dirige aujourd'hui ses principales batteries, c'est la religion; et entre toutes les religions la religion catholique. La révolution moderne n'est plus que secondairement une agression politique ou sociale; elle est redevenue ce qu'elle fut à sa naissance, il y a trois siècles, une agression religieuse. Elle se moque bien de la

forme des gouvernements et des constitutions qu'on leur impose; gouvernement républicain, constitutionnel, monarchique, absolutiste ; qu'importe? Elle accepte tout, même le despotisme ; surtout le despotisme, pourvu que le despotisme impose son idée et réalise son programme. Une seule chose lui répugne, parce qu'une seule chose lui fait obstacle : c'est le règne de Jésus-Christ par l'Église et dans l'Église. Aussi, voyez comme la Révolution poursuit et attaque à outrance l'action de la religion catholique dans la famille. Elle rencontre là une action puissante la seule qui résiste à la sienne, et elle la hait; elle y sent une influence féconde qu'elle ne peut imiter, et elle la jalouse. Ah! cette jalousie révolutionnaire sortie de l'enfer pour ravager la la terre, qui ne la connaît? qui n'a senti son souffle et qui n'a vu ses œuvres? or, ne vous y trompez pas, c'est dans la famille surtout que se trahit de toutes manières cette fille honteuse de Satan. Oui, la Révolution jalouse dans la famille l'action féconde et maternelle de l'Église; que dis-je? elle y jalouse Jésus-Christ; elle y jalouse Dieu; elle y ja-

louse jusqu'en son propre domaine la paternité elle-même. Et pour donner satisfaction à ces jalousies stériles éternellement armées contre tout ce qui enfante, elle rêve avec des systèmes d'enseignement qui indignent le bon sens, des théories d'éducation qui mentent à la nature; au nom de la liberté elle évoque un despotisme social qui consacre dans la famille l'omnipotence des États, et chasse à la fois du foyer l'action de la paternité, de l'Église et de Dieu!

Voilà, messieurs, la cause la plus radicale et le symptôme le plus alarmant de la dissolution de la famille : la Révolution par ses doctrines faisant partout la guerre à la tradition, à la propriété, à la religion; à la tradition qui rattache la famille à l'humanité; à la propriété qui la rattache à la terre; à la religion qui la rattache au ciel; et par cette triple agression attaquant et ébranlant de jour en jour la famille qui s'appuie sur ces trois choses. La Révolution, je le sais, ne convient pas de cette attaque dirigée contre la famille. Pourquoi s'en étonner? Quand on attaque ce qui est défendu par l'amour des

cœurs et par le respect des âmes, on n'en convient jamais. Partout et toujours la dissimulation et l'hypocrisie furent la grande arme de l'erreur. O pères! ô mères! ô famille! institution sacrée, saint asile de l'amour, sanctuaire des vertus; vous êtes après la religion ou plutôt avec la religion qui est en vous, ce qu'il y a de plus vénérable et de plus populaire dans l'humanité! comment vous prendre en haine, sans susciter contre soi du fond de l'âme humaine les représailles du mépris? Aussi, quand l'erreur contemporaine veut vous attaquer, elle fait ce qu'elle a toujours fait, elle prend un masque; mais elle vous attaque, et avec d'autant plus de danger, qu'elle fait en vous attaquant semblant de vous défendre.

Ce travail déracinant, il se fait encore tous les jours; et je vois d'ici non-seulement les géants de la destruction, mais jusqu'aux ouvriers les plus obscurs de l'idée révolutionnaire, creuser chaque jour sous vos pieds la terre ferme des grands principes naturels et des vérités révélées, qui, depuis de longs siècles, porte la famille transfigurée par le

christianisme : et je vous dis : ô pères ! ô mères ! ô rois légitimes et souverains dans cet empire que Dieu vous fait, levez-vous et prenez en main la défense de votre royaume et de votre puissance ! Si vous ne voulez pas que cet empire s'ébranle, et que le foyer domestique qui est comme votre palais, s'écroule sur vos têtes ; arrêtez au seuil de votre porte l'idée révolutionnaire, la philosophie révolutionnaire, la littérature révolutionnaire : car si elles passent, la Révolution passera avec elles, et avec la Révolution l'inévitable destruction ! Et voilà le premier signe qui atteste de nos jours la dissolution de la famille ; la science révolutionnaire déracinant tous les fondements de la famille.

II.

Mais ce n'est pas seulement la science, ce sont les mœurs aussi qui se révèlent aujourd'hui destructives de la famille. Entre la famille et les mœurs les affinités sont profondes et les destinées pareilles. Les mœurs sont créées par

l'action de la famille; et à son tour la famille subit la réaction des mœurs. L'orgueil, la cupidité, le sensualisme, toutes les concupiscences dans toutes leurs manifestations entament sa pureté et son intégrité; car toutes développent dans l'homme ce qui tue l'esprit et la vie de famille, l'égoïsme. Je devrais donc ici, pour être complet, vous montrer dans un tableau abrégé toutes les mœurs contemporaines dans leur rapport avec le progrès de la famille, et toutes venant se résumer dans cette chose qui lui est la plus antipathique et la plus fatale : l'égoïsme. Je laisse de côté ce qui ne concerce que les mœurs générales de no tre époque déjà décrites ici même, il y a quelques années, pour me borner exclusivement à ce qui touche à la famille.

Or, ce qui intéresse le plus directement la famille , personne ne l'ignore , c'est ce qui la fonde et la constitue, je veux dire le mariage. Le mariage est l'acte fondateur et l'état constitutif de la famille. Si les mœurs relatives au mariage se dépravent, la famille se déprave immédiatement elle-même. Eh bien ! Messieurs, je le demande, où en êtes-vous sous ce

rapport ? Le mariage est-il demeuré parmi vous tel que l'avait restauré dans le monde Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Et avec le mariage tel que vous le faites, ou, du moins, tel que vous le tolérez, la famille peut-elle parmi vous s'élever et grandir ? Non, Messieurs, non ; car, pour ne dire ici que ce qui peut être dit, je remarque trois vices qui se tiennent et s'unissent pour corrompre la famille en corrompant les mariages ; vos mœurs empêchent les mariages de se faire ; vos mœurs faussent les mariages qui se font ; vos mœurs pervertissent les mariages quand ils sont faits.

Un des plus grands symptômes de la décadence de nos mœurs et de la dissolution de la famille dans notre siècle, c'est la difficulté du mariage. N'avez-vous pas remarqué comment les mariages deviennent chaque jour plus difficiles et souvent impossibles ? Est-ce que là n'est pas l'inquiétude de toute mère qui garde près de son cœur une enfant encore pure des corruptions du siècle ? Et quand votre fils a vingt-cinq ans, trente ans déjà peut-être ; quand l'heure est venue de donner un centre à sa vie, qu'elle est votre crainte et la sienne ?

Pourquoi de votre côté ces sollicitudes qui ne savent se calmer ? Pourquoi du sien ces ajournements qui ne savent pas finir ? C'est que dans ce temps où les désordres s'appellent les uns les autres, la fuite du mariage devient de plus en plus générale et en quelque sorte systématique. Au lieu de le considérer comme une fonction, un repos, un charme de la vie, vos jeunes gens l'envisagent comme une servitude à laquelle il faudra tôt ou tard finir par enchaîner sa liberté. On dit que dans l'ancienne Rome, lorsque la corruption des mœurs fut à son comble, la fuite du mariage par les jeunes Romains était devenue l'un des plus sérieux embarras de la République. La loi, dit un publiciste, obsédait et traquait de toutes manières les célibataires pour les pousser au mariage, et, par le mariage, à la famille ; les célibataires résistaient : l'histoire atteste qu'Auguste alla jusqu'à donner des primes pour y encourager ; « les Romains n'en profitaient pas ; les célibataires restaient célibataires, malgré les obsessions de la loi et les faveurs du pouvoir. » Sous ce rapport, vous donnez plus d'un signe de la décadence romaine : et, si le

siècle suit son cours, je ne m'étonnerais que médiocrement de le voir dans quelque temps inventer des industries pareilles pour arrêter un mal analogue.

A quoi tient ce mal ? où sont ses racines ? Car ce n'est pas comme Auguste à la surface, c'est au fond qu'il faut porter le remède. Parmi les nombreuses racines de ce mal j'en signale deux en particulier : la volupté des hommes et le luxe des femmes ; dans les uns un égoïsme de sensualité ; dans les autres un égoïsme de vanité. Les deux sexes, j'en conviens, sont un peu responsables de ce double mal ; mais j'accuse ici dans l'un et l'autre le caractère le plus saillant.

Oui Messieurs, la cause réelle de cette fuite du mariage qui prépare la dissolution de la famille, c'est tout d'abord la volupté des hommes ; c'est la poursuite effrénée des jouissances égoïstes ; c'est la pratique des amours volages, aussi avides de plaisirs perpétuellement changeants qu'impatients de tout joug qui attache à des devoirs permanents. Qu'ai-je besoin de montrer ici dans la parole ce que le siècle montre partout aux yeux ? Rareté

des vies chastes et pures ; règne grossier de la chair accepté comme un privilége de la jeunesse, même par des fils de noble race ; fureur des intrigues se nouant les unes aux autres comme une chaîne de hontes et d'iniquités, ou plutôt se brisant sans cesse pour laisser à des passions impatientes de tout frein une liberté folle qui ne sait plus même se fixer à un être de son choix : voilà les mœurs de votre temps ! Comment dès lors la famille qui vit de mœurs saintes et s'épanouit dans la pureté, ne serait-elle pas profondément atteinte ? Comment vos jeunes gens pris de ce vertige et ivres de ce vin des voluptés charnelles, ne fuiraient-ils pas le mariage qui fonde la famille ? Ah ! qu'ils consentent à accepter dans les belles années de la vie ces opprobres de la vie, je ne puis m'en étonner : c'est ce qu'ils voient sur vos théâtres ; c'est ce qu'ils lisent dans vos romans ; c'est ce qu'ils apprennent par les scandales de vos débats judiciaires, alors que la justice humaine traîne devant les tribunaux quelques-unes de ces vies surprises dans leur ignominie. Mais ce qui m'étonne moins encore, c'est de voir vos fils

accoutumés à ces débauches fuir le mariage qui enchaîne au devoir. Étonnez-vous, en effet, si vous le pouvez, que le mariage ait pour eux perdu son sens, son charme et son attrait, lorsque leurs cœurs flétris par des plaisirs qu'il faudrait quelquefois nommer infâmes, sont châtiés de la fureur de jouir par l'impuissance d'aimer !

Mais là, je l'ai déjà dit, n'est pas la seule cause de ce mal immense; et il convient de faire ici à chacun devant le ciel et la terre sa part de légitime responsabilité. Avec la volupté des hommes qui fait redouter les saintes servitudes du devoir, il y a le luxe des femmes qui fait redouter les excès de la dépense, et menace de ruiner tout à fait par les folies de la vanité une fortune déjà compromise par les folies de la volupté. Vos fils, si insouciants de la richesse et en apparence si incapables de compter, alors qu'il ne s'agit que d'acheter leurs plaisirs, se trouvent être tout à coup les plus habiles calculateurs, quand il s'agit d'aviser à bien voir ce qu'il en coûtera chaque année, seulement pour orner une femme. Que sera-ce donc, quand il faudra à ses frais an-

nuels embellir à la fois toute une couronne de jeunes filles, qui apprendront avant l'âge à rivaliser avec le luxe de leur mère? Aussi, croyez-le bien, c'est avec encore plus de crainte que de plaisir, que les jeunes gens contemplent les magnificences dont les femmes aujourd'hui semblent se plaire à éblouir leurs yeux; et ce n'est pas sans quelque effroi dans l'âme, qu'ils voient passer devant eux les parures qui enchantent leurs regards; ils disent tout bas: « C'est beau, mais c'est cher! C'est à » faire trembler même les plus fortunés! » Grand Dieu! nous ne sommes pas tous des » millionnaires; le fussions-nous, nos revenus » y suffiraient-ils? c'est la question! Ces somp- » tuosités princières ont un budget qui ne peut » être vulgaire; et sans être fils de prince je » serai seul à en fournir la dépense. Attendons » encore; laissons passer les ans; il sera tou- » jours assez tôt de nous condamner à un im- » pôt toujours croissant qui, grâce aux inven- » tions du siècle, menace de devenir tout à fait » progressif, c'est à dire tout à fait ruineux. » Ainsi raisonnent, ainsi calculent vos fils, même les plus prodigues et les plus consommateurs;

et il serait difficile ici de les convaincre de faux calcul et de mauvais raisonnement. « Moi, dit » un jeune homme, j'ai des goûts fort modestes; » je connais la vie; bien qu'un peu tard j'ai » appris à compter. Mon parti est pris et je » songe à me ranger. J'ai mes idées aussi : » beaucoup de fortune et peu de luxe, voilà » mon programme ; j'y tiendrai. C'est, dit-on, » en ce temps-ci, difficile à trouver ; soit, j'at- » tendrai l'occasion ; si elle ne vient pas, j'ai » pour me consoler la possession de ma li- » berté. Le plaisir, il est vrai, a ruiné ma for- » tune ; mais tout n'a pas péri ; j'ai de beaux » débris qui peuvent fournir au reste de ma vie » un reste de bonheur; et si la misère un jour » vient à me visiter, du moins serai-je sûr » qu'elle ne fera qu'une victime et n'atteindra » qu'un misérable. »

Ainsi ces deux causes, sans parler de tant d'autres, volupté des hommes d'un côté, luxe des femmes de l'autre, conspirent ensemble à produire le même résultat si fatal à la famille et à la société : la fuite systématique du mariage, et comme conséquence, l'accroissement menaçant du célibat ; non du célibat de

la virginité, mais du célibat de la volupté; non du célibat qui consacre une vie au soulagement des misères fraternelles, mais du célibat qui absorbe une vie dans les déportements des plaisirs égoïstes.

Telle est la première atteinte portée par vos mœurs à la famille; elles empêchent les mariages de se faire : c'est leur premier mal; et voici le second : elles les faussent alors même qu'ils se font. Il y a dans nos mœurs contemporaines une plaie que vous ne remarquez pas assez, et qui ronge la famille au cœur comme le ver les fruits; cette plaie signalée en passant dans un autre sujet, il ne se peut que je ne la rappelle ici, parce qu'elle est réellement mortelle à la famille : c'est la plaie toujours grandissante des unions antipathiques et des mariages mal faits. Il règne sous ce rapport surtout dans les régions plus élevées une aberration qui tient du prodige. Quand l'heure est venue de fixer par une union l'avenir d'un enfant, trop souvent, hélas! le père et la mère cédant aux entraînements du siècle, se sentent pris sous des inspirations diverses du vertige d'une même folie : d'un côté l'orgueil du sang; de l'autre

l'orgueil de la fortune : l'un cherchant ce qu'il y a de plus haut ; l'autre cherchant ce qu'il y a de plus riche ; et tous deux, dans leurs combinaisons mal concertées, négligeant d'une manière à peu près complète ces deux choses qui devraient cependant tenir le premier rang : les vertus de l'âme et les affections du cœur. On appelle cela ingénieusement faire des mariages de raison ; on les nommerait mieux mariages de déraison ; car en présence de ces faux calculs, qui immolent tantôt à un nom et tantôt à une fortune, le cœur, l'âme et le bonheur d'un enfant, la raison n'a rien à dire; on se voile le visage et l'on ferme les yeux pour ne pas voir l'abîme où l'on se précipite.

Certes, Messieurs, nous ne demandons pas que le souffle léger qui passe à une heure donnée dans un cœur de dix-huit ans, décide seul une union qui ne doit pas passer ; beaucoup moins demandons-nous que l'entraînement d'une passion prime dans ces grandes décisions les conseils de l'expérience et les leçons de la sagesse. Mais ce que je déclare une aberration désastreuse à la famille et à la société, c'est la

part prépondérante et quelquefois l'importance exclusive, que l'on fait aux calculs de l'ambition ou aux combinaisons de la vanité, dans cet acte solennel où la raison exige que vous voyiez, avant tout, des âmes qui s'estiment, des cœurs qui s'aiment et des vies qui s'attirent.

Montrons ici les choses dans toute la réalité que comporte la dignité du discours. Il y a quelque part un enfant dont le cœur encore pur s'ouvre à sa première affection, comme une fleur à son premier soleil. Son âme en s'épanouissant verse ses premiers parfums, et dans une aspiration qui a quelque chose de l'infini, elle appelle ce je ne sais quoi qu'elle n'a pas encore nommé. Que faut-il à cet enfant ? ah ! vous le demandez ? mais il lui faut une âme comme son âme et un cœur comme son cœur ; une âme qui garde le trésor de la pureté, un cœur qui garde le trésor de l'affection. Sans ces deux trésors qui se complètent l'un l'autre, rien ne suffira ; et le nom le plus sonore, et le million le mieux coté, ne lui dissimuleront pas son irréparable misère. Et cependant, que faites-vous quelquefois

pour répondre à ces aspirations d'une âme vierge de toute souillure et d'un cœur ignorant de tout égoïsme ? Ah ! vous acceptez, que dis-je ? peut-être vous choisissez vous-même une âme vide de vertus, un cœur vide d'affection ; une âme ravagée et un cœur corrompu, ne gardant plus même la noble faculté de répondre à l'affection, ni la faculté plus noble encore de comprendre la vertu ! Grand Dieu, le dirai-je ? le vice, le vice lui-même, ayant pour auréole le prestige du million, l'illusion d'un titre ou la fascination d'un nom, voilà ce qui obtient vos préférences et emporte votre choix ! O père, ô mère ! Ah ! vous avez donc oublié ! votre expérience ne vous a donc rien appris ! et qui voulez-vous que j'accuse du triste avenir que prépare à une enfant tant aimée, votre sagesse mal avisée ? Ah ! si la Providence vous a préservés vous-mêmes d'un pareil destin, prenez garde qu'un jour les larmes de cette enfant ne deviennent pour vous une tardive leçon et ses malheurs de tardifs regrets !

Car, que pensez-vous, Messieurs, qu'il advienne d'ordinaire de ces mariages mal

faits, unions à contre-sens dont la nature s'indigne et dont la raison murmure ? Ah ! je vais vous le dire : des crimes souvent, des tristesses toujours, des catastrophes quelquefois. Ces unions faussées par nos mœurs alors qu'elles se font, sont par elles encore perverties alors qu'elles sont faites.

Regardez : voilà face à face l'une de l'autre, plutôt qu'unies l'une à l'autre, deux âmes qu'une entente de vanité ou un calcul d'égoïsme a placées pour toute la vie sous la loi d'un même contrat indissoluble et d'un même serment inviolable. L'acte qui a stipulé les conditions de la vie matérielle n'a rien pu pour garantir entre ces deux êtres les harmonies de la vie morale ; ils ne s'aiment pas, et l'absence de l'amour trouve tout au plus dans une mutuelle estime une médiocre compensation. Leur société de convention est pour leur cœur trompé pire qu'une solitude ; et la tristesse vient s'asseoir entre ces deux êtres qui s'ennuient. Ce qu'il faut pour la vie à deux leur manque tout à fait ; ces deux cœurs si rapprochés par l'espace sentent entre eux des distances qui les épouvantent ; ils sont l'un

pour l'autre même sans le vouloir un glaive de douleur ; et ce qu'ils imaginent de mieux, tant que la voix du devoir est encore entendue, c'est d'arriver à ce vulgaire idéal, le seul qu'ils aspirent à poursuivre : un mutuel support! Mais l'âme trop facilement faiblit à ce rude travail ; le cœur surtout souffre de ses perpétuels refoulements, et pour peu que quelque chose de moins froid vienne à pénétrer dans cette atmosphère glacée , la tentation trouve ouverts ces deux cœurs qui ne donnent rien l'un à l'autre de ce que plus ou moins ils aspirent tous deux. Si pour comble de malheur, le roman contemporain a été admis à franchir ce seuil déjà trop menacé; s'il a montré à ces deux êtres que la réalité étreint le monde des félicités imaginaires ; ils arrivent bientôt à se dire, qu'après tout on ne peut pas condamner sa vie à la perpétuité de la mort ; que le crime n'est peut-être pas si grand qu'on le suppose, à chercher hors du foyer ce que l'on ne peut trouver au foyer ; et le cœur, qui s'est enchaîné pour toujours à une vie, rêve vaguement de s'enchaîner à une autre; il sent passer en lui le premier souffle des amours illégitimes,

comme on sent passer dans l'air les souffles précurseurs des orages !

Alors qu'arrive-t-il ? Messieurs, permettez ici à des lèvres sacerdotales de prononcer un mot que je voudrais voiler de toute votre pudeur chrétienne ; alors un crime de lèse-famille, un monstre ravageur de la société domestique entre au foyer pour le profaner, le troubler, le dévaster. Quel est ce crime abominable ? ce monstre destructeur comment se nomme-t-il ? Ah ! puisque vous le voulez, je vous dirai son nom : *dicam nomen bestiæ :* l'adultère ! . . . L'adultère ; oui, voilà le mal mortel introduit au cœur de la famille par vos mœurs contemporaines ; l'adultère qui autrefois dans les sociétés chrétiennes n'apparaissait que comme un rare phénomène, laissant à la famille qu'il avait profanée une flétrissure indélébile, et qui aujourd'hui tombe sur des fronts assez déshonorés pour n'y pouvoir plus même susciter la rougeur de la honte ; l'adultère stigmatisé par toutes les civilisations et tous les peuples, et qui aujourd'hui aspire à des réhabilitations, si ce n'est à des glorifications ; l'adultère qui jusqu'ici marchant dans

l'ombre se glissait furtivement dans l'asile de la chasteté, et disait en regardant autour de lui : « Je suis seul, et personne ne me verra, » et qui aujourd'hui n'ayant plus même besoin de chercher le mystère, ne redoute plus ni le grand jour de la publicité ni l'éclat du scandale ; l'adultère qui s'avoue ; l'adultère qui s'étale ; l'adultère qui se vante ; l'adultère qui se pose au foyer, au salon, et jusqu'à la table de la famille ; et là, brave de l'insolence de ses regards la vertu de l'époux ou de l'épouse humiliée dans son triomphe !

Voilà, Messieurs, ce que font aujourd'hui pour dissoudre la famille les mœurs contemporaines. Et cependant je n'ai rien dit des opprobres exceptionnels qui quelquefois la déshonorent. Par respect pour vos âmes et par respect pour la mienne, je veux laisser dans l'ombre certains mystères de crime que la justice humaine découvre quelquefois de son regard, et qu'elle seule a le droit de nommer dans sa langue, parce qu'elle a mission de les peser dans sa balance et de les frapper de son glaive. Si je les articulais tels que la société les recèle dans son sein, vous apprendriez avec stupeur

que des abominations, qu'on aurait pu croire à jamais reléguées dans les égouts du paganisme, se rencontrent dans des demeures où naguère encore on avait vu des chrétiens adorer Jésus-Christ. Mieux vaut laisser obscurs et innommés dans leurs naturelles ténèbres ces crimes réservés, où l'on voit la famille conspirer contre la famille, la paternité contre la paternité, et la vie contre la vie : mystères honteux devant lesquels la raison se voile et la nature s'étonne, et que la parole sacrée ne pourrait même nommer sans se souiller elle-même !

III.

Vous venez de le voir, Messieurs, le courant des mœurs dépravées, comme le courant de la science révolutionnaire, accélère au milieu de nous l'abaissement et nous menace de la dissolution même de la famille. J'ajoute avant de finir qu'un autre courant la menace encore davantage, c'est ce qu'on appelle le courant de la vie sociale. Comme la famille

agit directement sur la société, la société à son tour réagit sur la famille; et je n'hésite pas à le dire, le signe le plus menaçant de la ruine de la famille je le découvre surtout dans les tendances sociales de notre temps. Par ce mot tendance sociale, je n'entends aucunement parler de la forme ni de la marche politique des gouvernements modernes; j'entends par ce mot les relations extérieures que le mouvement de la vie amène entre les hommes qui composent la société ; et je dis, que les grands courants de la vie sociale telle qu'elle se fait au milieu de nous, semblent conspirer à déraciner jour par jour l'antique institution de la famille ; comme le torrent qui coule déracine flot par flot le vieux chêne que les siècles ont planté sur ses rives.

J'ai cherché un mot qui exprimât l'ensemble de nos tendances si multiples, si diverses, mais toutes se rencontrant en un même courant qui menace de plus en plus d'emporter du milieu des hommes cette belle création de Dieu; ce mot qui résume toutes les tendances de la vie moderne fatales à la famille est celui-ci : le *déplacement*. La famille

est essentiellement une chose de permanence et de stabilité ; vivre ensemble sous un même toit et un même gouvernement ; se perpétuer les uns par les autres dans des conditions à peu près pareilles ; se développer dans une même atmosphère en respirant les mêmes souffles ; réaliser enfin dans une association naturelle un progrès lent et une marche tranquille comme le progrès et la marche de la nature, voilà la famille : c'est la vie dans la tradition et le mouvement dans la stabilité. Or, quand on étudie de près les tendances et les mouvements de notre vie sociale, on y découvre en tous sens et sous toutes les formes ce qu'il y a de plus opposé à ce que je viens de dire : le changement, l'instabilité, le déplacement. Les hommes comme les peuples sont pris de je ne sais quel effroyable besoin de changer de fortune, de condition, de rang, de lieu même ; et cette perpétuité du changement, et cette universalité du déplacement devient le perpétuel affaiblissement et l'universelle décadence de la famille elle-même.

Et d'abord, est-ce que vous n'avez pas vu autour de vous avec un secret effroi ce dé-

placement inouï de la richesse et cette mobilité de la possession inconnue de nos pères, qui menace partout la société domestique et semble à chaque instant remettre en question l'existence même des familles? Est-ce que vous n'avez pas senti comme tout aujourd'hui s'ébranle aux souffles capricieux de la fortune; oui tout, même la terre qui porta votre berceau et porte encore votre foyer? Qu'ai-je rencontré partout dans ce mouvement ou plutôt daus cette agitation fébrile qui emporte nos générations si impatientes du changement, si ambitieuses de l'inconnu? Le dégoût d'un travail sûr et fécond, mais lent à produire la richesse; la passion de la fortune improvisée par les hasards de la spéculation et par l'audace des entreprises; le dédain chaque jour croissant de la propriété stable et la poursuite immodérée du capital mobile : voilà, Messieurs, pour ne pas venir à de plus grands détails, une tendance de votre temps devenue si générale, qu'il n'y a plus guère pour s'en défendre aujourd'hui que les rares familles qui mettent au-dessus de tout l'honneur, le nom, l'héritage et toutes les

saintes traditions qui leur sont venues avec la gloire du sang. Au bout de ces tendances qui déplacent partout la possession avec une rapidité qui tient du prodige, qu'y a-t-il, pensez-vous? Il y a les secousses soudaines qui ruinent en un jour dans la famille des traditions séculaires, et souvent brisent totalement le nœud de la famille elle-même; il y a les transitions bizarres qui font monter tout à coup du dernier au premier degré de la fortune, ou tomber subitement du sommet de la richesse dans l'abîme de la misère, les favoris ou les victimes de ces jeux barbares : fortunés qui rougissent de leur famille ou misérables qui la font rougir d'eux-mêmes; et les uns et les autres lui portant des atteintes semblables et des blessures pareilles.

De ces soudainetés, de ces péripéties, on pourrait presque dire de ces changements à vue de la fortune, naît une tendance analogue à la précédente, la tendance au déclassement, c'est-à-dire au changement de la condition sociale. N'avez-vous pas remarqué quel mouvement désastreux emporte les hommes de votre temps à changer non-seulement la for-

tune mais la condition, c'est-à-dire la sphère même de la vie ? C'est à qui, de nos jours, ne demeurera plus à sa place. L'homme des champs a les regards tournés vers nos grandes villes ; l'ouvrier des grandes villes cherche dans ses horizons agrandis les perspectives des carrières libérales ; ceux mêmes qui les ont héritées de leurs pères ne sont pas encore satisfaits ; ils cherchent la route qui conduit à de plus hautes sphères. L'homme que la Providence destinait à tenir la charrue, à féconder la terre et à nourrir l'humanité du travail de ses mains, aspire à tenir la plume, à cultiver la pensée et à jeter sur son nom un reflet de gloire littéraire. Il pouvait être un travailleur utile, un artisan distingué, une force pour la patrie ; il sera un écrivain stérile, un penseur vulgaire, peut-être un corrupteur du peuple : il saura le métier d'écrire, et il fera pour le progrès du monde des livres dégradants ! En toute supposition, à quelque terme que le conduisent tous les chemins de traverse que prend pour sortir de sa condition cet échappé du foyer domestique, la famille ne sera plus rien pour lui : comme l'homme de

la fortune, s'il échoue, ce sont les siens qui le désavouent; s'il réussit, c'est lui qui désavoue les siens ; fier de sa renommée et dédaigneux de son père, rien ne lui fait plus d'horreur que de le rencontrer sur la route où il a trouvé la gloire ; ce vêtement paternel, le signe authentique d'une descendance qui n'est rien moins qu'illustre , semble à ce fortuné de la littérature une ironie jetée à la hauteur de ses dédains; et l'amour de la famille s'ensevelit dans son triomphe encore plus que dans sa défaite.

Aux changements de la fortune et aux déclassements des conditions qui ruinent parmi nous l'esprit de la famille, il faut joindre la tendance au déplacement matériel. Nous n'aspirons pas seulement à changer de fortune et de condition, nous aspirons de plus en plus à changer de lieu, de climat, de soleil. Le progrès matériel lui-même par ses plus belles inventions, semble nous chasser du foyer en nous poussant par la force de la vapeur à la perpétuité du déplacement. Nous ne réprouvons pas, quoi qu'on en ait pu dire, la création moderne de nos lignes de fer, qui font, avec une rapidité ignorée de nos pères, circuler

dans le corps social le mouvement et la vie ; mais il faut tenir compte de tout et aviser aux tendances morales qui naissent comme d'elles-mêmes de nos améliorations matérielles. Grâce à la facilité de changer désormais de lieu, de ciel et de climat, je vois se développer dans mes contemporains un besoin qui peut avoir pour la famille les plus graves résultats : le besoin de n'être pas chez soi. Les attraits du foyer vont s'évanouissant dans les illusions du voyage : on dirait que notre vie ne sait plus se fixer : le mouvement qui nous emporte, nous refait, non dans les solitudes du désert, mais dans le flux et le reflux des foules, une vie rigoureusement nomade. Les hôtelleries, dont on change chaque jour, si ce n'est plusieurs fois le jour, menacent de devenir vos demeures ordinaires ; et dans ce mouvement d'une vie éternellement voyageuse, l'amour de la famille s'en va avec ce charme qui attachait nos pères à la terre où avait été leur berceau. Dites ce que vous voulez, cette tendance est dangereuse ; elle menace de faire de nous des êtres déracinés dans la famille, comme nous le sommes déjà dans la société.

Ainsi, déplacement de la fortune, des conditions et des lieux; voilà des tendances sociales qui amoindrissent et altèrent de plus en plus la famille; il y en a une autre qui me paraît plus funeste et plus menaçante encore pour l'avenir de la famille : c'est la tendance à déplacer les enfants de leur lieu natal, et à les séparer trop longtemps et avant l'heure de la vie du foyer. Sous ce rapport, je vois que tout s'arrange de plus en plus autour de nous pour diminuer sur les enfants, à toutes les phases de la vie, les influences providentielles de la paternité et de la maternité : les carrières, les institutions, l'éducation elle-même.

Que font aujourd'hui les carrières, au point de vue de la famille ? elles précipitent les destinées, et forcent les parents à jeter leurs enfants dans la dévorante atmosphère des grandes villes, avant qu'ils en aient pu faire des hommes à l'épreuve de la vie. La société moderne a pour l'avenir de vos enfants ces nécessités redoutables : à l'âge où la vie jette dans le bien ou dans le mal ses plus profondes et ses plus fortes racines, il faut que vos fils s'en aillent affronter les orages de

toutes les passions et subir le contact de tous les vices qui semblent se multiplier les uns par les autres en se rapprochant au sein des grandes cités. Ainsi le veut notre siècle, pour la désolation de vos cœurs et la ruine de la famille : ou fermer devant vos fils toute carrière libérale, ou les jeter à seize ans loin de vous, de la famille et peut-être de Dieu, à la merci de toutes les corruptions et de toutes les perversions humaines.

Que font aujourd'hui au point de vue de la famille les institutions de bienfaisance et les œuvres même que la charité inspire? Elles aussi, sans le vouloir sans doute, semblent conspirer contre la famille, en arrachant à ses sollicitudes et à ses tendresses, même dès le plus bas âge, les petits enfants; les petits enfants, qui appellent les regards d'un père et les caresses d'une mère, comme les fleurs du matin les rayons du soleil et les rosées du ciel. Bonnes en elles-mêmes, comme secours apporté à des besoins exceptionnels, ces œuvres facilement portent le mal au fond du bien, lorsqu'au lieu de se borner à se mettre au service des pauvres pour y suppléer une fonction

trop souvent à eux-mêmes impossible, elles se mettent à la convenance des riches, comme pour les débarrasser du soin de leurs enfants, et favoriser en eux des tendances déjà trop dominantes et toujours dangereuses : et le mal sans contredit l'emporterait sur le bien, si ces œuvres aspiraient à se consacrer comme institutions régulières, permanentes et générales, à un ministère qui, selon le plan de la Providence, ne peut être rempli dans toute son étendue et toute sa perfection que par la paternité elle-même.

Et l'éducation, qui prend de plus en plus dans les idées, dans les mœurs et dans les habitudes du siècle un caractère exclusivement public ; l'éducation, cette grande chose de la famille, que fait-elle aujourd'hui pour la famille ? elle amoindrit chaque jour et annule à peu près l'action des parents sur les enfants, à l'âge où les impressions demeurent les plus profondes et où la formation de la vie est la plus décisive. Oui, l'éducation telle que notre siècle dans son ensemble tend à la faire, a quelque chose de fatal à la famille. Les pensionnats, Messieurs, c'est-à-dire les in-

ternats où l'on réunit par multitudes les enfants éloignés du lieu natal pour leur donner une éducation digne d'eux et de vous ; les pensionnats ont des avantages relatifs que je ne songe pas à contester; ils valent eux aussi comme exception correspondant à des nécessités; mais, la part faite aux situations et aux exigences que l'on ne peut nier, je dois en connaissance de cause cette vérité à tous : les pensionnats, même les bons, même les meilleurs, ont des inconvénients possibles et souvent trop réels au point de vue de la famille, le seul que j'envisage ici ; ils accoutument trop tôt vos enfants à se passer de vous, à l'âge où le sentiment fait dans leur cœur sa première éclosion ; alors que la vie encore virginale donne dans la fleur de ses premières affections ses meilleurs parfums, et montre dans son premier épanouissement ses plus belles espérances. Heureux du moins si dans ces demeures où vos enfants vont chercher loin de votre âme et de votre cœur le double trésor de la science et de l'éducation, Dieu leur a préparé par les industries de son amour des âmes et des cœurs capables de remplacer les

vôtres : heureux surtout si la religion y exerçant sur eux son divin et maternel empire, leur apprend à toute heure ce respect, cet amour et cette obéissance, que l'on n'accorde bien à ses parents que quand on apprit de bonne heure à les donner à Dieu. Si par malheur il en était autrement ; si dans ces retraites qui les séparent de vous, vos enfants ne pouvaient trouver la double action d'une religion sincère et d'une paternité dévouée ; cette éducation reçue loin de vous, sans vous et peut-être contre vous, ne serait plus ce que nous l'avons nommée, la formation de la vie ; elle n'en serait, hélas ! qu'une triste et peut-être irrémédiable déformation. Un jour, quand cet enfant reviendrait au foyer d'où votre amour l'avait vu sortir aimant et pur encore, comme on l'est au jeune âge sous les regards d'une paternité et d'une maternité vigilantes et dévouées, vous sentiriez en lui un je ne sais quoi d'étranger, d'âpre et de glacé, qui montrerait à votre cœur dans l'œuvre d'une éducation adultère la ruine de votre ouvrage, et vous laisserait entrevoir dans l'avenir les désolations et peut-être les désastres de la famille !

Messieurs, ce n'est pas le lieu de vous dire en détail ce qu'il y aurait à faire pour conjurer ces dangers de la famille qui s'imposent à notre génération : peut-être, retarder les carrières, pour retarder en même temps l'heure de séparer de vous des enfants qui ont encore besoin de vous, et vous donner le temps et la faculté de faire des hommes dans la famille, avant de donner des magistrats, des fonctionnaires et des soldats à la patrie. Nous oublions qu'avant d'être tout cela, un magistrat distingué, un fonctionnaire dévoué, un soldat héroïque, il importe avant tout d'être ce qui prépare tout, ce qui vaut mieux que tout, un homme. Et quant à l'éducation, quel remède apporter à ce mal de la séparation que des nécessités imposent, mais qu'il serait dangereux de consacrer comme une chose régulière et une condition normale ? Comment faire, pour répondre à tous les besoins de la société sans apporter aucun dommage à la famille ? Peut-être chercher le plus possible la juste proportion dans laquelle l'éducation privée peut s'unir à l'éducation publique, pour initier les enfants à la vie sociale, sans leur rien

laisser perdre des bénéfices de la vie domestique. Quelle que soit du reste ici la véritable solution pratique, il est certain qu'il y a quelque chose à faire pour diminuer non-seulement dans les carrières et dans l'éducation, mais dans toutes les relations de la vie sociale signalées tout à l'heure, cette universelle tendance à la séparation, inévitablement fatale à la famille qui vit avant tout d'union et d'amour, de résidence et de stabilité.

Messieurs, l'heure qui fuit, et peut-être votre attention qui se lasse, m'avertissent qu'il est temps de m'arrêter dans cette revue rapide de ce que j'ai nommé les causes de dissolution de la famille contemporaine : cependant, je ne terminerai pas ce discours déjà long, sans vous montrer de cette dissolution de la famille un signe que j'ai réservé pour la fin, et que je livre en finissant à la méditation des hommes qui pensent, comme le plus grave et le plus décisif de tous, parce qu'il résume en quelque sorte les autres signes déjà montrés : ce signe, c'est la substitution croissante de l'association factice et artificielle à l'association providentielle et naturelle ; c'est, en d'autres termes, la

marche tantôt latente et tantôt visible de ce grand mouvement contemporain qu'on a nommé le mouvement *socialiste*.

Il y a dans notre temps deux grandes tendances qui paraissent tout d'abord contradictoires et diamétralement opposées, et qui cependant intimement liées l'une à l'autre sont toutes deux profondément antipathiques à la famille ; c'est d'un côté l'égoïsme, de l'autre le socialisme. L'égoïsme solitaire, stérile, anti-social, et comme tel ennemi de la famille, est, dans les générations qui ne sont plus chrétiennes, le fruit naturel des doctrines sensualistes qui ont pris racine dans les intelligences, et des mœurs sensuelles qui ont pris empire sur les cœurs ; il est le monstre ravageur de la famille enfanté par le dix-huitième siècle, et toujours grandissant dans le dix-neuvième. Or, telle est la nature humaine, qu'un excès la pousse à un excès, et que la fuite d'un abîme facilement la précipite dans un autre abîme. L'égoïsme, qui ne peut donner que la mort, a engendré dans les générations nouvelles travaillées du besoin de vivre une réaction légitime, et cette réaction, en

dépassant la limite, est devenue plus funeste encore et à la famille et à la société : cette réaction ce fut le socialisme ; le socialisme qui est l'exagération du côté social de la nature humaine ; le socialisme qui sous un drapeau plus généreux cache des instincts non moins destructeurs ; le socialisme qui a la passion des associations arbitraires, artificielles et souvent impossibles, parce qu'il porte en lui comme le germe de sa propre vie la haine de l'association naturelle, c'est-à-dire de la famille. Aussi, remarquez-le bien, Messieurs, ces deux choses se repoussent comme les deux pôles du monde social ; la famille et le socialisme : la diminution de l'esprit de famille est le progrès du socialisme ; et réciproquement le progrès du socialisme est la décadence de la famille. Quiconque aime la famille hait le socialisme ; et quiconque aime le socialisme hait la famille. Aussi, n'en doutez pas, le socialisme en veut à la famille : il veut vous prendre vos enfants, pour en faire ce qu'il nomme superbement les enfants de la patrie ; il veut prendre votre champ, pour en faire généreusement la propriété de la patrie ; il

veut prendre tout enseignement, afin qu'il n'y ait plus qu'une école, qu'il appellerait hypocritement l'école de la patrie! Je ne sais quoi lui dit au cœur que la famille est le dernier rempart qui l'arrête; et il travaille à l'affaiblir pour arriver à le renverser. Si la famille continue de se dissoudre et de se corrompre au milieu de nous, le triomphe du socialisme est inévitable; car l'homme est né pour vivre associé, et le mépris de l'association naturelle le rejette forcément dans le rêve des associations imaginaires. Donc, entre la famille société naturelle et d'institution divine, et le socialisme société artificielle et de fabrique humaine, l'heure est venue de choisir!... Ah! notre choix est fait: nous ne connaissons pas le socialisme né hier et aujourd'hui déjà vieux; nous connaissons la famille née il y a six mille ans et aujourd'hui encore jeune; suprême appui de l'ordre social, nous l'embrassons telle qu'elle fut créée au commencement et telle qu'elle a été restaurée au milieu des siècles par le Verbe de Dieu pour le progrès de l'humanité.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

QUATRIÈME CONFÉRENCE

LE PROGRÈS DE LA FAMILLE

PAR LE MARIAGE CHRÉTIEN.

Éminence,

Après avoir montré ce que la famille est par rapport à la société et ce que Jésus-Christ est par rapport à la famille, nous avons signalé dans les grands courants de notre vie contemporaine les symptômes qui attestent sa dissolution et semblent prophétiser sa ruine. Nous avons vu dans le courant doctrinal une philosophie révolutionnaire déracinant les

bases de la société domestique par une agression systématique contre la tradition, la propriété et la religion, trois choses éminemment conservatrices de la famille ; dans le courant moral les mœurs contemporaines empêchant, faussant et pervertissant les mariages, et, par ces trois vices qui se tiennent, ravageant de plus en plus la famille ; dans le courant social la tendance au déplacement universel, et, comme conséquence générale, le mouvement socialiste, qui n'est autre que la tendance à substituer l'association artificielle à l'association naturelle ou le socialisme à la société : tendance fatale à la famille, qui est le chef-d'œuvre de la nature et le type de toute société bien faite. L'adhésion si manifestement sympathique que vous avez donnée à ces révélations des dangers qui menacent la famille, m'a convaincu qu'ici encore j'ai touché à un grand mal profondément senti. Et parce que tout se restaure comme tout périt par des doctrines, l'heure est venue plus que jamais de proclamer les grands principes conservateurs de la famille. C'est ce que nous allons faire dans les discours suivants. Nous

commençons aujourd'hui par ce qui constitue le centre et la source de la famille, la famille même en puissance; je veux dire l'union du père et de la mère.

La famille a pour naturel support et pour principe constitutif l'union de l'homme et de la femme. Le flot de la vie humaine jaillit de ces deux sources qui n'en font qu'une. La femme est sortie de l'homme, et toute vie humaine sort de l'un et de l'autre. Mais pour que cette union de l'homme et de la femme atteigne son but, réalise toute sa perfection et rayonne de toute sa beauté, deux conditions lui sont absolument nécessaires, l'unité et l'indissolubilité; c'est-à-dire l'union entre une seule femme et un seul homme, et pour toujours. L'absence de la première condition constitue la polygamie; l'absence de la seconde constitue le divorce. Je devrais, ce semble, traiter séparément de ces deux vices destructeurs de la famille; mais l'un des deux renferme l'autre, puisque le divorce conduit de lui-même à la polygamie, et brise l'unité de la famille en brisant l'indissolubilité du lien conjugal. La polygamie d'ailleurs porte assez aux

yeux de tout chrétien le stigmate de la réprobation, pour qu'il soit superflu d'insister sur ce point. Nous nous bornerons donc à parler directement de l'indissolubilité du lien conjugal et du divorce qui en est la négation. Nous rechercherons quelle est la doctrine qui sauvegarde dans l'humanité le dogme de l'indissolubilité; nous rechercherons ensuite ce qu'il faut penser du divorce considéré en lui-même, et dans les conséquences qui en résultent pour le progrès ou la décadence de la famille et de la société.

I

Nous touchons ici, Messieurs, à l'un des points les plus délicats et les plus décisifs de la famille et par suite de la société. Mais avant de vous dire ce que le divorce est en lui-même et dans ses effets, je veux tout d'abord rechercher qui a la puissance de maintenir dans l'humanité l'austère doctrine de l'indissolubilité.

Sauf deux cas particuliers qui n'ont pas

d'importance au point de vue où nous sommes, le catholicisme affirme et tout catholique est obligé de croire, que le mariage chrétien est un sacrement qui met à l'union de l'homme et de la femme un sceau de perpétuité que nulle puissance, même l'Église, ne peut plus rompre ; et que le lien conjugal de droit *divin* rigoureusement indissoluble, ne peut être brisé que par la mort. Nous pourrions nous contenter de cette simple affirmation; mais, dans un si grave sujet, il n'est pas inutile de motiver l'affirmation de l'Église catholique en vous montrant que sur ce point comme sur tous les autres, seule elle sauvegarde avec la pure doctrine du Christ le vrai christianisme.

Au commencement, Dieu, dit l'Écriture, a créé l'humanité homme et femme; *masculum et feminam fecit eos*. Pour mieux faire comprendre l'unité profonde qu'il voulait fonder entre l'un et l'autre, il a fait sortir la femme de l'homme lui-même, et il leur a dit : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. » Comment s'était accompli ce prodige qui illustra le berceau de notre race? Dieu fit

tomber sur Adam un mystérieux sommeil ; et tandis qu'il dormait il détacha de lui une part de lui-même : or cette part de l'homme fécondée par le souffle et façonnée par la main de Dieu, il se trouva que c'était la femme : *Ædificavit in mulierem* : et Adam ravi hors de lui-même, en contemplant dans un autre l'épanouissement de sa vie, s'écria : « Voici l'os de mes os, et la chair de ma chair : elle se nommera *Virago*, parce qu'elle est sortie de l'homme. » C'est pourquoi, ajoute le narrateur sacré, « l'homme laissera son père » et sa mère pour s'attacher à sa femme : » *Adhærebit uxori suæ*; et ils seront deux » dans une même chair : *et erunt duo in carne* » *una* (1). »

Telle fut l'institution primitive du mariage à la naissance de l'humanité. La législation mosaïque n'a pas, comme on le suppose trop facilement, prétendu détruire cette institution originaire de l'unité et de l'indissolubilité conjugale. Le législateur des Hébreux, il est vrai, paraît avoir autorisé l'homme à renvoyer la

(1) Gen. II. 23.

femme infidèle à la loi de son serment; mais tout démontre, la tradition comme l'Écriture, que ce n'était qu'une concession temporaire faite à l'âpreté des cœurs. La synagogue ancienne, ainsi que l'attestent des documents authentiques, considérait comme se rendant abominable aux yeux de Jéhova celui qui se serait prévalu de la permission de Moïse pour répudier son épouse. Elle professait hautement que Jéhova lui-même unit les époux; qu'il ne veut pas que son saint nom soit associé à leur divorce, parce qu'il éprouve du déplaisir de leur séparation; et que celui qui profite de la condescendance de Moïse devient odieux au Seigneur. Et chose remarquable, tandis que les docteurs de la loi en faisaient observer les moindres dispositions avec une exactitude qui touchait à la superstition, et avec un scrupule qui allait jusqu'à l'extravagance, ils faisaient à l'exécution de la disposition législative qui permettait le divorce une résistance opiniâtre. Jésus-Christ bien loin de blâmer sur ce point la pratique de la synagogue antique, retire solennellement la permission accordée par Moïse, et ramène le

mariage à son institution primitive en le déclarant indissoluble.

Les Pharisiens, raconte saint Matthieu, s'approchent de Jésus pour le surprendre et lui posent cette question : « Est-il permis à » l'homme de renvoyer sa femme pour quel» que cause que ce soit? — N'avez-vous pas » lu, répond Jésus, que Dieu au commence» ment créa l'humanité homme et femme, » *masculum et feminam*, et qu'il dit ensuite : » L'homme laissera son père et sa mère pour » s'attacher à son épouse, et ils seront deux » dans une même chair ? Ainsi, continue le » Sauveur, ils ne seront plus deux mais une » seule chair ; donc ce que Dieu a uni que » l'homme ne le sépare pas : *quod ergo Deus* » *conjunxit homo non separet*. — Mais pour» quoi donc, reprennent les Pharisiens, Moïse » a-t-il permis à l'homme de donner à sa » femme un écrit de répudiation. — C'est à » cause de la dureté de vos cœurs; mais il » n'en a pas été ainsi au commencement, *ab* » *initio autem non fuit sic* (1). »

Ainsi, rien n'est plus clairement proclamé

(1) S. Matth., xxx, 3.

par le Verbe lui-même; le mariage fut constitué indissoluble; quelle que soit la nature précise de la concession faite aux Juifs en certains cas de renvoyer leur femme, Jésus-Christ supprime la concession et ramène le mariage à son institution primitive en lui restituant l'indissolubilité. « Que l'homme, » dit-il encore dans saint Marc (1), « ne sépare pas ce » que Dieu a uni. Quiconque quitte sa femme » et en épouse une autre est adultère à l'é» gard de celle qu'il a renvoyée; est adultère » aussi la femme qui quitte son mari et en » épouse un autre. » Dans saint Luc, Jésus dit la même chose à peu près dans les mêmes termes; et d'un côté comme de l'autre l'affirmation est générale (2).

Après la parole du Verbe incarné lui-même, qu'est-il besoin de vous redire la parole des Apôtres? Qu'y a-t-il sur ce point de plus affirmatif et de plus dogmatique que la parole du grand Apôtre des Gentils? « Quant à ceux, » dit-il, qui ont accepté le mariage, ce n'est » pas moi, mais le Seigneur qui leur fait ce

(1) S. Marc, x, 9.
(2) S. Luc, xvi, 18.

» commandement : Que la femme ne quitte » pas son mari ; si elle le quitte, qu'elle ne » se remarie pas, ou qu'elle se réconcilie » avec lui. La femme est enchaînée à la loi » du mariage tant que vit son mari : sa mort » seule lui rend la liberté (1). » Ainsi parlait saint Paul aux chrétiens de Corinthe ; il redit la même chose aux chrétiens de Rome en termes identiques, et il ajoute : « Donc » la femme méritera le nom d'adultère si elle » s'unit à un autre homme du vivant de son » mari ; mais s'il vient à mourir, elle rentre » en liberté, et elle peut sans adultère con- » tracter une union nouvelle (2). »

Les conciles, interprètes infaillibles de l'Écriture, ont formulé sur ce point le dogme catholique avec une précision qui ne laisse rien à désirer. « Quoiqu'il soit permis aux époux, » dit le Concile de Florence, de se séparer » pour cause de fornication, il ne leur est pas » pour cela permis de contracter une union » nouvelle, attendu que le lien d'un mariage » légitimement contracté est perpétuel : *Cum*

(1) I Cor., VII, 10, 11, 39.
(2) Rom. VII, 3.

» *vinculum matrimonii legitime contracti sit*
» *perpetuum.* »

Enfin le Concile de Trente a donné la dernière formule de la doctrine catholique sur ce point fondamental : « Si quelqu'un ose dire
» que l'Église se trompe lorsqu'elle enseigne,
» comme elle l'a toujours enseigné, que le
» mariage ne peut être dissous même par l'a-
» dultère de l'une des deux parties, qu'il soit
» anathème. »

Ce décret solennel n'est que la voix distincte de tous les témoignages de la tradition chrétienne qu'il serait superflu de redire devant vous. Jamais l'Église catholique n'a varié sur ce point; et son inflexibilité passée nous répond de son inflexibilité future. Les instincts mauvais pourront se remuer au fond des cœurs un million de fois ; la bête humaine pourra hurler par la voix des passions contre un dogme qui les importune; le dogme ne changera pas; la vérité ne fléchira pas; l'Église ne cédera pas. L'Église catholique peut tout sacrifier, tout, excepté la justice et la vérité. Quand elle affirme un dogme, quand elle proclame un droit au nom du Dieu révélateur

et fondateur; alors les sages peuvent venir avec leurs sophismes, les orateurs avec leur éloquence, les puissants avec leur glaive : elle subira l'injure; elle acceptera l'outrage; elle versera du sang; elle dira par la bouche de quelque vieillard qui garde encore un souffle pour proclamer la vérité et dire anathème au mensonge : « J'affirme, et c'est à jamais : et » pour signer ma parole je trouverai le sang » d'un million de martyrs. »

Ainsi fait l'Église catholique pour sauvegarder la foi dans son intégrité inviolable : plus le dogme est par lui-même antipathique à la passion, plus elle met à le défendre d'héroïque courage et de divine opiniâtreté. Or si lourd aux passions est le dogme de l'indissolubilité, que si l'Église eût été une institution humaine, cent fois elle eût senti la force lui manquer et son courage défaillir; cent fois elle eût trouvé occasion, pour se sauver de la menace des peuples et de la colère des rois, de sacrifier ce dogme contre lequel les passions ont frémi toujours et frémissent encore de toutes parts. Son opiniâtreté à défendre ce dogme conservateur fut au moyen âge l'une

des plus grandes causes de ses luttes avec les princes et les rois de l'Europe. Jamais pour échapper à leur fureur l'Église n'a fait de concession. Des despotes sont venus suspendant sur sa tête des menaces terribles; ils ont dit comme un jour Henri VIII, dont les passions aussi volages que grossières ne pouvaient supporter le joug de l'indissolubilité : « Le di-
» vorce ou le schisme : vous me séparerez de
» ma femme ou je me séparerai de l'Église. »
Rome a résisté : elle a dit : « Plutôt un schisme
» de plus qu'une vérité de moins. Les schis-
» mes passent ; la vérité est éternelle ; qu'un
» peuple, s'il le faut, se sépare pour faire
» place à un autre, et que la vérité de Dieu
» nous demeure à jamais. » Ces résistances désarmées faites aux plus puissants de la terre étaient maudites alors comme toujours par les lâches flatteurs de la force ; il ne manquait pas en ce temps-là de gens habiles et soi-disant mieux avisés que l'Église, pour appeler cet héroïsme, l'imprudence, l'opiniâtreté, l'entêtement, le fanatisme d'un vieillard en décrépitude ; mais tandis qu'ils lui jetaient leurs insultes, l'Église faisait son œuvre ; elle sauve-

gardait le progrès du monde en défendant les droits de la vérité.

Certes, Messieurs, vous en conviendrez, cette constance invincible à défendre envers et contre tous une vérité conservatrice de la famille et de la société est un grand spectacle donné à la terre, et la divinité se découvre au fond de cette indomptable résistance. Mais ce qui agrandit le spectacle et fait mieux éclater, au milieu de tous les abaissements des doctrines et des religions humaines, l'honneur de la catholicité, c'est que seule l'Église catholique a pu porter le poids de ce dogme, et qu'en dehors d'elle, dans une mesure diverse, tout a fléchi sur ce point fondamental.

Je ne rechercherai pas ce que les sociétés païennes ont fait et font encore pour le maintien de cette base de la famille. Doctrinalement les sociétés du monde ancien ne s'élevaient pas à la notion de l'indissolubilité, et le divorce demeurait en droit au fond de leurs législations civiles et religieuses. Je parle de l'indissolubilité rigoureuse et mutuelle, qui dénie à l'homme comme à la femme le droit de répudiation et la faculté de contracter des en-

gagements nouveaux. En fait, le paganisme accordait à l'homme le droit du divorce contre la femme et le refusait à la femme contre l'homme; c'était une consécration de l'autorité maritale poussée jusqu'au despotisme de l'homme et jusqu'à l'abjection de la femme. Encore cette restriction posée au divorce coïncidait-elle avec les époques les plus morales. Mais quand les mœurs furent tout à fait corrompues, alors la mutualité du divorce prévalut et ouvrit à l'invasion de l'immoralité le sanctuaire de la famille. Lorsque déjà Rome en décadence s'affaissait sous le poids d'une civilisation où la licence n'avait plus de frein, on vit paraître ce désordre effroyable dont parlent les historiens et les poëtes du temps : des femmes romaines voler jusqu'à vingt fois en quelques années de mariages en mariages, et descendre ainsi de noces en noces, comme de degrés en degrés, jusqu'à l'opprobre de la plus honteuse servitude ! Et aujourd'hui encore, en dehors du christianisme, où trouvez-vous dans son intégrité le dogme de l'indissolubilité? Allez à Pékin, au Caire, à Constantinople; là vous verrez la femme livrée sans

défense et sans pitié au despotisme le plus avilissant, au despotisme du caprice; là vous verrez un spectacle honteux parmi les spectacles de honte, la convoitise royale ou impériale se promener à travers un troupeau de femmes soumises à l'humiliation d'une double servitude; esclaves plus déshonorées que toutes les esclaves, dérisoirement décorées du nom de reines; et toutes, si bas et si haut soient-elles dans cette hiérarchie de l'opprobre, marquées d'une même flétrissure et n'offrant au regard qui les distingue que le degré dans l'abjection !

Mais à quoi bon insister, pour établir que tout ce qui n'a pas adoré Jésus-Christ est lâche devant le divorce, et se trouve impuissant pour garder dans la doctrine et réaliser dans les mœurs l'honneur de l'indissolubilité ? Regardez de ce côté du Calvaire, dans le christianisme lui-même; et partout vous verrez l'humanité d'autant plus faible qu'elle est moins chrétienne, relâcher le lien conjugal et pactiser avec le divorce, à mesure qu'elle s'éloigne du catholicisme, c'est-à-dire du vrai christianisme. Qui a été assez fort en dehors de l'unité catholique pour maintenir dans

toute sa pureté l'indissolubilité conjugale? Est-ce le schisme? Est-ce l'hérésie? Est-ce le rationalisme?

Non, le schisme n'a pas été assez fort pour maintenir inébranlable ce rempart de la famille. De tous les schismes le plus rapproché de nous au point de vue doctrinal et dans un sens véritable le moins hétérodoxe, le schisme grec a faibli sur ce point : il a sacrifié à l'humaine faiblesse l'intégrité primitive ; il a consacré le divorce pour cause d'adultère, donnant ainsi à l'infidélité des époux et à la corruption des mœurs un encouragement sacré : et voici que sous nos yeux la dissolution des mariages et la dissolution des mœurs se multipliant l'une par l'autre, s'en vont à travers toutes les Russies ébranlant la famille et menaçant la société. Et le schisme anglican a-t-il été plus fort? Comment l'eût-il été, lorsque le divorce invoqué par la convoitise d'un roi corrompu fut l'origine, le prétexte, la cause même qui le fit naître? Car enfin, pourquoi le schisme de l'Angleterre? Pourquoi à l'origine cette violence sacrilége qui arrache la terre des saints au centre de la catholicité?

Pourquoi l'Angleterre hier encore catholique et schismatique aujourd'hui? Pourquoi? Parce que Rome n'a pas voulu consacrer le divorce; parce que le courage d'un pontife n'a pas consenti à conspirer avec la brutalité d'un despote contre la faiblesse d'une femme!

Dans l'hérésie, qui a su porter le joug de l'indissolubilité? Est-ce Luther? Luther qui immola à la faveur d'un grand l'autorité de la doctrine, en autorisant la polygamie du landgrave de Hesse; Luther, qui non content d'avoir profané dans sa personne la sainteté du caractère sacerdotal par une union doublement sacrilége, profanait encore dans d'immondes discours la sainteté du lien conjugal? Qui a sauvegardé ce rempart de la famille? Est-ce Calvin? est-ce Zwingle? est-ce Bèze? est-ce Bucer? Non, tous ces fiers réformateurs de l'Église de Dieu, qui eussent dû, ce semble, porter au front comme signe de leur vocation une auréole de pureté, ont sacrifié aux passions humaines la vérité divine; leurs convoitises ne savaient pas plus supporter la sainteté du mariage et l'indissolubilité du lien conjugal, que leur orgueil ne savait supporter l'hu-

milité de l'obéissance et les décrets de l'autorité pontificale. Et aujourd'hui encore, à travers la grande Babylone de l'hérésie contemporaine, cherchez un seul endroit où l'indissolubilité du mariage ait pu trouver un dernier asile; vous ne le trouverez pas: ni à Berlin, ni à Stockholm, ni à Copenhague, ni à la Haye, ni dans le protestantisme si multiple de la vieille Europe, ni dans le protestantisme encore plus multiple du nouveau monde; nulle part vous ne trouverez plus l'indissolubilité rigoureuse du mariage. Partout vous rencontrerez la famille qui se dissout dans les ruines de la vérité et la corruption des mœurs. Oui partout la grande hérésie des derniers temps a conspiré avec la passion contre la sainteté de la famille : faible elle-même elle n'a pas osé demander la force et elle a pactisé avec toutes les faiblesses : et voilà que dans sa dernière expression et son aboutissement suprême, toujours l'Évangile à la main et le nom du Christ aux lèvres, elle s'en va au fond des déserts, dans un libertinage sans bornes et une promiscuité sans limite, étaler au soleil des spectacles de dépravation que de-

puis le Calvaire il n'avait plus éclairés sur la terre !

Si le schisme et l'hérésie ont fléchi à ce point devant l'austérité de notre dogme, que pouvait-on attendre du rationalisme qui est l'hérésie universelle et le schisme total avec l'Église de Jésus-Christ ? Que pouvaient, pour sauvegarder cette gloire réservée à la famille catholique, ceux qui avaient détruit dans leur doctrine les éléments du christianisme, et dont la parole n'avait pas su défendre et sauvegarder toujours la moralité même la plus vulgaire ? Sous ce rapport, toutes les nuances rationalistes, comme toutes les nuances hérétiques, s'effacent et se confondent pour se rencontrer dans une même aberration et une même faiblesse. Tous, de quelque nom qu'ils se nomment, panthéistes ou athées, sceptiques ou dogmatiques, matérialistes ou spiritualistes, tous, même les meilleurs, même les plus austères, sont prêts à sacrifier à la déesse Volupté ou à la déesse Raison cet honneur de la famille et cette gloire du christianisme.

Aussi, un jour que nous étions tombés sous le joug des philosophes, des rationalistes et des

athées triomphants dans l'anarchie, dans l'athéisme et dans l'impureté, notre législation française, jusque-là si profondément chrétienne et si saintement austère, elle aussi avait faibli devant l'immoralité et le sacrilége trônant dans la famille comme dans la société; elle avait proclamé le divorce; et comme pour mieux montrer, dans l'éclat des événements les rapports qui lient la société publique à la société domestique, l'inviolabilité de la majesté royale et l'indissolubilité du lien conjugal périssaient ensemble dans le désastre de la patrie et de la famille ensanglantées par une même barbarie. Naguère encore, lorsqu'une nouvelle secousse ayant remué le monde, on remettait en question tant de principes élémentaires et de vérités conservatrices, le divorce une seconde fois essaya de souiller notre législation et de déshonorer notre patrie : mais cette tentative souleva d'une même indignation la religion et le peuple; le divorce recula devant l'anathème du christianisme et devant le bon sens de la France.

Ainsi, après un règne dix-huit fois séculaire fait au dogme de l'indissolubilité par notre so-

ciété chrétienne, le rationalisme ne franchit le seuil de la famille que pour essayer d'y réhabiliter le divorce flétri par le christianisme. Et aujourd'hui même, si notre législation ne portait encore si profonde l'empreinte de Jésus-Christ ; si la conscience chrétienne surtout n'était là pour mettre une digue aux passions et pour arrêter toute barbarie : vous verriez au milieu de nous, dans la splendeur de notre civilisation, le divorce et la polygamie étaler leurs spectacles immondes. Aujourd'hui, en effet, il y a des doctrines qui parlent, qui discutent, qui écrivent et qui tendent à régner ; et ces doctrines sous toutes les formes, dans la prose et dans la poésie, dans le drame et dans le roman, appellent le divorce ; et quel divorce ! le divorce tel que le monde civilisé ne l'a jamais connu ; le divorce absolu, sans répression morale et sans restriction légale ; le divorce indéfini et perpétuellement facultatif ; c'est-à-dire l'immoralité et la déraison même. Car dans cette orgie intellectuelle et morale à laquelle on vous a conviés, le divorce n'a plus même un sens que l'on puisse définir ; ce que vous ont demandé les rationalistes poëtes, les phi-

losophes dramaturges et les réformateurs romanciers, ce n'est pas seulement le divorce que consacrent certaines législations avec des réserves et des conditions qui sont comme un dernier hommage rendu à la souveraineté du dogme insulté par la loi ; c'est la faculté illimitée de rompre des unions qui ne sont plus même un engagement ; c'est l'indépendance absolue du cœur déclaré le seul juge et le seul souverain ; en un mot, c'est dans la destruction même du mariage le règne des passions sans frein et des amours sans règle !

Il y a une création hideuse de ces derniers temps, qui n'a pas inspiré même aux honnêtes gens une horreur assez profonde : création du drame et du roman révolutionnaire ; productions doublement corruptrices, où la perversion des esprits le dispute à la perversion des cœurs ; où l'on parle aux idées pour soulever les passions, et aux passions pour corrompre les idées : enseignements subversifs s'il en fut jamais, où la sainteté du lien conjugal périt avec toutes les saintes choses de la famille. Messieurs, des livres tristement célèbres ont été faits tout exprès pour apprendre à vos

femmes, que là où il y a un amour sincère il ne peut plus y avoir de crime ; que le devoir dans le mariage n'est rien, et que seul le sentiment y est souverain et arbitre de tout ; que le mariage tel qu'il est protégé par la loi et consacré par la religion est une servitude, quelque chose d'absurde, d'inhumain, d'anti-social, de monstrueux. Là, dans ces livres, où les fleurs de la littérature et les charmes du style sont impuissants à déguiser tout à fait l'infamie qui en est le fond, vos femmes, vos fils et vos filles peut-être, ont appris avec vous que le divorce est le droit imprescriptible du cœur, et l'adultère un droit inaliénable de sa liberté; que des deux serments qu'une femme fait à son mari de lui être fidèle et de lui être soumise, de l'aimer toujours et de lui obéir en tout, le premier est une *absurdité*, le second une *bassesse;* qu'on ne peut compter sur son cœur, et qu'un Dieu qui saurait l'avenir pourrait seul lier *irrévocablement* certains êtres pour leur bonheur ; que, quand on ne peut répondre sûrement que de la sincérité d'un sentiment présent, contracter des liens *indissolubles*, c'est commettre une action folle, égoïste,

impie; que par respect pour sa dignité la femme ne peut accepter une loi faite contre elle avec un égoïsme brutal, une loi qui semble nier son esprit, son âme, son cœur, une loi qui l'enchaîne à jamais au bon plaisir d'une créature humaine, sa pareille et son égale devant Dieu. Est-ce tout, Messieurs? Non; là vos femmes et vos filles apprendront encore d'un auteur qui ne se peut réconcilier avec la société, que le mariage est une de ses plus odieuses institutions; qu'on ne doute pas qu'il ne soit aboli, si l'espèce humaine fait quelques progrès vers la justice et la raison; qu'un lien plus humain et non moins sacré remplacera celui-là, et qu'il saura assurer l'existence des enfants qui naîtront d'un homme et d'une femme, sans enchaîner à jamais la liberté de l'un et de l'autre; mais que le mariage, tel qu'il est pratiqué par la société et consacré dans le christianisme par le dogme de l'indissolubilité, est la dégradation au suprême degré, l'avilissement de l'homme et de la femme, la prostitution même!!! Je m'arrête, Messieurs; je ne puis lire devant vous tout le roman contemporain; je sais ce que je

vous dois et ce que je me dois à moi-même.

Ainsi, vous le voyez, devant l'austère doctrine de l'indissolubilité conjugale tout a fléchi : le paganisme a fléchi, tous les schismes et toutes les hérésies ont fléchi, le photianisme a fléchi, l'anglicanisme a fléchi, le protestantisme, ou plutôt, tous les protestantismes ont fléchi, le rationalisme sous toutes ses formes et dans ses infinies variétés a fléchi ; et aujourd'hui loin de sauvegarder la rigoureuse doctrine de l'indissolubilité complète, il brise tous les freins capables de contenir les passions du cœur humain et de perpétuer avec l'union des époux l'unité de la famille.

Grand Dieu ! et c'est au nom de la raison et du progrès que l'on ose prêcher cette révolution immorale et ces innovations immondes qui arracheraient à la civilisation chrétienne sa plus forte base, et feraient tomber de son front sa plus belle couronne ! Grâces au Ciel, et gloire à la catholicité ! devant toutes ces complaisances doctrinales et toutes ces lâches concessions faites à la tyrannie de l'erreur et du mal, il y a une doctrine qui résiste, une seule : elle résiste à tous les assauts de la litté-

rature et à toutes les attaques de la philosophie ; elle résiste aux décrets de tous les législateurs et aux persécutions de tous les potentats ; et sous le coup des plus redoutables menaces elle saurait dire encore : plutôt un schisme de plus qu'une vérité de moins !

Il s'agit de savoir qui a raison, ou du catholicisme qui défend l'indissolubilité, ou de toutes les doctrines qui acceptent le divorce. Que faut-il penser du divorce considéré en lui-même ? Quelles en sont les conséquences par rapport au progrès de la famille et de la société ? C'est ce qui nous reste à examiner.

II

Avant de montrer les conséquences désastreuses du divorce, considérons-le en lui-même et vous allez voir qu'il ment à tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus grand, de plus légitime dans l'homme. On invoque en faveur du divorce, la raison, la générosité, l'humanité : et le divorce est contradictoire comme l'absurde,

lâche comme l'égoïsme, inhumain jusqu'à la cruauté.

Et d'abord, Messieurs, veuillez le remarquer, le mariage contracté par deux âmes qui se donnent l'une à l'autre, ayant en perspective l'éventualité d'un divorce, est un démenti insolent donné aux plus nobles aspirations que le cœur humain apporte dans cet acte solennel ; c'est la contradiction portée au plus intime des deux cœurs qui s'unissent. L'union conjugale pour faire le bonheur des époux et remplir le vœu de la nature, suppose dans les deux êtres qui s'unissent la condition de toute union, l'amour. Le mariage sans l'amour est une dérision de la loi qui le ratifie, de la religion qui le consacre, et par-dessus tout de la nature qui l'invoque. Je suppose donc ici le mariage tel que Dieu le veut : l'union de deux êtres qui s'aiment et prennent à témoins de leur amour la société qui entend leur serment, et la religion qui met à leur lien le sceau divin du sacrement. Le mariage n'est pas un de ces contrats vulgaires où deux volontés peuvent défaire d'un mutuel accord ce que deux volontés ont fait d'un mutuel consente-

ment. Le mariage est un contrat réservé par lequel les cœurs se donnent et les âmes se nouent pour réaliser le rêve d'un véritable amour. Or, quand on s'unit sous l'inspiration d'un amour sincère, on s'unit pour toujours : l'union perpétuelle, l'amour sans fin, c'est le besoin de toute âme qui a pris au sérieux ce mot trop profané : aimer. Nous sommes ainsi faits ; quand nous aimons sincèrement nous voulons dans notre amour quelque chose d'immortel ; nous voulons que la mort même qui aura la puissance de briser nos corps, respecte ce lien qui enchaîne nos âmes ; nous voulons que cette union commencée et déjà béatifique dans le temps, dure encore par delà le temps et trouve sa pleine félicité dans les siècles éternels. Je sais que cette aspiration de vos âmes trop souvent n'est qu'un rêve sur la terre ; je sais que le souffle d'immortalité qui soulève vos cœurs facilement s'enfuit avec l'amour qui l'apporta ; mais ce souffle, tout fugitif qu'il est, n'en démontre pas moins dans le cœur qui l'a senti passer la respiration de l'immortel et le besoin de perpétuer les unions

qu'il contracte. Qui pourrait s'unir en effet, sans une contradiction monstrueuse, avec la certitude que le temps sonnera une heure qui dira : ils n'aiment plus? Ah! j'en atteste le sentiment le plus profond du cœur humain : aimer un seul être, aimer toujours; c'est l'ambition de toute âme qui ne s'est pas assez déshonorée elle-même, pour abdiquer avec le besoin de perpétuer ses unions la part la plus divine de sa vie. Oui la dissolubilité du lien conjugal acceptée comme une chance à l'heure même du serment par un amour qui a faim et soif d'immortalité, est le démenti le plus solennel donné par l'homme au vœu le plus sacré de sa nature et à la plus profonde aspiration de son cœur.

Que diriez-vous, Messieurs, d'un homme qui à l'heure radieuse de ses noces, dirait à la femme que son cœur a préférée : « Chère compagne de mes jours, je t'ai choisie entre dix mille, comme l'âme que Dieu a faite pour mon âme ; à l'heure qu'il est, je t'aime; oui, je t'aime; tu en as la démonstration dans le don sans réserve que je te fais de moi-même; mais qui sait quel sentiment un jour

traversera ce cœur si heureux aujourd'hui de se donner à toi seule et de n'aimer que toi ? Si le temps qui détruit tout, amène en nos cœurs l'une de ces révolutions qui détrônent un amour pour y élever un nouveau souverain ; convenons aujourd'hui que l'un et l'autre nous rendrons à nos cœurs impatients de leur joug une liberté qui n'aura plus de raison pour s'enchaîner, lorsqu'aura disparu cet amour qui seul pouvait en nous donnant ses chaînes nous faire aimer notre servitude. »

Je le demande, Messieurs, qu'est-ce que le mariage contracté dans de pareilles prévisions? Qu'est-ce, si ce n'est une dérision de l'amour même? Ah ! l'amour qui en se donnant prétend à la faculté de se reprendre de la sorte, donne la démonstration invincible qu'il n'est pas véritablement l'amour ; et ce mariage qui renferme le divorce en puissance ne mérite pas même ce nom : union sans garantie, contrat sans engagement, mariage sans amour ou amour sans perpétuité ; don révocable de soi fait à un être qui veut posséder toujours ; et pour rappeler ici la formule consacrée par les apôtres les plus célèbres de la doctrine du di-

vorce, *engagement facultatif* : voilà le mariage avec le divorce en perspective, ou plutôt en espérance. Or, qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est le mensonge, l'hypocrisie, la contradiction et encore la contradiction ?

Contradiction ! Ce n'est pas assez dire ; c'est lâcheté encore. Ces prétendus droits du cœur de n'être pas irrévocablement enchaîné, ne sont autre chose et ne peuvent s'appeler dans notre langue sincère que les lâches besoins de l'*egoïsme*. Qu'y a-t-il en effet si ce n'est l'égoïsme pour avoir de telles exigences ? pour oser tenir à un être que l'on prétend aimer un langage comme celui-ci : « Tant que ton amour me donnera le bonheur que je cherche en m'enchaînant à toi, tu peux compter sur une fidélité à l'épreuve de tout ; mais lorsque ton cœur ne me dira plus rien ; lorsque dans mon propre cœur ravagé par le temps, comme en un cratère éteint, il n'y aura plus rien que de la cendre et qu'une lave refroidie, alors je te laisserai pour ouvrir à ce cœur des sources nouvelles d'affection ; je m'en irai sous d'autres cieux et sur d'autres rivages, demander à un amour plus jeune un

bonheur que le tien ne me promettra plus. » Qui peut dire cette parole, je vous prie, si ce n'est cet amour égoïste et lâche qui, selon l'expression même d'un de ses plus fameux apologistes, « s'assied triomphant sur les ruines de l'univers, et se pâme de plaisir sur des ossements desséchés, ainsi que sur des fleurs? »

De quelque nom qu'on essaye de le décorer, cet amour qui ne consent pas à engager l'avenir et ne veut apposer au don de lui-même que le sceau d'un contrat conditionnel; cet amour qui à l'heure même où il prétend se donner, semble déjà méditer de se reprendre et s'arme de défiance contre l'objet de son choix; cet amour qui met dans son expression même je ne sais quelles menaces d'indifférence; cet amour qui à l'heure où il se sent vivre ose calculer les chances de sa propre mort; cet amour qui dans l'acte même qui l'attache à un être choisi par sa préférence, se demande froidement à lui-même dans son secret le plus intime, ce qu'il fera, quand il ne trouvera plus dans l'union qu'il accepte le bonheur qu'il a rêvé: Ah! cet amour, appelez-le comme vous voudrez,

un amour libre, sentimental, poétique, idéal ; donnez-lui tous les noms inventés par une littérature pervertissante ; moi, je le nomme un égoïsme ; je le nomme une faiblesse ; je le nomme une lâcheté !

Qu'est-ce en effet que cet amour qui après le printemps de la vie, lorsque les affections ressembleront à ces arbres qui couvrent la terre de leurs feuilles jaunissantes, veut s'en aller promener ailleurs son cœur mobile et ses affections volages ; pareil à ces voyageurs de fantaisie qui ne poursuivent que le plaisir et changent de climat en changeant de saison ? Qu'est-ce que cet amour qui est décidé à rompre sa chaîne, lorsque le charme du cœur venant à s'évanouir, il n'y aura plus pour lui faire encore trouver un bonheur dans son union que le devoir et le sacrifice ? Qu'est-ce que l'amour, enfin, qui consent à n'être plus à l'heure où le plaisir finit et où le devouement commence ? Encore une fois, cet amour c'est égoïsme, cet amour c'est faiblesse, cet amour c'est lâcheté.

Ne puis-je pas ajouter, c'est cruauté aussi ! Ah ! oui, cette doctrine qui met une union à la merci d'un caprice, d'une rencontre, d'un ha-

sard, elle est cruelle. Un jour, par votre faute, par l'inconstance de vos désirs, par l'instabilité d'un cœur qui rêve peut-être des bonheurs impossibles, vous laissez aller vos affections à des entraînements mauvais; vous aimez hors du foyer, hors du centre, hors de l'ordre ; et parce que deux amours souverains ne subsistent pas ensemble, il se trouve que l'amour légitime a fui de votre cœur devant l'amour usurpateur: vous n'aimez plus cet être qui fut l'objet de votre libre choix; je le crois bien, vous l'avez outragé ; et vous vous prenez peut-être à le haïr de tout le mal que vous lui avez fait; car, c'est le penchant du cœur humain de haïr ceux à qui l'on fait du mal. Alors cette union vous apparaîtra comme une tyrannie; vous direz : qui brisera ma chaîne? Qui rendra libre encore ce cœur impatient de la contrainte et qui désespère à jamais de pouvoir aimer sa servitude? Alors vous demanderez avec une hypocrisie pleine de cruauté : n'y a-t-il pas des raisons pour appeler au secours de ma liberté la protection de la loi? Des raisons? Est-ce que la passion qui se veut satisfaire n'en trouve pas toujours? Est-ce qu'un

lâche égoïsme pour repousser le devoir en manqua jamais? Est-ce que la nature même la plus heureuse, quand il s'agit de se débarrasser d'un lien qui la gêne, n'a pas toujours des raisons convaincantes? — Mais, dit la conscience : « Tu vas contrister ce cœur que tu avais choisi; tu vas lui laisser profonde et inguérissable la blessure d'une séparation que ta lâcheté seule te fait invoquer. — Que m'importe? dit la passion cruelle; quand l'amour s'est enfui l'union n'a plus de raison d'être; et je n'ai plus d'amour; et tous mes efforts même les plus héroïques n'arriveraient jamais à le ressusciter. Que ce cœur que j'abandonne fasse comme le mien; qu'il invoque une autre affection pour lui refaire une félicité perdue; et s'il n'en peut trouver, qu'il cherche dans l'indifférence l'apaisement de son supplice; ou qu'il se tourne du côté de Dieu pour demander au ciel un bonheur que la terre ne lui donne plus. Je suis venu conduit par mon amour; je m'en vais quand il se retire. »

Eh bien! va-t'en, cruel; va porter à un autre ce cœur âpre et dur qui n'a cherché dans l'union qu'un bonheur égoïste : va-t-en, puis-

que tu le veux : mais de grâce ne parle plus de ta sensibilité, de ton amour, de ta générosité, de ton héroïsme : va, tu n'aimes bien qu'un seul être, toi-même : tu n'es pas généreux, tu es égoïste ; tu n'es pas un héros, tu es un lâche ; tu n'es pas, comme tu voudrais le faire croire, sensible, bon, tendre, compatissant ; c'est la vérité qui te le dit ; c'est ta conscience qui te le crie : tu es dur, tu es méchant, tu es cruel !

Ainsi, vous protestez au nom de la nature, de la générosité et de l'humanité contre l'indissolubilité du lien conjugal ; et c'est la nature, c'est la générosité, c'est l'humanité qui protestent contre vous. Il est vrai, il y a une nature mauvaise, dégradée, honteuse, qui fait du fond des cœurs des vœux pour le divorce ; mais au-dessus de cette nature infime, grossière, dure et trop souvent cruelle, il y en a une autre : c'est la nature bonne, généreuse, héroïque, noble, sublime ; la nature surtout transformée par son union avec le Christ, et par toutes ses aspirations appelant, même dans ce qui est de l'humanité et du temps, le divin et l'immortel ! Ah ! cette nature que vous ca-

lomniez par vos paroles et que vous voulez souiller par vos doctrines, elle s'élève de toute sa hauteur avec la religion et la foi contre des attentats qui l'outragent; elle dénonce au mépris des nations les âmes faibles et lâches qui n'ayant pu porter le poids de ses grandeurs, ont entrepris de la déshonorer par les orgies de leur littérature, après l'avoir insultée par les débauches de leurs mœurs, et elle crie à tous les prédicateurs du divorce : Anathème! honte aux défenseurs avilis de la contradiction, de la lâcheté, de l'égoïsme et de la cruauté!...

Mais un moment, je le veux bien supposer, le divorce n'est ni contradiction, ni égoïsme, ni lâcheté, ni cruauté; faudra-t-il l'admettre cependant? Non, mille fois non; au nom de la famille il faut le proscrire : car le divorce c'est la décadence dans la famille ; c'est l'opprobre dans la famille; c'est la destruction même de la famille. Oui, calculez, si vous le pouvez, toutes les conséquences pratiques du divorce un moment accepté par les législations, vous n'apercevez de tous côtés que les effets les plus désastreux, et au bout de tous ces désastres la ruine même de la famille. Le mariage, avons-nous

dit, c'est le nœud de la famille ; c'est la base de la famille ; c'est le rempart de la famille : or le divorce, c'est ce nœud qui se brise, c'est cette base qui s'ébranle, c'est ce rempart qui se renverse ; c'est l'opprobre, la dégradation, la destruction de la famille; et, comme conséquence dernière, l'abaissement, si ce n'est la ruine de la société elle-même.

Le divorce porte jusqu'en son nom le signe de la dissolution dont il menace la famille. Ce qui fait le nœud vivant de la famille, c'est l'union des époux. De cette unité de deux êtres qui ne sont qu'un la vie rayonne et s'épand dans la famille, pour delà rayonner et s'épandre dans la société : et la perpétuité de la famille est la permanence de cette unité elle-même. Otez cette unité permanente, la famille se scinde, se morcelle, se défait; et bientôt le chaos et l'anarchie règnent dans ce foyer domestique d'où l'unité et la stabilité se sont enfuis comme d'un empire divisé par les factions et bouleversé par les révolutions. Que fait le divorce? Il brise cette unité permanente ; il dissout le faisceau qui retenait les vies multiples dans l'unité du lien fraternel, en les enchaînant

toutes dans l'indissoluble unité du lien conjugal. Le divorce est une dissolution; c'est une rupture, c'est un déchirement, c'est un schisme; et voilà pourquoi tôt ou tard c'est un désastre, une ruine dans la famille. Ainsi, pour mesurer d'avance tout ce que le divorce préparerait de malheurs à la famille et par suite à la civilisation, il n'y a pour ainsi dire qu'à voir ce que son nom exprime; il est une dissolution de l'unité vivante : et de cette dissolution la dualité, que dis-je, la multiplicité peut sortir; trop heureux, si la force des choses ne nous poussait tôt ou tard jusqu'à l'ignominie de la promiscuité.

Et cette doctrine grossière qui dissout le nœud de la famille, est-ce que vous ne voyez pas comment elle en détruit la base aussi? La base de l'ordre domestique, comme la base de l'ordre public, c'est le devoir; le devoir reconnu par l'intelligence et accepté par la volonté. Otez cette idée élémentaire, il n'y a plus de base à la famille, parce qu'il n'y a plus de base à la vie elle-même. Or, le divorce autorisé par la loi et consacré par la religion, c'est l'idée du devoir déclarée impuissante à soutenir la

famille et à gouverner les âmes. Proclamer législativement la liberté du divorce, c'est publier au grand scandale du peuple qui écoute, que dans la société domestique le devoir est secondaire, si tant est qu'il soit quelque chose ; c'est proclamer implicitement avec les écrivains corrupteurs de votre temps, que le sentiment est tout dans la famille comme il est tout dans l'homme ; et que pour y conserver l'ordre, l'harmonie, le bonheur, lui seul est puissant, et qu'à lui seul appartient d'en fixer lès destins. Et en effet, Messieurs, au fond des discours et des livres qui prêchent audacieusement la faculté illimitée du divorce, et qui appellent insolemment le mariage une servitude et les devoirs qu'il impose une tyrannie, qu'y a-t-il, je vous prie ? Il y a le sentiment, la sensibilité, l'émotion, l'amour enfin posé comme la règle et la raison souveraine de tout. Et dès lors, est-ce que vous ne voyez pas que la société domestique est sans base qui la soutient et sans force qui la perpétue? Est-ce que vous ne comprenez pas, que cette royauté faite au sentiment qui détrône le devoir pour régner seul au foyer, c'est la famille tout en-

tière appuyée sur un hasard, sur une rencontre, sur un souffle qu'on sent aujourd'hui et qu'on ne sentira plus demain? Car enfin, pour ébranler dans une âme cette base impuissante donnée à la famille, que faut-il? Un souffle, rien qu'un souffle : un souffle qu'on n'attendait pas hier et qui est venu aujourd'hui remuer le cœur d'une émotion nouvelle. On ne sait comment il vient; mais il vient; il ouvre le cœur au sentiment que vous déclarez souverain; il chasse le devoir; il lui dit de sa voix menteuse : tu es un tyran; va t'en d'ici; c'est à moi de régner. Il règne en effet dans l'empire du devoir exilé désormais du foyer domestique; il règne et avec lui règnent le caprice, la fantaisie, la passion, le désordre, l'anarchie, le crime; le crime qu'on rencontre presque toujours, après les illusions évanouies et les espérances trompées, au bout de ce règne du sentiment proclamé souverain. Et dès lors, vous le voyez bien, il n'y a plus de base à la famille; le mariage n'a plus de garantie de stabilité, de tradition et de perpétuité; il n'a plus que la valeur d'une chance, et tout dit que la chance sera pour le divorce. La pas-

sion de sa nature capricieuse et mobile, se fait de ses caprices et de sa mobilité des raisons contre le mariage ; et la famille désormais n'a plus d'autre base que son instabilité elle-même !

En vain la loi devenue impuissante pour contenir le monstre qui ravage la famille, essayera d'opposer une digue au divorce en lui faisant des conditions; en vain elle s'efforcera de faire de ces conditions mêmes à la famille menacée un dernier rempart : inutiles efforts ; le divorce accepté renversera tout rempart ; la passion encouragée brisera toute digue ; la brèche ouverte devant elle la laissera passer partout, enhardie par la loi, fière de ses triomphes ; et la fureur des libres amours qui brise les unions les mieux faites pour durer et ravage en un jour les plus belles joies du foyer, remplacera bientôt cette calme résignation de la vertu, qui sait encore faire fleurir la famille, même dans les souffrances d'une union que l'affection ne sut pas rendre heureuse !

Ne dites pas : La loi peut consacrer le divorce, parce que pour certaines âmes le divorce est un besoin. Pour répondre aux besoins des époux qui absolument ne peuvent vivre en-

semble, il y a, autorisée par la loi et tolérée par l'Église la séparation de corps. Mais, prenez-y garde, le besoin du divorce n'est, je le répète, qu'un lâche besoin de l'égoïsme ; prétendre lui donner une satisfaction légale et une consécration religieuse, c'est provoquer le désordre, c'est déchaîner la licence et encourager l'adultère ; c'est briser en un mot, au sein de la famille, le frein le plus capable de contenir les passions. Ah ! si vous doutiez encore du coup redoutable porté à la famille par la faiblesse des législations qui se font complices des lâchetés du cœur, je n'aurais qu'à vous dire : voyez partout les résultats immédiats de ces lois désastreuses. Sans remonter plus haut, interrogez les annales européennes même les plus récentes ; et vous serez effrayés de voir avec quelle rapidité le divorce autorisé par les lois a précipité partout la décadence des mœurs et la ruine de la famille. Lorsqu'à la fin du dernier siècle, au milieu de tant de corruptions et de désastres, le divorce apparut tout à coup en France comme une corruption et un désastre de plus, on dit que dans les trois

premiers mois le nombre des divorces égala dans Paris le tiers de celui des mariages. Et voyez ce qui se passe encore, même sous nos yeux. Il y a deux ans à peine qu'une nation voisine a fait au divorce des concessions nouvelles ; et voilà que la concupiscence encouragée en Angleterre par ces complicités légales poursuit chaque jour devant vous ses résultats désastreux. Naguère encore, il y avait dans la Grande-Bretagne cinq ou six cas de divorce légal chaque année : on supposait que d'après la loi nouvelle le nombre tout au plus s'élèverait jusqu'à trente ; toutes les prévisions sont dépassées. A l'heure qu'il est, la cour chargée de porter les décrets de divorce ne peut plus suffire à sa fonction ; elle prononce jusqu'à huit sentences par jour. J'ai lu qu'au mois de juin de l'annnée dernière, il y avait déjà cent trente-neuf causes pendantes ; et j'entends dire qu'aujourd'hui il faut, pour prononcer sur toutes ces causes, augmenter le nombre des juges. Et nous ne sommes qu'à la seconde année de l'application de la loi. Que sera-ce dans vingt ans, si cette dissolution du mariage suit en Angle-

terre un progrès proportionnel à la durée? Je l'ignore, mais ce qui se passe en Prusse peut bien faire présager ce qui arrivera en Angleterre. Un organe de la publicité peu suspect sur ce point, donne le chiffre de mille neuf cent six divorces consommés en 1858; c'est-à-dire deux mille ménages à peu près, sur une population plus de la moitié moindre que celle de la France, éprouvant le besoin d'user de la loi du divorce! Et si, à toutes ces unions dissoutes, vous joignez le nombre toujours croissant des hommes et des femmes qui n'ont pas même le courage d'une union temporaire, et promènent de caprice en caprice et d'intrigue en intrigue la passion barbare de leurs libres amours; avec quel effroi vous verrez les passions emporter partout avec les débris du lien conjugal la ruine de la famille!

Où doit nous conduire en effet, pensez-vous, cette impatience du joug et cette horreur du devoir, dont on prétendrait faire le progrès de notre présent et la gloire de notre avenir? Où s'arrêtera ce besoin de divorce et de séparation qu'on invoque comme un droit

au nom de cet amour qu'on débarrasse du devoir ? Vous ne voulez pas enchaîner à jamais cet amour souverain, « dont on aurait dû faire, dites-vous, le Dieu de l'univers ? » A la bonne heure : mais alors osez le dire ; à quelle frontière arrêterez-vous l'empire de cette liberté que vous prétendez faire à un amour affranchi de toute entrave? Admettrez-vous dans cet amour la liberté indéfinie de contracter toujours des unions qui n'enchaîneront jamais? Ferez-vous de cette liberté même la loi de la famille et le progrès de la société ? O dérision ! Qu'est-ce que cette société où votre amour débarrassé de toute contrainte et armé du divorce comme d'un instrument de ruines, s'en va jouant avec la vie, profanant les foyers, et semant dans l'humanité non plus des familles avec leur unité, leur harmonie, leur force, mais des tronçons, des fragments de familles, avec leurs divisions, leurs déchirements, leurs désastres, leurs opprobres ? Qu'est-ce que cette société, où je retrouve encore des individus qui touchent aux individus comme les grains de sable du rivage que la distance rapproche et qu'aucun ciment ne lie ; mais où la

parenté, l'hérédité, la tradition, la descendance ressemblent à une chaîne mutilée qui se rompt par tous les bouts? Et au milieu de ces ruptures, de ces mutilations, de ces déplacements et de ces morcellements de la vie, où donc la société trouvera-t-elle à s'asseoir dans sa force et à se déployer dans son harmonie?

Et la famille? ah! la famille elle-même que va-t-elle devenir? Dans cette perpétuité de sa ruine comment subsistera-t-elle? Pourra-t-elle même se concevoir encore? Qu'est-ce que la famille, alors que le divorce sans point d'arrêt triomphe avec la passion sans frein? Un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans la langue des peuples; un labyrinthe où le sang se croise avec le sang, la vie avec la vie, et le nom avec le nom : assemblage disparate où les visages ne portent pas le signe de la race, parce que les êtres n'y portent pas l'unité de la vie : famille sans physionomie où l'ingénuité d'un même sang ne reluit plus dans la beauté d'un même trait : race multiple, et, si je puis le dire, hétérogène où la fraternité se scinde, où la famille se divise et se subdivise, parce que la paternité ne s'y est pas épanouie comme

un arbre fécond dans la multiplicité de ses rejetons et dans l'unité de sa vie!... Où sont nos frères? où sont nos sœurs? et à quels signes les reconnaître? Frères et sœurs à demi; fraternité équivoque où l'on est étrangers et proches tout ensemble, et où le mystère de la naissance se voile du mieux qu'il peut sous le masque des hypocrisies et sous le mensonge des noms!

Et les enfants? qu'adviendra-t-il de ces êtres divisés et pour ainsi dire coupés en deux par une paternité et une maternité qui s'arrachent l'une à l'autre et prétendent emporter chacune de son côté la moitié des âmes, la moitié des cœurs, la moitié des vies sorties d'une union que le divorce a brisée? Enfants malheureux, plus tristes que les orphelins, qui puisent dans l'affection de leur mère la haine de leur père, et qui apprennent aux leçons de la paternité à maudire la maternité : enfants, quoi que l'on fasse, presque toujours sans éducation; qu'on a pu mettre au monde et que l'on ne pourra former; qui ont pu naître et qui ne seront pas élevés!

Et si le triomphe du divorce et des libres amours venait de plus en plus à prendre possession du monde moderne, que deviendraient ces multitudes d'enfants que vous condamneriez à n'avoir pas de nom? Comment réparer les désastres de ce mal horrible? Un philosophe qui avait ses raisons vous a conseillé ce merveilleux expédient : *on agrandira les hospices!* A la bonne heure : là vous entasserez les déshérités du foyer ; mais la famille, encore une fois, qu'adviendra-t-il d'elle? Quel secret avez-vous pour maintenir dans le progrès du divorce et le brisement indéfini des unions conjugales, l'unité, l'hérédité, la tradition, la beauté, l'harmonie, la force, la fécondité? Aucun. Je me trompe ; j'oubliais une merveilleuse invention de ce temps si fécond en inventions. Par une risible parodie de cette formule qui a prévalu dans notre ordre social et dont on fait comme une étape de notre progrès : *Tous les Français sont égaux devant la loi,* une doctrine est venue se donnant comme une révélation, et vous proposant de consacrer dans la famille cette autre formule qui doit, à ce qu'il paraît, marquer pour elle

une nouvelle ère de régénération : *Tous les Français sont égaux devant la mère!*... La mère, rien que la mère ; la mère faisant du salaire de son crime l'héritage de son enfant ; et la paternité rejetée dans l'ombre, inconnue de la loi, comme un mystère impénétrable qu'il n'importe plus même de sonder !

Voilà ce que l'on a imaginé pour régénérer l'humanité et relever la famille : un divorce qui ne peut plus même être nommé, parce qu'il n'a pas de nom en effet dans la langue des hommes ; l'immoralité à la plus haute puissance posée comme la loi du progrès et le secret de la réhabilitation ! La réhabilitation, nous l'avons vue offerte à l'humanité sous tous les noms, dans toutes les conditions, et pour toutes les bassesses : nous avons eu la réhabilitation de la chair, la réhabilitation de la passion, la réhabilitation de la scélératesse, la réhabilitation de l'adultère ; la réhabilitation de Satan lui-même fut essayée devant nous : pour l'honneur de ce siècle et le progrès de l'avenir, il ne nous manquait que d'entendre proclamer une réhabilitation que nous n'attendions plus : la réhabilitation de la bâtardise !!

Ne creusons pas plus avant au fond de ces mystères; voilons notre parole devant ces prédications éhontées où le siècle n'a plus même la pudeur de voiler ses crimes, et songeons à sauver l'ordre social en protégeant dans la famille avec l'intégrité des mœurs l'indissolubilité du lien conjugal.

Ah! Messieurs, sur cette pente où nous entraîne le vent des doctrines antichrétiennes, il est temps de nous arrêter : au milieu de ce torrent qui emporte la famille jetons-nous hardiment appuyés sur un dogme que jusqu'ici rien n'a pu ébranler; disons au divorce : « tu ne passeras pas; » disons à la passion qui l'invoque : « tu n'iras pas plus loin. » Pères et mères, époux chrétiens, comprenez votre grandeur et votre vocation ; embrassez-vous au sein de l'unité et de l'indissolubilité : donnez l'un à l'autre l'amour que vous avez promis et que l'Église a consacré pour le temps et pour l'éternité : sous la sauvegarde de cet amour portant le sceau inviolable de la perpétuité, que votre famille s'élève dans la pureté, dans l'innocence et dans la joie; et puisse-t-elle reproduire le plus possible la sainte et divine famille où l'on vit

une Mère-vierge et un Enfant-Dieu ; famille modèle qui eut pour la gouverner ce saint illustre entre tous les saints, Joseph, dont l'Église célèbre demain la fête, et qu'elle vous montre dans sa gloire du ciel comme le plus puissant protecteur de la famille chrétienne sur la terre.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE PROGRÈS DE LA FAMILLE

PAR LA PATERNITÉ CHRÉTIENNE.

Messieurs,

Parmi toutes les causes qui précipitent au milieu de nous la dissolution de la famille, une des plus désastreuses est la tendance des sociétés modernes à relâcher le lien conjugal et à consacrer le divorce. La famille avec son unité et sa perpétuité porte tout entière sur l'union permanente de l'homme et de la femme ; elle a pour point d'appui le dogme deux fois

sacré de l'indissolubilité. Aussi, ce qui démontre le mieux combien l'Église catholique est puissante pour défendre la famille, c'est que seule, depuis bientôt deux mille ans, elle a su maintenir dans son intégrité ce dogme qui la soutient et la protége à travers les siècles. En dehors du christianisme, toutes les législations, toutes les doctrines, toutes les religions ont fléchi sur ce point; et même au sein du christianisme, nous avons vu toutes les variétés de l'erreur schismatique, hérétique et rationaliste, sacrifier aux passions humaines cette vérité divine. Pour quiconque voit au fond des choses, cette opiniâtreté invincible à maintenir un dogme sévère mais protecteur contre la double conspiration des erreurs et des passions, est dans l'Église catholique un signe de sa divinité; du moins est-elle un signe éclatant de sa puissance pour défendre les vérités les plus en harmonie avec la nature humaine, et les plus nécessaires au progrès de la famille. Le divorce, en effet, considéré en lui-même, n'est pas, comme on a voulu le faire croire, le vœu de la raison et de la nature, le besoin des âmes sublimes, généreuses, sen-

sibles : il est le démenti donné à la part la plus divine de notre vie, il est contradiction, il est lâcheté, il est cruauté, et la nature et la raison protestent ensemble contre des doctrines qui sous prétexte de régénérer l'humanité n'aboutissent qu'à la déshonorer. Tel est le divorce considéré en lui-même : les passions pourront éternellement frémir contre le joug que l'indissolubilité leur impose ; mais elles n'y changeront rien ; le divorce demeurera à jamais ce qu'il est : un démenti donné au côté sublime de notre nature, un opprobre pour toute humanité qui l'embrasse. Mais il demeurera surtout un fléau pour la famille qu'il menace de détruire tout à fait. L'union de l'homme et de la femme, c'est le nœud de la famille, c'est la base de la famille, c'est le rempart de la famille ; et le divorce, c'est ce nœud qui se brise, c'est cette base qui s'arrache, c'est ce rempart qui se renverse ; c'est l'encouragement donné aux passions ennemies de tout frein ; c'est, enfin, à la place de la vertu et du devoir qui font fleurir la famille, la fureur croissante des libres amours qui ravagent la famille.

J'aurais pu vous présenter sur le divorce

d'autres considérations; mais un discours ne peut tout dire; il fallait se borner aux points essentiels. Je passe donc immédiatement aux sujets que celui-ci appelle comme son nécessaire complément. Après avoir montré ce qu'est dans la famille l'union de l'homme et de la femme, du père et de la mère, il me reste à montrer dans la famille leur rôle respectif.

Évidemment, Messieurs, les rôles du père et de la mère dans la famille se compénètrent et se complètent mutuellement; ils se communiquent leurs attributs, et la gloire de l'un et de l'autre vient plus ou moins se réfléchir sur le front de tous deux; il arrive quelquefois même que l'un venant à manquer, l'autre assume dans la même personne un ministère intégral, qui, dans le plan providentiel en suppose deux. Il ne sera donc question dans ces deux discours que du caractère distinctif et des attributions plus spéciales de la Paternité et de la Maternité.

La fonction providentielle du père dans la société domestique c'est l'autorité, et comme conséquence de l'autorité l'exercice de la puissance. Nous allons rechercher quelle est dans

le plan de la Providence la puissance que Dieu fait au père : nous rechercherons ensuite l'attitude respective du siècle et du christianisme devant cette puissance.

En traitant ces questions délicates, je ne prétends prendre parti ni pour le père contre la mère, ni pour la mère contre le père : je voudrais révéler à l'un et à l'autre, avec le principe de leur mutuelle dignité la racine de leurs mutuels devoirs : le prêtre organe de Jésus-Christ est protecteur de l'un et de l'autre ; nous cherchons, par la proclamation impartiale des attributions de la paternité et de la maternité, le progrès de la famille entière en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous parlerons aujourd'hui du ministère de la paternité.

I.

Le père dans la famille représente et personnifie spécialement avec l'autorité la puissance. La raison toute seule nous révèle que l'idée de puissance est renfermée dans l'idée

même de la paternité ; en sorte que la paternité sans la puissance, c'est la contradiction même.

Et d'abord la paternité implique la puissance à titre de dignité. Par le fait même de la paternité l'homme s'élève à une dignité qui n'a au-dessus d'elle que les dignités de l'ordre surnaturel. Vue du côté de la terre elle dépasse toute grandeur humaine ; vue du côté du ciel elle est la plus grande participation à la dignité de Dieu père et créateur de toutes choses. Toute paternité vient de Dieu, au ciel et sur la terre : *ex quo omnis paternitas in cœlis et in terrâ* (1) : or la paternité dans sa notion la plus simple est la puissance de reproduire un être semblable à soi. Il en résulte que la dignité paternelle grandit avec l'être produit ; et parce que l'homme est l'abrégé de la création et le chef-d'œuvre de Dieu, reproduire et former l'homme constitue la plus haute dignité humaine. Il est vrai, il y a sur la terre des dignités que les hommes en société couronnent d'une plus grande auréole et honorent

(1) Eph. III. 15.

de plus illustres hommages; dignité royale, dignité impériale, de quelque nom qu'elles se nomment, ces dignités sont environnées des plus solennels honneurs; placées au plus haut sommet de la société dont elles sont la tête, elles se couvrent dans la pensée des peuples de toute la dignité de la patrie. Mais ces dignités, si grandes soient-elles, le cèdent par un endroit à la dignité paternelle : elles naissent d'un rapport purement moral et d'ordinaire conventionnel; tandis que la relation qui constitue la dignité paternelle est une relation de nature et de substance : c'est l'être qui passe dans l'être pour se faire dans un autre lui-même une image substantielle. L'autorité publique, nous l'avons fait remarquer l'année dernière, est créatrice de l'ordre entre les êtres associés, et c'est le meilleur titre de sa légitimité; mais elle n'est pas créatrice des êtres mêmes qui composent la société. S'il en était ainsi; s'il existait au centre de la patrie un homme qui eût tiré de lui-même toute la vie du corps social, nous ne saurions par quels respects, par quels hommages, par quels prosternements saluer cette dignité qui serait en quel-

que sorte dans la patrie ce que Dieu est dans l'univers. Ce que la dignité royale n'est pas dans la société publique, le père l'est dans la société domestique; il est cause, il est principe, il est générateur; il est avec Dieu, créateur du chef-d'œuvre de Dieu, et comme tel élevé à la plus haute participation de la dignité même de Dieu : donc la paternité la plus digne après sa divine paternité.

Or, remarquez-le bien, la dignité et la puissance s'appellent nécessairement l'une l'autre : la dignité sort de la puissance, parce qu'elle sort de la création; et comme elle eut besoin d'elle pour exister, elle a besoin d'elle pour se défendre et pour atteindre sa fin; une telle dignité sans une puissance proportionnelle, ne serait qu'une grandeur d'apparat, une majesté de théâtre. Il faudrait pour la comprendre la supposer sans but, et c'est ce qui ne se peut concevoir dans les plans de Dieu créateur. Cette dignité, en effet, a un but défini, un but sublime et grand comme elle-même; c'est la conservation de l'être dont la création constitue sa propre grandeur. L'homme qui participe aux créations de Dieu participe aux fonctions

de Dieu. Dieu qui est créateur est conservateur, et il est conservateur parce qu'il est créateur; ou plutôt, dans un sens métaphysiquement vrai, ces deux choses n'en font qu'une; la conservation, disent les philosophes, n'étant que la création continue de l'être conservé. Voilà pourquoi toute paternité qui a la création pour origine a la conservation pour but; le père est protecteur, le père est défenseur, le père est providence, le père est, en un mot, conservateur de la famille.

La mission et le devoir de la conservation ont pour corrélatifs le besoin et le droit de la puissance. Un devoir de conservation sans un droit à une puissance serait un non sens, la contradiction dans les mots et l'impossibilité dans les choses. Cette puissance de conservation est d'autant plus nécessaire dans l'homme-père, qu'il a pour mission spéciale de défendre et de conserver l'être le plus impuissant à se défendre et à se conserver lui-même, l'homme-enfant. Cette royale créature née pour commander à toute la création, la plus prédestinée par le Créateur à l'exercice de la puissance, chose remarquable, à sa première entrée dans

son empire, elle tombe à terre en poussant un soupir dans une impuissance absolue de défendre et de conserver sa vie : faiblesse de l'homme-enfant, la plus authentique déclaration de la puissance et du droit que Dieu fait à l'homme-père.

Cette puissance attestée par l'origine et la fonction de la paternité se révèle encore mieux dans la responsabilité, conséquence de l'une et de l'autre. Les responsabilités sont dans la création proportionnées aux puissances ; qui ne peut rien ne répond de rien ; qui peut tout, répond de tout : et entre ces deux termes, là où se rencontrent des puissances limitées, il y a des responsabilités qui sont à la même mesure ; et réciproquement, là où les responsabilités s'accusent, il doit y avoir des puissances grandes comme elles-mêmes.

Ce principe élémentaire de tout gouvernement trouve dans le gouvernement de la société domestique sa première et sa plus légitime application. Le père est, à la lettre, l'homme responsable de la famille ; il répond des enfants et il répond de la mère : il couvre la mère de sa force, tandis que la mère couvre

les enfants de sa tendresse; la société domestique repose entière sur lui : il la porte en quelque sorte sur ses épaules; je devrais plutôt dire sur son cœur : car c'est sur son cœur surtout que pèse ce double fardeau que son amour est heureux de porter. La paternité légitime a le sens de cette responsabilité délicate; et quand elle ne s'abdique pas, elle a l'ambition de l'assumer tout entière. Mais aussi il faut que la puissance lui vienne en aide, et toujours à l'égal de la responsabilité qui l'atteint. Quand ce roi de la société domestique regarde autour de lui, il ne rencontre que des âmes qui s'appuient sur son âme, des cœurs qui se rattachent à son cœur, des vies enfin qui cherchent dans sa vie une sûreté, une garantie, une protection, en un mot le bouclier de sa force pour couvrir toutes leurs faiblesses. Il se dit en regardant sa femme : voilà la moitié de moi-même qui me demande la protection de ma force en échange de l'amour qu'elle me promet. Il se dit en regardant ses enfants : voilà le prolongement de moi-même; voilà les rejetons de ma vie; faibles encore et pouvant se briser sous un souffle : à moi de les couvrir;

à moi de les garder ; à moi de les défendre : donc à moi la puissance, la puissance égale à la responsabilité que je sens peser sur mon cœur, tandis que pèse dans ma main le sceptre de ma royauté.

Ainsi, vous le voyez, la puissance sort de la paternité comme une fleur de sa tige : elle tient à son origine, à sa destinée, à sa responsabilité ; elle est dans son essence même. La nature, qui lui en met le besoin au cœur et la force dans la main, en dépose dans la majesté de son front le signe irrécusable ; et la raison, interprétant ce signe, cette force et ce besoin, en proclame le droit avec une évidence qui s'impose d'elle-même depuis six mille ans à toute intelligence. Oui, la raison le crie avec la nature : le père dans la famille est roi ; le père dans la famille est souverain ; il est la souveraineté la plus incontestable quant à son origine, la plus indépendante par rapport à son but, la plus redoutable dans ses responsabilités; n'ayant d'autre limite à sa juridiction que l'abus évident d'elle-même, ni d'autre condition à son exercice que le respect des droits que l'homme-enfant tient aussi du Maître sou-

verain. Inclinons-nous devant cette majesté auguste, et saluons en elle avec une puissance attestée par sa dignité, sa fonction et sa responsabilité, les attributs inaliénables que la Providence lui fait.

Quels sont les principaux attributs de cette royauté paternelle ?

La première puissance que Dieu fait au père, c'est la puissance d'enseigner et d'instruire. Cette puissance est en lui un droit inviolable, jusqu'à démonstration évidente d'un enseignement erroné ou d'une incapacité absolue. Dieu ne peut ni légitimer l'enseignement de l'erreur, ni autoriser la fonction d'un incapable. Hors de là, le droit du père est incontestable. Le père dans la famille est le premier maître de l'enfant; le premier développement de l'intelligence se fait sous le rayonnement de la parole paternelle : cette parole est pour lui la vérité qui l'éclaire, comme le soleil la nature. Sans doute l'âme de l'enfant s'illuminera de toutes les clartés qui jailliront sur lui de la société entière; mais, règle générale, la parole du père est le canal providentiel qui condense pour lui la lumière éparse dans l'hu-

manité ; c'est le doux médiateur qui lui apporte la vérité par la voix de l'amour. Et lorsque le père ne peut lui-même se faire le docteur de son enfant, il garde non-seulement le droit inviolable, mais le devoir imprescriptible de choisir pour le remplacer une parole digne de la sienne : impuissant à enseigner son enfant, il garde la faculté souveraine de lui donner un maître.

La révolution, quand elle règne, fait bon marché de cette puissance : elle décrète volontiers, pour le plus grand honneur de l'humanité, l'incapacité générale des pères à instruire leurs enfants ; du moins a-t-elle l'étrange prétention de mieux entendre que la paternité le ministère si difficile et l'art si délicat d'enseigner les enfants ; elle a l'ambition partout ouvertement avouée de s'arroger, au détriment de la paternité, l'universel sacerdoce des âmes. Elle trouve tout simple que des hommes portés au sommet du pouvoir par le flot de l'événement, se substituent au père pour exercer au nom de la liberté un enseignement obligatoire, et seuls possèdent la faculté d'apprendre à tous les enfants de la patrie la

vérité qu'il faut admettre et le Dieu qu'il faut adorer; or, la vérité qu'il faut croire, qui en en doute? c'est sa pensée, rien que sa pensée; et le Dieu qu'il faut adorer, qui ne le connaît? c'est le Dieu qu'elle adore; c'est-à-dire presque toujours, le Dieu des incrédules, le Dieu des panthéistes, le Dieu des athées. Et parce que savoir sa science et adorer son Dieu est la condition qu'elle impose au début de toute carrière, la paternité sous le joug de la Révolution victorieuse se trouverait dans cette alternative désolante : ou bien livrer ses enfants au despotisme de la science obligatoire et au culte du Dieu officiel; ou bien condamner ses enfants à la flétrissure de l'incapacité scientifique et littéraire, et comme conséquence, à l'exclusion de toute carrière libérale. Voilà ce que rêve la révolution, la révolution prise dans le sens radical où je prends toujours ce mot. Mais sous ces confiscations de la liberté individuelle et sous ces usurpations de la royauté paternelle, le droit subsiste inviolable : et quand ces despotismes s'écroulent sous le coup de leurs propres violences, la première chose que songent à faire, dans l'apaisement des

passions, les gouvernements qui veulent être restaurateurs, c'est de proclamer ce droit immortel et de relever sur leurs ruines la puissance paternelle opprimée par des légalités tyranniques et par des monopoles insolents !

Avec la puissance d'instruire la paternité a de droit naturel la puissance de gouverner. Elle règne sur la pensée par la puissance d'enseigner, et elle règne sur les volontés par la puissance de gouverner. Partout où il y a une société, il faut qu'il y ait un gouvernement, c'est-à-dire une puissance centrale de coordonner les volontés par rapport au but de la société. Personne ne le nie, la famille est une société ; et parce qu'elle est une société, elle a un gouvernement. Or, à qui appartient de droit le gouvernement de la famille ? Est-ce à la mère ? est-ce aux enfants ? est-ce au père ? est-ce aux uns et aux autres ? Et faut-il, là aussi, reconnaître le fameux principe : le gouvernement de tous par tous ? Poser ces questions c'est déjà les résoudre. Les enfants ne peuvent gouverner ; laissés à eux-mêmes, ils ne peuvent pas même subsister ; ils naissent les naturels sujets du plus nécessaire et du

plus légitime de tous les gouvernements. La mère ne peut pas gouverner. Si sa supériorité possible vient à s'imposer d'elle-même à une faiblesse ou à une bonté qui abdique, c'est une exception, et rarement c'est une exception heureuse. Je dirai le rôle providentiel de la mère, et vous verrez qu'il est assez beau ; mais dans le plan général de la société domestique ce rôle n'est pas le gouvernement. Le gouvernement appartient au supérieur, parce que pour gouverner il faut être placé plus haut que celui qu'on gouverne ; et dans la société domestique comme en toute société il n'y a qu'un supérieur, parce qu'il n'y a qu'une souveraineté, le père.

La révolution ici encore a voulu refaire l'œuvre divine. Sous ce rapport nous avons pu assister à d'ineffables découvertes. Un jour elle avait découvert que dans l'ordre social il y a égalité entre les rois et les sujets, entre celui qui commande et ceux qui obéissent : c'était la révolution dans la société. Un autre jour, elle découvrit, au grand étonnement de toute humanité qui se connaît et se sent, que dans la nature humaine il y a égalité entre

l'esprit et la chair; c'était la révolution dans l'homme. Une troisième découverte encore plus décisive pour la régénération du monde devait couronner l'œuvre sociale, l'égalité de l'homme et de la femme : c'était la révolution dans la famille.

Malheureusement pour ces inventeurs attardés de quelques six mille ans, les femmes chrétiennes avaient reçu du Christ, pour se défendre contre la folie des systèmes, la forte armure du bon sens; elles ne répondirent pas à l'appel, et le charme de l'égalité les trouva peu sensibles. Il est vrai que le vent d'orgueil sorti de ces doctrines soi-disant régénératrices, fit monter le vertige à quelques cerveaux féminins; la chimère de la femme libre exalta plus d'une imagination; et plus d'un cœur en demeura flétri. Mais il faut le dire à l'honneur de la femme chrétienne, l'ensemble de nos mères et de nos sœurs, fidèle à la voix de la raison et docile aux enseignements de l'Église, résista aux séductions de la doctrine; elles ne consentirent pas même à donner leur propre suffrage à une souveraineté que leur offrait la Révolution avec un gracieuseté toute démocra-

tique. Aujourd'hui encore, bien loin de prétendre à l'honneur de marcher en tout à l'égal de l'homme, elles s'obstinent à chercher dans la supériorité de leurs maris une protection affectueuse : et la démonstration la plus palpable qu'elles-mêmes reconnaissent dans la société domestique la royauté de l'homme, c'est que toute femme ayant le sens commun, veut dans le mariage un homme qui la domine; plus humiliée de l'infériorité de son mari devant elle, que de son infériorité devant lui. Je ne sais quoi lui dit au fond de l'âme que ce qui lui fait dans la famille une majesté digne d'elle, ce n'est pas de faire sentir à l'homme l'orgueil d'une souveraineté usurpée, mais de lui faire agréer cet empire devant lequel il incline lui-même volontiers toute sa puissance : l'empire d'une inépuisable tendresse et d'une inaltérable douceur.

La troisième et dernière prérogative que je signale dans la puissance paternelle, c'est le droit et la faculté de punir. La société civile et politique repose tout entière sur ce droit fondamental. Otez aux maîtres des nations cette puissance réparatrice et conservatrice, la so-

ciété ne se soutient plus ; elle est livrée sans défense à la merci de tous les assassins. Les pouvoirs publics sont constitués par la Providence pour le règne du bien et de la justice ; leur première attribution est de venger le bien des violences du mal et la justice des insultes de l'iniquité ; ils sont la sauvegarde constituée du droit ; toutes les injures qui lui sont faites leur imposent le devoir des réparations vengeresses ; car, dit l'Écriture, c'est la justice qui élève les nations, et leur malheur n'est que le triomphe de l'iniquité. Voilà pourquoi, partout et toujours, un instinct universel a spontanément armé les gouvernements publics de la puissance de punir.

Cette faculté, nécessaire aux rois pour gouverner la société, l'est également aux pères pour gouverner la famille ; leur puissance de gouverner destituée de la puissance de punir ne serait qu'une royauté mutilée ; un simulacre de royauté plutôt que la royauté même : la faculté de donner des ordres sans la faculté d'infliger le châtiment ; le pouvoir de faire des lois sans le pouvoir d'en punir les violations ; la puissance de commander sans la puissance

de se faire obéir. Dès lors, à quoi bon dans le père la puissance de gouverner, s'il manque de la puissance de châtier la révolte? Que lui fait dans sa main l'honneur de son sceptre paternel, s'il n'en peut faire sentir le poids aux violateurs de ses ordres et aux insulteurs de son droit?

Le père d'ailleurs dans le gouvernement domestique a un but spécial : élever l'enfant, former l'homme; et cette mission implique comme condition absolument nécessaire la puissance de corriger et de punir. L'homme-enfant, de quelque manière qu'on l'explique, naît avec des instincts hostiles à sa propre formation; il a des penchants mauvais qui poussent à la barbarie; il faut le dompter pour le former, l'humilier pour l'élever, le châtier enfant pour en faire un homme. Je ne parle pas spécialement du châtiment corporel; il a son importance que ce siècle méconnaît trop. Quoi qu'il en soit du corps, l'âme a ses révoltes, le cœur ses soulèvements, la vie ses âpretés qui appellent la verge d'une discipline austère. Laissez l'âme et le cœur se développer sans leur faire sentir le coup de cette verge salu-

taire; laissez aller la vie sans ses légitimes répressions et ses nécessaires châtiments; l'enfant devient égoïste, personnel, âpre, ingouvernable; et une indépendance qu'il estime généreuse et qui n'est que sauvage tend à le rendre barbare.

Donc, Messieurs, toute législation qui désarme la paternité dans la famille est elle-même par ce côté barbare et sauvage; elle brise dans la main du père le nécessaire instrument du gouvernement de l'enfant et de la formation de l'homme, et avec lui le ressort le plus fort et le plus efficace des grandes civilisations. Les peuples vraiment forts et vraiment grands ont trouvé leur force et leur grandeur sous ce gouvernement de la paternité armée, pour le bonheur et le progrès des enfants, de la puissance de châtier leurs vices et d'infliger à leurs désordres les saintes réparations de la vertu et de la justice outragées.

Nous ne réclamons pas assurément pour le père de famille l'omnipotence que lui avait faite et que lui fait encore aujourd'hui le paganisme chez certains peuples du monde. Le paganisme ignorait la loi d'amour; voilà pour-

quoi l'autorité y aboutissait au despotisme; il en est tout autrement dans le christianisme qui fait partout de l'amour le contre-poids et l'auxiliaire de l'autorité. D'ailleurs, le pouvoir social protecteur de la famille entière est là pour arrêter l'arbitraire et protéger la faiblesse. Mais, ne l'oublions pas, si l'exagération de la puissance paternelle lui a fait à certains points de l'histoire un caractère barbare et quelquefois désastreux, la diminution progressive, et, à la fin, l'annulation de cette puissance, aboutirait à donner à la famille entière un caractère plus barbare et plus désastreux encore; que dis-je, l'abaissement et la destruction de cette puissance serait l'abaissement et la destruction de la famille elle-même; parce que la famille avec toute sa grandeur, toute sa force et toute son harmonie, repose sur la paternité armée pour la défendre de la plus naturelle et de la plus légitime puissance.

Voilà, Messieurs, la royauté paternelle vue dans la seule lumière de la raison et de la nature; la voilà avec sa dignité, son ministère et ses responsabilités, investie par la Providence du triple droit d'enseigner, de gouverner et de

punir; la voilà comme la plus haute représentation de la souveraineté de Dieu dans l'ordre naturel ; la voilà surtout comme la plus grande sauvegarde de la famille et la plus grande force de conservation dans les sociétés. Si étonnante est cette force cachée dans la puissance qui protége la famille, que de grands peuples ont pu, armés de cette puissance, braver l'empire du temps ; ils y ont trouvé le secret de cette longévité promise aux peuples comme aux hommes qui gardent pour la paternité un amour, un honneur, et un respect qui ne se démentent pas.

Grâce à cette puissance incomparable de conservation, Israël a pu montrer au monde le rare et illustre exemple d'un peuple vivant de longs siècles sous le seul gouvernement de la paternité et de Dieu. C'est la gloire réservée du peuple élu. Je me trompe; la force inhérente à cette royauté domestique a préservé de la dissolution complète même des sociétés païennes, qui portaient dans leur sein comme des germes de mort les principes les plus dissolvants ; elle a pu paralyser les vices de leurs institutions, et, au besoin, leur tenir lieu de

toutes. Rome avait le culte de la famille et le respect religieux de la paternité ; elle a résisté à toutes les discordes du dedans et elle a suffi à toutes les victoires du dehors. La décadence de la grandeur romaine coïncide avec la décadence de la famille à Rome, et la décadence de la famille avec l'abaissement de la paternité. Et pourquoi ce vaste empire de la Chine se soutient-il malgré les révolutions qui l'ébranlent et les corruptions qui le rongent ? La paternité y est puissante. Cette puissance y est poussée, je le sais, jusqu'à l'autocratie, et le respect qu'on lui accorde jusqu'à l'idolâtrie ; et certes, nous sommes bien loin d'applaudir à un culte qui abaisse à ce point l'homme et la divinité. Mais il se cache quelquefois au fond de certaines erreurs des principes d'ordre et de conservation ; et cette religion si fausse a mérité à la Chine le miracle d'une incomparable durée, non par l'erreur même qu'elle renferme, mais par la vérité qu'elle voile sous l'erreur.

Au contraire, que doit-il arriver des peuples qui découronnent au milieu d'eux la royauté paternelle, et laissent tomber sous le mépris

des générations l'auréole de respect que lui ont faite les siècles ? Sous ce rapport la civilisation qui s'élève dans le nouveau monde depuis soixante-dix ans peut donner à réfléchir aux esprits attentifs. Pour moi, je l'avoue, ce n'est pas sans un secret pressentiment de désastres plus ou moins éloignés que je vois dans cette civilisation précipitée, au milieu des prodiges de l'activité et de l'industrie, apparaître un signe qui peut faire présager des catastrophes ; d'un côté l'émancipation précoce de l'enfance ; de l'autre l'abaissement continu de la puissance paternelle ; et entre ces deux signes qui se répondent et prophétisent une même chose, la dissolution de la famille. A ce point de vue, cette société jeune porte dans sa jeunesse des symptômes de décadence ; et si je ne craignais de trop vous étonner, je dirais que déjà ce nouveau monde est plus vieux que l'ancien. Quoi qu'il en soit, si la séve chrétienne et catholique ne vient à y circuler abondante, pour y faire fleurir un jour avec éclat le grand arbre de la paternité chrétienne qui a protégé de son ombre tant de peuples illustres, j'affirme que cette civilisation avortée n'aboutira pas, et que

tôt ou tard elle donnera à la terre, au milieu même de sa splendeur matérielle, le spectacle d'un désastre immense.

Mais c'est assez vous montrer avec la grandeur de la puissance paternelle sa force conservatrice et progressive; il est temps de rechercher qui la défend le mieux, ou le siècle ou le christianisme.

II

Que devient devant notre siècle la puissance paternelle? On essayerait en vain de se le dissimuler, il y a au fond de toutes les aspirations, de toutes les tendances et de toutes les réalités qui composent le mouvement du monde moderne, un je ne sais quoi qui attaque plus ou moins directement la paternité. Ce je ne sais quoi se sent mieux qu'on ne le peut définir; mais l'antagonisme à la puissance paternelle est vivant, profond, plus menaçant de jour en jour; si vous en doutez, demandez à vos pères ; et tous vos pères vous répondront. Ils vous diront qu'ils ne reçoivent plus de leurs

enfants les respects qu'eux-mêmes savaient encore accorder à leurs pères; que le sceptre de leur royauté chancelle dans leurs mains, et que leur couronne penche sur leur front. Ah! c'est qu'en effet, le vent de la révolution qui a soufflé partout, a fini comme on devait s'y attendre, par atteindre même sous sa forme la plus aimée et la plus sympathique, la dernière autorité qui lui restât à ébranler.

En vous montrant les causes générales de la dissolution de la famille, nous avons signalé un courant doctrinal qui tend de toutes manières à la déraciner. Nous l'avons remarqué, entre la famille et la révolution l'antagonisme est radical; mais l'idée révolutionnaire est particulièrement hostile à l'autorité paternelle; elle sent dans cette institution de création divine, une puissance qui ne vient pas de l'homme, et elle s'en défie comme de tout ce qui a la prétention de ne pas relever d'elle. Ses respects menteurs pour la paternité, et la prétendue défense de ses droits, qu'elle sait faire quelquefois dans les livres, les journaux, et les drames, avec un si bruyant éclat, ne tromperont tout à fait personne; la révolution hait

par son fond la puissance paternelle, parce qu'elle est en essence la haine de l'autorité, et que la paternité est une autorité ; autorité modèle qui en se faisant obéir façonne les âmes au culte volontaire de toutes les autres autorités.

La révolution, d'ailleurs, professe comme l'abrégé de son symbole un principe profondément antipathique à la paternité; je veux dire, l'égalité en tout sens. Vers cette égalité indéfinie le mouvement est donné, et il menace de déchéance plus ou moins complète la royauté paternelle. Déjà nous avons entendu, après la proclamation de tant d'égalités suspectes, proclamer avec un fracas immense l'égalité entre l'homme et la femme; il ne lui reste pour consommer son œuvre dans la famille qu'à décréter bientôt l'égalité entre les pères et les enfants : qui pourrait s'étonner, si elle triomphe, de la voir un jour arriver à ce résultat illustre? Et pourquoi, si sa marche continue, n'y arriverait-elle pas? Qui pourrait empêcher sa logique effroyable de pousser à cette conséquence l'humanité partie de ces prémisses? L'égalité en tous sens, d'ailleurs,

qu'est-ce autre chose que l'évolution totale d'un autre principe plus radical et plus universel, proclamé par ses organes les plus fameux, l'indépendance absolue de l'homme sur la terre? Si on a pu dire : indépendance devant l'Église ; indépendance devant la Papauté ; indépendance devant le Christ ; indépendance devant le roi ; indépendance devant Dieu même; pourquoi ne dirait-on pas un jour : indépendance devant le père? En vérité, je vous le dis, la révolution marche de son naturel penchant à cette autre victoire ; et cette victoire, si elle venait à se réaliser, serait nécessairement la dernière : car après cette ruine suprême de l'autorité, de deux choses l'une arriverait infailliblement : ou bien la société périrait dans cette suprême victoire de la révolution ; ou bien la révolution elle-même mourrait ensevelie dans son triomphe. Quoi qu'il en soit de l'avenir, cette tendance est dans le mouvement des idées contemporaines. C'est à vous, Messieurs, de travailler dans votre sphère à opposer à ce vaste courant une parole et une action pacifiquement restauratrices.

Ce qui est dans les idées passe bientôt dans

les lois. Les législations sont d'ordinaire l'expression des idées dominantes; et comme les idées qui dominent dans une époque ne sont pas toujours d'une complète vérité, il en résulte que les lois même réputées sages, ne sont pas toujours d'une perfection complète; elles sont indéfiniment perfectibles.

Eh bien, je vous le demande, les lois du monde moderne, dans leur application à la paternité, ne laissent-elles rien à désirer? Je sais que parmi vous il y a des esprits méditatifs et des hommes très-graves qui se sont plus d'une fois posé cette question. Pour moi, Messieurs, je l'avoue, je crains que, contrairement sans doute à la pensée des législateurs, les législations modernes ne se soient pas assez défendues elles-mêmes contre les influences de l'idée qui traversait le monde. Je veux bien proclamer mon incompétence à en juger l'ensemble et le détail : cependant, j'ose le dire, j'en ai peut-être assez compris, pour être autorisé à vous soumettre mes doutes et à vous manifester mes craintes. Laissez-moi donc vous demander en toute franchise et liberté : croyez-vous que les législations mo-

dernes aient assez fait pour la puissance paternelle ? J'y vois clairement des dispositions qui l'infirment ; je n'y distingue pas bien ce qui tend à la fortifier. Je vois bien que nous avons amoindri avec l'indépendance du père son autorité sur ses enfants ; je vois bien qu'en limitant sa faculté de disposer de son héritage et en lui imposant une loi de transmission qui le domine, vous le tenez vis-à-vis d'eux dans une dépendance qui diminue sa puissance et amoindrit sa dignité ; mais, tandis qu'en le forçant à se dépouiller lui-même, vous lui retirez la force morale qu'il puisait, pour gouverner ses enfants, dans la conspiration du devoir et de l'intérêt se rencontrant ensemble pour défendre son autorité ; je ne découvre pas assez les remparts nouveaux dont vous avez entouré cette puissance paternelle, et je me demande avec quelque embarras, où sont les forces nouvelles dont vous l'avez armée pour se défendre dans la famille contre cet esprit de révolte qui souffle de toute part ?

Je ne dis pas, remarquez-le bien, que nous n'avons rien fait pour la paternité. Nous avons décrété, je le sais, que l'enfant demeure sous

l'autorité des parents jusqu'à son émancipation, et que, même après son émancipation, l'enfant doit encore à son père et à sa mère amour et respect. Je vois aussi, et je vous en félicite, que quand le père a des sujets de mécontentement très-graves sur la conduite d'un enfant, il peut employer des moyens de correction que vos lois énumèrent et formulent avec soin. Mais, Messieurs, il faut bien le dire, puisque c'est la vérité, la seule inspection de ces dispositions montre aux moins clairvoyants, que la grande faveur de la loi est pour l'enfant contre la paternité; elle prend des précautions infinies contre le despotisme présumé du père, trop peu contre les révoltes présumées des enfants. D'où vient cette défiance ? Évidemment, les législations modernes à l'endroit de la puissance paternelle portent l'empreinte de l'époque de leur création. Le despotisme des rois qu'on avait fait alors retentir dans le monde avec un éclat si solennel, était devenu la terreur universelle : il fallait prendre ses garanties contre tout ce qui pouvait lui ressembler, même au sein de la famille ce doux empire de l'obéissance et de la

liberté : et la puissance paternelle ressentit jusque dans la société domestique le contre-coup des idées qui avaient remué la sphère politique. Certes, Messieurs, j'admire autant qu'un autre tout ce que le génie de l'homme éclairé par les législations des peuples a pu trouver dans l'ordre législatif, pour répondre par des dispositions nouvelles à des besoins nouveaux : mais est-il téméraire de penser, qu'à l'endroit de l'autorité paternelle et de sa légitime puissance, nous avons trop accordé aux entraînements du temps? et le moment ne serait-il pas venu d'examiner sérieusement, si notre législation qui a voulu être conservatrice et progressive, ne garde pas dans ses replis quelque germe de dissolution et de décadence qu'il importe d'arracher?

Quelques hommes sans doute vont s'alarmer, et peut-être aussi se réjouir de cette parole ; ils vont s'écrier : « Ah! nous vous attendions là : vous l'avouez enfin ; vous voulez » la ruine de nos institutions ; vous voulez » l'abolition de l'égalité fraternelle dans la » famille ; vous voulez en plein christianisme » le despotisme de la paternité païenne ; vous

» voulez la reconstitution de la famille féo-
» dale, de la propriété féodale; vous voulez
» la rétrogradation; et dans le monde moderne
» la résurrection du moyen âge. Et dès lors,
» à quoi nous servent tant d'inventions nou-
» velles, tant de glorieuses conquêtes? » Telles sont les épouvantes qu'inspire cette parole; il y a des hommes, à ce qu'il paraît, qu'elle empêche de dormir. Comment faire pour les rassurer? Ne vous est-il pas évident, Messieurs, que depuis bientôt huit ans, je ne vous prêche pas autre chose, la ruine de nos institutions? N'est-il pas avéré par nos propres aveux, que nous voulons reconstituer dans la famille la paternité païenne avec son droit brutal de vie et de mort? N'êtes-vous pas témoins que je demande pour vous le droit pur et simple d'asservir vos femmes et de tuer vos enfants? Est-ce que nous ne prêchons pas le servage de la famille? le despotisme dans la famille? la féodalité dans la famille? le moyen âge, tout le moyen âge, rien que le moyen âge? Que dis-je, le paganisme? Oui, même le paganisme!... Mais alors comment nous écoutez-vous? Comment nous tolérez-vous? Comment venez-vous

si nombreux, si pressés autour de cette chaire, pour n'entendre ici qu'insulter la raison, la nature, vos institutions, vous-mêmes ? Ah ! Messieurs, c'est que nous écoutant de plus près vous nous comprenez peut-être mieux. Ce que nous demandons vous le savez ; nous demandons la famille chrétienne, rien que la famille chrétienne, avec l'autorité en haut, l'obéissance en bas, le dévouement au milieu, et Jésus-Christ partout ; cela, j'imagine, n'est rien moins que paganisme ; cela fut, il est vrai, du moyen âge ; mais c'est aussi de notre âge : c'est l'immortelle jeunesse de toute famille et de toute société qui ne tombe pas en décrépitude.

Et quant à ce qui préoccupe quelques hommes effrayés ou qui font semblant de l'être, l'égalité dans la famille : nous ne demandons rien qui soit incompatible avec les légitimes besoins des sociétés nouvelles. Quoi qu'on en dise, nous savons tenir compte de la marche des temps et du mouvement des choses. Mais puisqu'on nous demande aujourd'hui tant de respect pour l'humanité ; et puisque en même temps on se plaît à ne voir plus que barbarie

dans tout ce qui a le malheur de ne pas dater de soixante-dix ans ; je demande la permission de venger la mémoire de nos pères des insultes d'une postérité ingrate, et de vous dire à vous hommes de ce temps : apprenez que ces aïeux si méprisés par des fils oublieux de leurs grandeurs étaient aussi l'humanité ; hommes et comme vous capables de comprendre le vrai et de vouloir le bien, ils ont pu avoir quelques raisons pour accepter dans la famille des formes et des institutions que le temps et la Providence avaient créées ensemble ; vos pères avec tant d'autres nations ont pu croire, sans mériter tant de superbes dédains, que l'égalité de partage consacrée par des législations modernes, n'a rien que la justice et la raison commandent impérieusement ; qu'elle n'est pas, comme on le suppose, une conséquence rigoureuse de l'égalité d'affection que le père doit à tous ses enfants ; qu'il y a dans la famille d'autres considérations, de convenance, de dignité, de tradition et de dévouement domestique, dont le père chrétien est sans contredit le meilleur juge ; que nos grandes préoccupations de partage, d'inventaire et de liqui-

dation tendent à pétrifier les cœurs au sein des funérailles; et que le droit à sa part, en exaltant l'égoïsme, est dans la famille une des choses qui empêchent le plus de pleurer la paternité qui s'en va. Je n'insiste pas sur ces considérations que je livre en passant à vos méditations impartiales. J'ajoute, appuyé sur la doctrine et l'histoire chrétienne, que le mode de transmission qui a prévalu dans la famille moderne, n'est pas plus une exigence du christianisme qu'il ne l'est de la nature; que ni la Bible, ni les conciles, ni les Souverains Pontifes, ni les Pères de l'Église, ne l'ont demandé à aucune société comme un droit absolu de la nature, ou comme un fruit nécessaire du christianisme; que des siècles demeurés grands dans l'histoire ont adopté dans la famille d'autres conditions avec lesquelles la société a longtemps vécu et non pas sans gloire; qu'en toute hypothèse, les conditions créées dans la famille moderne n'ont pas reçu décisive et complète la leçon de l'expérience et la sanction du temps; et qu'il est permis à tout homme qui cherche dans le passé des enseignements pour l'avenir, de se demander

dans le quart d'heure d'aujourd'hui à qui le long demain des siècles futurs finira par donner raison? En attendant que Dieu et les hommes nous préparent cet avenir pour tous encore si chargé d'ombres et de mystères; avec une raison assez impartiale pour reconnaître et saluer partout où elle la rencontre la vraie grandeur humaine; avec un cœur assez large pour embrasser le passé, le présent et l'avenir, et aimer à la fois vos pères, votre postérité et vous-mêmes, je vous adjure de songer sérieusement à relever parmi vous cette grande force de la société domestique et publique, la puissance paternelle; et de vous demander ce qu'il y aurait à faire pour y arriver.

Il importe d'autant plus de se poser cette question, que tandis que le courant des idées et des législations ont poussé à l'abaissement de la puissance paternelle, je vois que dans vos mœurs tout conspire à précipiter la déchéance de la paternité.

Vos jeunes gens, pris du vertige qui nous pousse à l'indépendance, rêvent pour leurs désirs impatients de tout joug une émancipation qui tarde trop à venir; prodigues avant le

temps, dissipateurs avant l'âge, qui sous les regards de la paternité désarmée dévorent l'héritage, parce qu'ils peuvent compter sur l'héritage ; qui sentent au milieu des déportements de leurs mœurs je ne sais quelle complicité des idées et des législations vivantes, et osent d'autant plus contre la paternité, que la paternité peut moins contre eux-mêmes ; qui estiment que la loi en les affranchissant, à une heure donnée, de la puissance coercitive, les affranchit en même temps du respect, de l'amour et de l'obéissance; qui oublient ce que dit un penseur illustre, à savoir, que « l'enfant » est toujours mineur devant la nature, même » quand il est majeur devant l'État; et que » l'autorité paternelle est essentiellement per- » pétuelle. »

Grand Dieu ! et tandis que les mœurs de votre temps offrent à l'observateur épouvanté le spectacle de pareils contrastes, on dirait que la paternité ne paraît pas encore assez humiliée aux regards des enfants; vous avez des génies qui font des drames tout exprès pour l'abaisser encore, et qui convoquent avec éclat la société entière pour assister sur vos théâtres

au découronnement de sa royauté et à la déchéance de sa grandeur morale. Quoi! des pères traînés sur la scène, y paraissant pour montrer à la génération qui regarde, des désordres, des hontes, des débordements qu'il est bien déjà assez triste de contempler, non dans des pères qui scandalisent leurs enfants, mais dans des enfants qui font pleurer leurs pères! Ah! Messieurs, depuis trente ans qu'avez-vous vu dans notre France? Vous avez vu passer la paternité sur vos théâtres, portant sur elle toutes les formes de l'opprobre; oui, toutes : la paternité orgueilleuse, la paternité égoïste, la paternité grossière, la paternité cupide, la paternité avare; il vous manquait de voir passer pour le progrès de votre temps la paternité voluptueuse, légère, débauchée, dissipatrice, prodigue enfin comme ne l'est pas toujours même un fils mal élevé : toutes ces paternités ravalées, dégradées, avilies, ont passé devant vous en jetant au mépris des peuples leur sceptre et leur couronne; et vous avez applaudi!!...

Mais, Messieurs, ce qu'il y a de plus désolant parmi les spectacles contemporains qui

montrent l'abaissement progressif de la paternité, c'est de voir la faiblesse paternelle elle-même conspirer avec les révoltes filiales pour amoindrir cette royauté domestique, qui semble vouloir de plus en plus s'abdiquer elle-même. J'ai vu sous ce rapport ce qu'il y a de plus triste à contempler dans la société domestique comme dans la société publique, la souveraineté conspirer contre la souveraineté ; des pères, des pères eux-mêmes abaissant la paternité ! Pères aveugles, qui demandent à leur amour de ruiner leur puissance, et estiment trouver dans une tendresse pleine d'irrévérence une compensation au mépris de l'autorité trahie par leur faiblesse ; qui laissent leur royauté s'abaisser de toutes manières, dans des attitudes et un laisser-aller incompatible avec leur dignité ; dans des caresses où le sensualisme et l'instinct se révèlent plus que le respect et l'amour ; et surtout dans ce grossier tutoiement légué à la famille moderne par le jargon de la démagogie, aussi antipathique à la langue qu'aux mœurs de notre France ! Pères insensés, qui oublient ce qu'il y a de plus élémentaire, à savoir que la familiarité

devant une puissance qui a droit au respect, engendre la grossièreté, la dureté quelquefois, et l'égoïsme toujours !... Ah ! Messieurs, je pourrais citer ici des exemples qui soulèvent la conscience chrétienne et révoltent la nature elle-même : vous verriez avec effroi tout ce qu'engendre en effet d'insensibilité barbare et de cruauté sauvage, ce mépris de l'autorité paternelle qui grandit chaque jour dans les familles d'où le christianisme s'est enfui ; des pères devenus vieux, brisés par le travail et dépouillés avant l'heure par une tendresse imprévoyante, cruellement abandonnés par les enfants qu'ont enrichis leurs sueurs et leurs souffrances : les fils devenus riches, étalant au grand jour la folie de leur luxe ; les pères devenus pauvres, cachant dans l'ombre la honte de leur misère ; les fils fortunés, joyeux, fiers jusque dans le scandale de leurs débauches ; les pères infirmes, tristes, humiliés jusque dans l'héroïsme de leur sacrifice !

Ah ! détournons nos regards de ces opprobres et de ces scandales ! et tandis qu'un siècle qui prétend porter le drapeau de tous les pro-

grès s'acharne à l'abaissement de cette grandeur qui en soutient tant d'autres, contemplons un moment ce que fait le christianisme pour élever cette puissance que votre siècle abaisse.

Le christianisme a hérité du peuple d'Israël deux saintes et sublimes choses : le culte du vrai Dieu, et le respect de la paternité : et sous ce double rapport on peut dire qu'il a agrandi son héritage, et l'a environné d'une gloire nouvelle plus resplendissante encore que son antique gloire.

Le catholicisme, Messieurs, qui sanctionne toute légitime puissance, consacre d'une manière éminente la puissance paternelle : il constitue le père, roi dans la famille : il exige des enfants l'obéissance aux parents ; et il demande à la femme la soumission au mari. « Que les femmes, dit saint Paul, soient » soumises à leurs maris comme au Seigneur : » car l'homme est le chef de la femme, comme » Jésus-Christ est le chef de l'Église. C'est lui » qui sauve et protége son propre corps ; et » comme l'Église est soumise au Christ, que » la femme (en tout ce qui est de son do-

» maine) soit soumise à son mari (1). » Que devient d'après cet enseignement, entre l'homme et la femme la célèbre égalité prêchée par des sectaires? C'est ce qu'il est difficile d'entendre : l'Église n'est pas égale à son Christ; le corps n'est pas égal à son chef. La parole de Dieu ici encore répond au sens commun de l'homme : car c'est la destinée de tous les réformateurs antichrétiens de contredire et de heurter invariablement l'une et l'autre. Quoi qu'il en soit, la femme chrétienne ne se peut plaindre du rang que lui fait le christianisme. Il y a pour elle une autre source de grandeur que nous rechercherons. D'ailleurs, s'il lui demande l'obéissance qui est la loi de l'Évangile, il lui assure une protection qui est le besoin de sa vie : en échange de la soumission il lui promet l'amour. S'il est ordonné à la femme d'être soumise à son mari, comme l'Église est soumise à Jésus-Christ; il est ordonné au mari d'aimer sa femme, comme Jésus-Christ aime son Église (2).

(1) Eph. v. 22.
(2) Eph. v. 25.

Cette harmonie de la puissance et de l'amour, de la puissance protégeant l'amour et de l'amour obéissant à la puissance, est le chef-d'œuvre de Dieu transfiguré par le Christ et sacré par le mariage ; désobéir au père dans la famille chrétienne, c'est désobéir au représentant du Christ, au délégué du Christ, à l'oint du Christ ; c'est désobéir au Christ lui-même, c'est-à-dire à l'autorité de Dieu qui commande dans l'homme.

Aussi ce nom de père, le christianisme l'a tellement honoré et en quelque sorte divinisé, que tous les ministères les plus élevés dans les peuples chrétiens se sont ornés, comme pour mieux conquérir les respects, de cette couronne de la paternité. Je pourrais rappeler que les meilleurs de nos rois se sont glorifiés de l'honneur de ce nóm ; ils aimaient à se nommer eux-mêmes les *Pères* du peuple. Cet empereur, le plus grand qui ait paru dans les siècles chrétiens, si grand que la grandeur même est entrée dans son nom, notre Charlemagne, avait conquis un nom dont il s'honorait encore plus, il se nommait le *Père des peuples*. Mais c'est dans l'Église surtout que ce nom de père dé-

core les fonctions les plus saintes et les ministères les plus augustes. L'homme qui a renoncé à la paternité du sang, pour se faire sur les âmes par la fécondité du sacrifice une paternité plus généreuse, porte devant vos respects ce nom glorieux et doux; il se nomme père. Le prêtre qui a reçu la sollicitude des âmes dans le plus humble hameau, est père dans la famille paroissiale; l'évêque qui a reçu avec une juridiction plus étendue des responsabilités plus grandes, est père dans la famille diocésaine; et Celui que Dieu a placé au plus haut sommet de l'Église pour en porter dans son cœur avec l'universelle sollicitude l'universelle responsabilité et l'universel amour; ah! Celui-là, il est Père dans la famille catholique! Lui qui représente sur la terre la plus grande autorité morale et la plus grande autorité divine; ah! c'est Lui qui porte bien au milieu des hommes ce nom vénérable et sacré! Il est le Père par excellence; et le monde entier en le saluant de tous les rivages de la terre, et de tous les vents du ciel, lui dit : « Saint-Père, oh! Saint-Père, bénissez vos enfants!... »

Telle est dans le christianisme la significa-

tion de cet incomparable nom. La gloire, la beauté et la sainteté de ce nom, ne sont que le naturel reflet de cette chose si grande et si sainte créée par le christianisme, partout où la vie du Christ est entrée profondément dans le cœur des sociétés et les mœurs des nations : la paternité chrétienne! La grandeur de cette dignité et l'illustration de ce nom sont venues d'elles-mêmes du fond des sociétés pénétrées de la séve du Christ. Il était à peine besoin que les droits respectifs des pères et des enfants fussent définis et sauvegardés par les lois : l'amour et la foi, la nature et la grâce étaient autour de cette royauté domestique comme la garde unie de la terre et du ciel. Les législations, en proclamant les attributions de la puissance paternelle et ses droits dans la famille, ne faisaient ainsi que donner une consécration sociale et un caractère public à une puissance sortie d'elle-même des croyances et des mœurs populaires créées dans l'humanité par des siècles de christianisme.

Aussi, Messieurs, que le père dans les peuples chrétiens était grand au sein de la famille! Il avait aux yeux de tous quelque

chose de la vénérabilité du prêtre et de la majesté du roi, l'une et l'autre tempérées par un amour et une tendresse qui, sans rien diminuer de son autorité, lui donnaient un charme et une puissance de plus. Sous ce toit domestique devenu comme un palais et un sanctuaire, il était entouré d'une vénération qui ressemblait à un culte ! S'il était vieux surtout ; si les générations s'étaient multipliées sous ce sceptre d'autant plus ferme pour se faire obéir, que la main du vieillard devenait plus faible pour le porter ; s'il était non-seulement père, mais grand-père, mais *patriarche* dans la famille ; alors il avait au foyer, à la table, partout, sa place réservée ; siége d'honneur que personne autre que lui ne se permettait d'occuper : nul dans ce royaume d'autorité et d'amour ne s'estimant assez grand pour prendre même un instant la place du patriarche !

Oh ! que ne nous est-il donné, sans rien perdre des perfectionnements que le temps amène, de relever sous vos yeux tant de foyers balayés par le temps, et de ressusciter du fond de leurs ruines ces grandes mœurs disparues ! Hommes des temps modernes, quelles leçons de respect,

et quels progrès pour vos mœurs domestiques vous iriez puiser sous ces manoirs d'un autre âge, que vous avez peut-être, sans les connaître assez, trop couverts de vos mépris : asiles de la religion, de la piété, de la simplicité, où habitaient quelquefois des chrétiens qui ne savaient pas lire ; mais où les enfants apprenaient d'une paternité royale et sacrée, ces trois choses auxquelles il en faut toujours revenir dans la famille, et qu'avec tous vos progrès vous ne savez plus assez obtenir de vos enfants : aimer le père, respecter le père, obéir au père!...

A quoi tenaient ces mœurs saintes et ces traditions vénérables que nous ne connaissons plus? Ah! Messieurs, on ne saurait trop vous le redire, parce que vous ne le saurez jamais assez : elles tenaient à la foi et à la révélation chrétienne, qui montrait partout dans les pères la royauté du Christ régnant sur les enfants! O pères qui m'écoutez, vous vous plaignez de voir votre puissance tomber devant les révoltes et peut-être sous les mépris de vos fils : eh! qui donc accuserez-vous de votre déchéance? Vous vous êtes vous-mêmes découronnés de votre chef : Jésus-Christ vous couvrait de sa majesté

et vous donnait son auréole; vous avez perdu volontairement l'une et l'autre. Qu'est-il arrivé, si ce n'est ce que vous deviez prévoir? Vos enfants voient en vous ce que vous y voyez vous-mêmes, un homme, rien qu'un homme; un homme dont ils tolèrent plutôt qu'ils n'acceptent l'autorité. Peut-être vous n'êtes pas chrétiens; vos enfants le sont peu; bientôt, fidèles à imiter votre apostasie ils ne le seront plus. Prenez garde : vous apprendrez trop tard, dans d'inconsolables gémissements, ce que c'est aujourd'hui pour un père de commander à des enfants qui n'adorent plus Jésus-Christ. Dieu vous préserve de ce malheur, dont les pères ne se consolent jamais : voir humilier devant vos enfants votre amour par l'ingratitude et votre autorité par le mépris. Ah! revenez tous à Jésus-Christ; adorez Jésus-Christ; obéissez à Jésus-Christ; acceptez sur votre vie entière l'autorité et l'empire de Jésus-Christ; qu'il règne sur vos enfants en régnant sur vous-mêmes; et que votre paternelle autorité retrouve en lui sa puissance et sa majesté rehaussées par la puissance et par la majesté d'un Dieu!



SIXIÈME CONFÉRENCE.

SIXIÈME CONFÉRENCE

LE PROGRÈS DANS LA FAMILLE

PAR LA MATERNITÉ CHRÉTIENNE

ÉMINENCE,

Le rôle providentiel, la prérogative spéciale du père dans la famille, c'est l'autorité et comme conséquence l'exercice de la puissance. L'autorité paternelle exige la puissance par sa dignité, sa fonction et sa responsabilité ; et elle l'exige telle que la Providence la lui prédestine, armée du triple droit d'instruire, de gouverner et de punir : puissance si forte et si

efficace pour la conservation des sociétés, que de grands peuples malgré leurs vices lui ont dû, selon la promesse de l'Écriture, des miracles de longévité.

Cette puissance paternelle, si nécessaire au progrès de la famille et de la société, rencontre dans toutes les tendances et dans tous les courants de la société moderne un antagonisme profond; les idées, les législations, les mœurs, tout lui est plus ou moins hostile; et cette diminution de l'autorité et de la puissance paternelle tend à produire de plus en plus le divorce non-seulement entre les époux, mais entre les frères eux-mêmes. Le christianisme au contraire qui sanctionne toute légitime autorité, sacre d'une onction et couvre d'une majesté sainte la puissance paternelle; il fait au nom de père une gloire incomparable ; il donne à la paternité une sorte de vénérabilité sacerdotale et de royale grandeur.

Telle est la puissance paternelle. Je n'ai pas parlé du mauvais usage de cette puissance : il était question de la chose, non de l'abus toujours possible. Laissez-moi vous dire cependant, avant d'arriver au sujet spécial de ce dis-

cours, que la royauté paternelle peut abuser d'elle-même de deux manières : par l'exagération et par l'abdication; s'exagérer devant la mère pour tomber dans le despotisme, ou s'abdiquer devant les enfants pour tomber dans l'impuissance.

Il est bien évident, Messieurs, qu'en établissant devant vous avec ses titres authentiques la puissance que Dieu vous fit pour le gouvernement de la famille, nous n'entendons pas vous autoriser à la pousser au despotisme et à prendre vis-à-vis de vos femmes des façons de tyrans. Il faut y prendre garde cependant; l'homme est ainsi fait, que le sentiment de son autorité facilement l'incline à l'autocratie, et que la puissance sans l'amour tend d'elle-même au despotisme. Dès lors vous avez contre tout abus du pouvoir paternel un préservatif efficace : cherchez dans l'amour le contre-poids de l'autorité et le tempérament de la puissance; faites ce que saint Paul commande : tandis que vos femmes vous sont soumises comme l'Église à Jésus-Christ, aimez vous-mêmes vos femmes comme Jésus-Christ aime son Église; et défendues par votre amour contre les abus de vo-

tre autorité, jamais elles ne sentiront dans ce gouvernement de la puissance le poids de la tyrannie.

Mais, si la puissance paternelle peut abuser d'elle-même en s'exagérant jusqu'à la tyrannie, il y a pour elle un abus encore plus fatal au progrès de la famille, s'abandonner jusqu'à l'abdication. Les volontaires abdications des rois ne sauvent jamais les sociétés; les volontaires abdications des pères perdent toujours les familles. Et il faut bien en convenir, le mal de la famille au XIX[e] siècle est plus dans l'abdication que dans l'exagération de l'autorité paternelle : sur un père qui pèche par l'excès de la force, il y en a dix qui pèchent par l'excès de la faiblesse ; et il n'est pas rare de voir ces deux excès se rencontrer ensemble dans des paternités deux fois prévaricatrices ; âpres et dures à la mère, molles et faciles aux enfants; donnant dans la société domestique le double exemple que donne quelquefois la royauté dans la société publique, le spectacle du despotisme et le spectacle de l'impuissance.

Mais, Messieurs, c'est assez vous parler du ministère de la paternité dans la famille ; il est

temps de vous parler du ministère de la maternité. Dans le plan divin qui a tracé l'ordre et la constitution de la famille, comme le père est la naturelle personnification de la puissance, la mère est la naturelle personnification du *dévouement*. Si l'obéissance paraît abaisser la mère, son dévouement la relève, et lui fait dans la famille un ascendant et un empire moral qui ne lui laisse rien à envier à la puissance et à l'autorité maritale. Une femme peut se sentir humiliée de la nécessité de se soumettre, jamais de la nécessité de se dévouer. Là est sa dignité propre, là est sa grandeur originale : se dévouer, se dévouer encore, se dévouer toujours. Nous allons, conformément au plan du dernier discours, chercher dans la nature des choses la raison de ce ministère sublime, et nous montrerons ce que fait le christianisme pour élever la mère à la hauteur de sa mission providentielle. Si ce sujet a un côté austère que ma conscience ne me permettra pas de voiler, il a une face radieuse qu'il me sera doux de vous révéler. Quand on a aimé une mère; quand on a touché par son cœur au fond de ses ten-

dresses, il y a du charme à dire le ministère de la maternité; et si je ne parvenais à vous émouvoir un peu en vous parlant de nos mères, mon cœur aurait lieu plus que jamais d'accuser les trahisons de ma parole. Dieu me donne du moins d'en être assez bien servi, pour atteindre le but que je me propose, sauver la famille en rehaussant dans les âmes l'idéal de la maternité chrétienne, et en replaçant à son front sa véritable auréole, la douce et glorieuse auréole du dévouement et du sacrifice!

I.

Pour attester et démontrer que le dévouement est dans la famille le rôle providentiel de la maternité, il nous suffirait d'en appeler au cœur des mères. Mais vous n'êtes pas mères vous-mêmes; et il n'est pas inutile de révéler tout d'abord à votre raison et à votre cœur tout ensemble ce secret si délicieux à entendre du dévouement maternel. Allons au fond des

choses : nous n'avons pas à craindre en ces profondeurs sympathiques de nous perdre dans le vague et l'incompréhensible.

Le mot *mère* est le premier que notre cœur prononce même sans l'avoir jamais appris : il exprime dans la langue de tous les peuples comme la première respiration de notre cœur. Ceux qui se plaisent à explorer les mystères des langues humaines cachés dans les replis des mots même les plus simples, disent sur celui-ci des choses merveilleuses qui ne peuvent trouver place dans ce discours. Quoi qu'il en soit, on sent au parfum que l'on y respire toujours, que ce mot *ma mère* garde pour notre cœur un charme qui ne sait pas tarir. L'homme peut devenir sourd à toute parole, insensible à tout nom ; il y a un mot qu'il entend, une parole qui l'émeut toujours : *ma mère!* L'homme peut tout oublier, même Dieu; il ne peut pas oublier sa mère : dans les plus grandes ruines de son cœur cette image reste debout. Lorsque surtout nous l'avons perdue depuis des années, et que déjà notre vie s'en va vers son déclin, souvent, dans cette ombre que projette devant nous toute vie dont

le soleil descend, nous croyons voir s'élever couronnée d'une pure lumière une image que les années embellissent à mesure qu'elles l'éloignent de nous; et sous le charme d'un souvenir toujours jeune nous nous surprenons à nous écrier dans le secret de notre cœur : « Ma mère ! Ah ! oui, c'est ma mère ! » Sous ce rapport, notre cœur en vieillissant semble retrouver un perpétuel rajeunissement ; et nos souvenirs cachés au plus intime de notre vie gardent un charme qui se prolonge et se multiplie avec nos jours.

A quoi tient le charme mystérieux qui s'attache à ce mot ? charme incomparable survivant à tout ce qui meurt dans notre vie, et lui-même n'y pouvant mourir! Ah! Messieurs, c'est que ce mot est la plus naturelle et la plus vive expression d'une chose pour notre cœur à nulle autre pareille; cette chose, vous me permettrez de la nommer ici, parce qu'il est impossible, dans l'ordre purement humain, de trouver à ce mot un sens plus légitime, plus pur et plus sacré que celui que notre sujet lui impose; cette chose d'où vient à ce mot le parfum qui l'embaume, c'est l'amour! La mère est sur la

terre la plus douce personnification de l'amour; si son visage en porte le plus beau sourire, c'est que son cœur en garde le plus riche trésor. Le cœur maternel est le lieu natal de cet amour qui fait le fond de notre vie. L'enfant, neuf mois renfermé dans les entrailles de sa mère, a dormi neuf mois sur son cœur; il s'est formé lentement sous le flot vital qui en sortait avec l'amour et le sang comme d'une source perpétuellement jaillissante; les battements de ce cœur maternel sont devenus la première impulsion de sa vie; elle a germé sous sa chaleur, elle s'est animée de son mouvement dans les profondeurs de la maternité; et lorsque l'enfant sort de ce sommeil fécond où sa vie s'est éveillée au sein de la vie maternelle; lorsque la nature obéissant à Dieu a brisé le nœud qui liait deux vies dans une seule; ces deux êtres ne cessent pas de s'attirer l'un l'autre par des attractions dont les mères seules connaissent tout le secret, et dont nous sentons nous-mêmes le charme sans le comprendre, alors que dans de sympathiques étreintes, ces deux vies la mère et l'enfant se rapprochent spontanément, comme pour retrouver leur unité; unité mys-

térieuse qui demeure et se sent encore jusque dans la dualité de la vie séparée.

Aussi, lorsque la mère a reçu dans ses bras pour la première fois ce petit être échappé d'elle comme un rayonnement de sa vie; et lorsque le regardant d'un insatiable regard, elle s'extasie dans la contemplation de son image et s'enivre des parfums de son cœur : oh! alors elle sent dans tout son être une puissance sympathique qui la fait pencher vers cet enfant qui même après sa séparation tient encore à elle par des liens invisibles que nulle main ne peut rompre; et je ne sais quoi lui dit au fond du cœur, que cet enfant sorti d'elle ne pourra vivre que par son amour et croître que par ses dévouements, comme il a vécu en elle de la vie de son cœur et du mouvement de ses entrailles.

C'est alors, ah! oui, c'est alors qu'une grande révélation lui est faite au plus intime de ses joies. La loi de sa vie lui apparaît dans une lumière que n'obscurcit aucune ombre; elle comprend par la seule voix de l'instinct pourquoi Dieu avait ouvert dans son cœur un si profond réservoir d'amour, et pourquoi la Providence

y avait caché à son insu un si riche trésor ; elle apprend des besoins de son cœur, des faiblesses de son enfant et des sympathies qui les rapprochent, qu'aimer est la loi spéciale de sa vie. Comme la séve coule et s'épand de l'arbre dans son feuillage pour s'épanouir en fleurs et préparer les fruits, ainsi la mère a compris, à la première heure de sa maternité, que l'affection doit de son cœur se répandre sans tarir jamais, pour achever de former cet être ravissant qui sera un jour la plus belle fleur de sa vie et plus tard le plus beau fruit de son cœur ! « Ah ! dit-elle, comme il faudra l'aimer, cet enfant, comme il faudra l'aimer ! » Sa raison lui dit : c'est un devoir ; son cœur lui dit : c'est un besoin ; et tout son être redit dans un tressaillement ineffable : c'est un bonheur ! Aussi, comme elle aime, la mère ! comme elle aime cet enfant dans lequel elle se sent vivre et tressaillir elle-même ! Comme elle l'aime ? Ah ! demandez à vos mères ; car pour moi, je l'avoue, si je me sens un cœur et une âme capables de deviner quelque chose de ce doux mystère, je ne me connais pas de paroles capables de le dire : à moins que ce ne soit vous le dire

assez que de tirer de mon cœur ému ce mot qui parle mieux qu'un discours : ma mère!!

Ainsi, ce qui fait le charme sans pareil de ce mot, c'est l'amour dont il est la plus naturelle et la plus suave expression. Mais pourquoi cet amour? Quelle est la raison providentielle de cette création merveilleuse que Dieu a faite en créant avec ses trésors d'affection le cœur de la mère? Car, vous le comprenez, Messieurs, si je me suis arrêté un moment avec vous à la contemplation de cette merveille, ce n'est pas pour le seul plaisir de regarder ou de peindre un phénomène de la vie, dont le charme ne se retrouve si puissant dans aucun autre. Cet amour déposé au cœur de nos mères y fut placé pour un but; il n'est pas créé pour le seul bonheur de se posséder et de se sentir lui-même. Si la mère porte dans son cœur le besoin d'aimer comme le naturel penchant de sa vie, c'est que sa vie elle-même a pour loi souveraine une chose sublime, féconde et difficile, qui ne se peut accomplir qu'à force d'affection : le *dévouement.* La maternité se révèle elle-même à elle-même par ses propres douleurs encore plus que par ses joies; et c'est dans ce mélange ineffable

de la douleur et de la joie, de la douleur de l'enfantement et de la joie de la maternité, que la mère a tout à la fois ces deux révélations qui n'en font qu'une : la révélation de la loi d'amour et la révélation de la loi du sacrifice. La mère sent en un mot qu'elle est appelée à beaucoup aimer, parce qu'elle est appelée à beaucoup se sacrifier; et que c'est en vue du sacrifice que son amour lui est donné.

C'est là ce qui fait à la mère dans la famille et dans l'humanité entière une grandeur incomparable : elle a la vocation spéciale du dévouement; c'est là son honneur et sa gloire; c'est sa noblesse aussi; et comme toute vraie noblesse elle a pour loi le dévouement et pour devoir le sacrifice. Le père a reçu l'autorité pour exercer la puissance; la mère a reçu l'amour pour exercer le dévouement. Le dévouement, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus sublime tout ensemble et de plus difficile sur la terre. Ce n'est pas le lieu de vous développer cette idée, la grandeur du dévouement; mais il est certain que dans notre pensée nous ne mettons rien au-dessus; si, dans notre royaume intérieur, nous nous plaisons à mettre sur des

trônes invisibles les grandeurs qui ont conquis nos admirations, il est indubitable que sur le premier de ces trônes nous plaçons le dévouement. D'où nous vient pour le dévouement et pour le sacrifice cette estime réservée et cette admiration sans égale? sans doute parce que l'égoïsme tenant au plus intime de notre vie, le dévouement qui en est la défaite nous apparaît ce qu'il y a de plus grand, parce qu'il se révèle à nous comme ce qu'il y a de plus rare et de plus vraiment héroïque. Eh bien! Messieurs, la femme ou plutôt la mère porte en elle le besoin natif de cette chose si grande, si admirée et si naturellement difficile : elle en a l'instinct; que dis-je? elle en a comme une sorte de passion. Si bien que quand le dévouement lui manque, sa vie semble mentir à son propre élément; la respiration lui fait défaut; vous diriez qu'elle va mourir dans le vide; elle se tourne à l'égoïsme et elle marche au désordre pour aboutir à la stérilité.

Mais, Messieurs, où la femme trouve-t-elle la force d'embrasser l'âpre loi du dévouement dont elle ne peut se passer? Ah! je vous l'ai dit : Dieu lui a donné l'amour; l'amour qui

fait sans peine tout ce qui est grand et difficile, et dont l'acte propre est le dévouement lui-même. Dieu sur la terre a bien fait toutes choses ; et voici, entre les merveilles sorties de sa main, une des plus belles harmonies de l'univers. Partout où se rencontre un ministère répulsif, Dieu a placé l'amour pour le faire accepter. L'amour est une grande et puissante chose : il allége tout fardeau et il met la suavité dans l'amertume même : il se pose entre l'homme et la difficulté et il rend acceptable tout ce que la nature repousse ; et c'est sa magie inimitable de réaliser comme par enchantement ce que la raison et la nature s'accordent quelquefois à déclarer impossible. Le savant trouve la force d'ouvrir dans le champ de la science un rude et laborieux sillon ; pourquoi ? Il a l'amour de la vérité. L'artiste, pour créer un chef-d'œuvre, trouve le courage d'un travail capable de briser toutes les forces de l'homme ; pourquoi ? Il aime le beau, il a la passion de l'idéal. Le guerrier trouve dans son cœur l'inspiration d'un héroïsme qui semble au-dessus de notre humaine faiblesse ; pourquoi ? Il a l'amour de la patrie, il a la passion de la

gloire. Que dis-je? même dans la création purement animale l'amour instinctif accomplit des merveilles. C'est lui qui retient captif sur sa couvée durant de longs jours l'oiseau si naturellement volage; c'est lui qui enchaîne à ses petits dans une servitude autrement inexplicable l'animal que la nature a rendu fécond. Je n'insiste pas davantage; nous pouvons accepter comme une loi universelle dans la création ce principe qui nous explique la fonction et la destinée sublime de la mère : à savoir, que là où Dieu a déposé un grand amour il prédestine d'ordinaire à de grands sacrifices.

Mais si la mère a reçu le trésor de l'amour parce qu'elle a la vocation du sacrifice, cette vocation elle-même comment s'explique-t-elle? Qu'est-ce qui lui impose ce ministère du dévouement auquel la Providence l'a appelée en lui mettant au cœur cette grande puissance d'aimer? Vous le demandez? Mais c'est la maternité elle-même. La mère a la vocation du sacrifice, parce qu'elle a dans la famille la vocation de la fécondité; elle est dévouée et accepte la souffrance, parce qu'elle doit être féconde et reproduire la vie.

Il semblerait, au premier abord, que cette fonction de la vie se multipliant elle-même, ne devrait renfermer que des mystères de joie, et que comme Dieu éprouve un bonheur infini en reproduisant son image substantielle, ainsi la vie humaine devrait rencontrer dans la loi qui la reproduit une joie sans mélange de douleur. Peut-être il en eût été ainsi dans l'état d'innocence, si l'innocence avait persévéré sur la terre; mais depuis la chute de l'homme, Dieu a marqué la naissance et la formation de notre vie du signe de la douleur; il l'a soumise pour toujours à la loi du sacrifice. Le sacrifice, en effet, par suite de notre déchéance, est devenu dans l'humanité la loi de la vie et de la fécondité; rien de grand, de beau et de puissant ne se produit sur la terre que par l'application que l'homme sait se faire de cette loi souveraine; et tout ce qui ne sort pas plus ou moins d'un sacrifice ne vaut pas même la peine d'être nommé. Le sacrifice résume toute l'économie du christianisme, toute la législation de la nature humaine et toutes les harmonies de la vie sociale.

Or, si le sacrifice est en tout ordre de choses

une condition de fécondité, il n'est pas difficile d'entendre qu'il doit l'être par-dessus tout dans la famille. D'après la loi générale qui gouverne notre nature déchue, les sacrifices sont à la mesure des créations et les créations à l'égal des sacrifices : et dès lors, si pour exister, vivre et se développer, chaque chose sur la terre demande un sacrifice égal à elle-même, il est manifeste que dans l'ordre purement humain rien ne peut demander un sacrifice plus grand que la fonction de produire et d'élever l'homme; c'est qu'il n'y a rien de plus grand dans la création que l'homme lui-même; quand il a été formé et qu'il apparaît ce qu'il est, roi de la création dans toute sa grandeur, toute sa force et toute sa beauté, il porte dans cette grandeur, cette force et cette beauté, le triple signe de l'amour qui l'a produit par ses douleurs et fécondé par ses sacrifices.

Dieu a voulu lui-même proclamer cette loi de toute fécondité humaine. A l'heure solennelle où la nature et l'homme frémissaient encore du contre-coup de la première chute, il fut dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la

» sueur de ton visage ; » et il fut dit à la femme :
» Tu enfanteras dans la douleur, et je multi-
» plierai tes souffrances avec tes enfante-
» ments. »

Ainsi, la loi de notre vie déchue condamne d'un côté l'homme à des travaux, et de l'autre la femme à des enfantements douloureux. De même que la terre ne sera pas féconde sans la sueur de l'homme, la vie humaine ne sera pas féconde sans la souffrance de la femme. Ève, c'est-à-dire la mère des vivants, est soumise encore plus que l'homme à l'empire de la souffrance et à la loi du sacrifice ; parce que plus que l'homme elle est la source vivante de l'humanité et l'ouvrière dévouée de ce chef-d'œuvre de Dieu que l'on appelle un homme.

En effet, les conditions de la vie humaine étant ce qu'elles sont, la femme est placée dans cette alternative, ou d'embrasser la souffrance au risque de sa propre vie, ou de condamner à la stérilité la source même de la vie. La mère, pour remplir sa fonction même la plus vulgaire, doit accepter ces trois ministères qui n'en font pour ainsi dire qu'un : enfanter, nourrir et élever des enfants ; triple fonction où la souf-

france se multiplie par la souffrance et où le sacrifice répond au sacrifice.

Enfanter est la première condition ; la femme ne prend la dignité de mère qu'à partir de l'heure de son premier enfantement ; or, ce premier enfantement sera comme tous les autres, il sera douloureux ; ce petit être sorti de ces premières douleurs annoncera sa venue par un cri ; ce cri sera un gémissement, gémissement pareil à tous ceux qui suivront. Quand même l'art à force de procédés ingénieux arriverait à diminuer en certaines situations la souffrance de la maternité, le principe de la douleur est au cœur de la vie ; il opposera éternellement à la puissance de l'art des résistances invincibles ; parce qu'il ne peut être donné à l'homme d'annuler un décret de Dieu, ni aux inventions du génie de supprimer une loi de la nature.

La mère qui souffre pour enfanter doit souffrir encore pour nourrir. La nutrition de l'enfant par la mère est une conséquence de la maternité et une loi générale de la Providence. La mère qui nourrit achève de créer son enfant ; elle continue de le former en l'abreuvant à la

source que Dieu lui a préparée pour développer sa vie, près de ce cœur même où il a puisé la vie. Au dehors comme au dedans elle continue de mettre son sang dans son sang, sa chair dans sa chair, sa substance dans sa substance ; elle se fait de plus en plus mère. Cette ambition de se mettre soi-même le plus possible dans un être où l'on veut retrouver son image et sa vie, me paraît à la fois si naturelle, si légitime et si sainte ; elle répond si bien au dessein de la Providence et au penchant de la nature, qu'une mère qui la rejette d'elle anéantit une des plus belles harmonies de la création ; elle se dépouille elle-même de son plus grand honneur et de sa plus grande beauté. La mère, en effet, n'a toute sa gloire et ne rayonne de toute sa beauté, que quand elle tient dans ses bras l'enfant attaché à son sein, et y puisant avec une faim qui ne sait pas se rassasier cette vie que la mère lui verse toujours dans un lait nourricier, comme elle la lui versait dans un sang générateur. Je sais qu'au ministère de nourrir, il y a de légitimes dispenses ; la nutrition n'est pas autant que l'enfantement une condition essentielle de

la maternité ; elle n'en est, si vous voulez, que la condition intégrale ; mais je me demande comment une mère s'estimerait assez peu elle-même dans ce qu'elle a de plus grand, pour ne pas tenir, quand elle le peut, à la plénitude de sa maternité ? Comment, quand on en a la puissance et la vocation, n'éprouverait-on pas ce généreux besoin de compléter cette reproduction de soi-même dans un autre que soi ; fallût-il pour nourrir cette vie blesser sa propre vie ; fallût-il pour ce second enfantement renouveler toutes les souffrances du premier ? Souffrir, il le faut en effet pour cet autre ministère de la maternité. S'il n'y a pas d'enfantement sans douleur, il est difficile que la nutrition ne coûte rien ; la mère ne nourrit l'enfant qu'à la condition d'un épuisement momentané : épuisement mystérieux qui multiplie la vie sans en tarir tout à fait la source, et reproduit avec une usure qui réjouit la Providence ce que la mère donne avec un amour qui doit un jour la réjouir elle-même.

Il y a pour la maternité un troisième ministère qui demande à la mère des sacrifices et des dévouements plus grands encore : le mi-

nistère de l'éducation. Élever un enfant, après l'avoir produit de son sang et nourri de son lait, c'est l'enfanter une troisième fois, c'est l'achèvement de la maternité. La mère qui n'a pas élevé n'est pas mère dans le plus beau sens de ce mot; elle n'a pas mis dans ce chef-d'œuvre demeuré imparfait ce qui lui donne le complément de sa beauté, de sa grandeur et de sa force. Je ne traite pas spécialement de cette sublime chose qu'on appelle l'éducation; je ne fais que la signaler en passant comme l'achèvement nécessaire de la maternité, et comme la plus complète manifestation de la loi du sacrifice qui est le devoir et la gloire de nos mères. Tous ceux qui ont mis le cœur et la main à cette œuvre incomparable, élever des enfants, mères ou non, instituteurs ou institutrices, ne peuvent ignorer que de tous les enfantements qui constituent la maternité, celui-là n'est ni le moins long ni le moins douloureux. La fleur croît et se développe sous la sueur du jardinier qui la cultive et l'arrose; l'enfant croît et se développe dans les souffrances de la mère qui le façonne et l'élève. Heureuses les mères qui ont souffert, beaucoup souffert pour

élever leurs enfants ! heureuses les mères qui ont pleuré, beaucoup pleuré pour élever leurs enfants! larmes fécondes qui tombent sur ces cœurs encore tendres comme une pluie du ciel sur les fleurs ; cette rosée de larmes et ce rayonnement d'amour qui sort sans cesse du cœur de la mère dévouée, un jour deviendront la vie, la beauté, la grandeur des enfants de la famille ; et ces enfants eux-mêmes fruits bénis de l'amour devenu sacrifice, deviendront à leur tour la gloire, l'honneur et la bénédiction de sa fécondité !

Ah ! je le sais, les économistes sans foi qui ne voient de l'humanité que l'écorce, estiment avoir trouvé contre la fécondité de la famille des raisons qu'ils disent profondes; et la parole chrétienne ne pourrait toujours sans rougir creuser ces profondeurs. Peut-être nous examinerons plus tard cette face de notre sujet qui est à mon sens le côté infime des choses humaines ; et nous pèserons dans sa propre balance les raisons de l'économie moderne contre la parole dite au commencement du monde : « Croissez et multipliez-vous. » Quoi qu'il en soit, l'Église aussi a ses raisons pour

croire que la sagesse humaine n'est pas plus profonde que la sagesse de Dieu, et que cette parole : « Croissez et multipliez-vous, » qui tombait sur nos premiers parents, non comme malédiction mais comme une bénédiction de notre race, ne nous a pas trompés.

Dans la langue de l'Église comme dans la langue des Écritures, devant la revélation et la foi comme devant la nature et la raison, la fécondité dans la famille est une bénédiction. Oui, comme il y a d'ordinaire une malédiction vengeresse de la loi divine outragée, qui tombe sur les foyers que l'égoïsme et le crime ont rendus solitaires, il y a une bénédiction qui descend de Dieu sur les familles où le sacrifice et la vertu se sont rencontrés pour féconder la vie. O homme, votre épouse a multiplié autour d'elle les rejetons de sa vie et de la vôtre. Ah! c'est Dieu qui vous le crie par la voie d'un prophète : Vous êtes heureux, et la bénédiction vous viendra : *Beatus es, et bene tibi erit.* Vos fils croîtront et s'épanouiront sous vos yeux, rangés autour de votre table comme les jeunes rameaux de l'olivier : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ suæ.*

Ainsi sera béni l'homme qui craint le Seigneur et observe sa loi : *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum* (1). Ses enfants au foyer se comptent comme les bénédictions du ciel. Témoignage vivant de l'accomplissement de la volonté de Dieu, ils sont tout à la fois la bénédiction des parents, la bénédiction de la famille et la bénédiction de la patrie !

Multiplication de la vie par les parents, ils sont en retour pour leurs parents la multiplication du bien. En leur imposant des devoirs toujours croissants, ils leur imposent toutes les vertus et ferment à tous les vices la porte du foyer. Le respect dû aux enfants commande la réserve, la dignité, la convenance, la prédication de l'exemple. Leur pétulance exerce à la possession de soi-même, à la douceur, à la patience, au calme dans le commandement ; et leur indiscipline elle-même devient pour le père et la mère une perpétuelle leçon d'obéissance et d'autorité. La candeur de leur âge, la simplicité de leur cœur et le sourire de leur innocence sont le plus doux parfum de vertu

(1) Ps. 127.

qu'ils respirent sur la terre : fleurs délicieuses qui embaument leur cœur en charmant leurs regards. Fidèles à la loi de leur vocation, le nombre de leurs enfants devient la multiplication de leurs vertus, et l'agrandissement de la famille leur progrès dans la perfection.

Et ces enfants, qui sont la bénédiction des parents, sont aussi les uns pour les autres une mutuelle bénédiction qu'ils se communiquent même sans y songer dans le bienfait de la fraternité. Sauf des exceptions que je veux bien reconnaître, l'enfant seul au foyer ressent dans tout son être et surtout dans son éducation l'inévitable contre-coup du mal de sa solitude ; et d'ordinaire il *s'élève* difficilement. Accoutumé à se voir lui tout seul le centre de toutes les affections et l'objet de toutes les préoccupations paternelles et maternelles, n'ayant ni de frères ni de sœurs pour partager avec lui les caresses, les sourires, les tendresses de la paternité et de la maternité, il devient absorbant, personnel, exigeant, égoïste, impérieux, despote : les besoins fraternels et tous les sentiments desintéressés, qui sont la gloire de la nature humaine,

demeurent dans cet enfant solitaire comme à l'état latent; trop heureux s'ils ne tournent tout entiers à l'égoïsme et à l'indépendance. Au contraire, l'enfant dans la famille s'élève d'autant mieux qu'il partage avec un plus grand nombre le bonheur de la fraternité et les sollicitudes de la paternité. Accoutumé à la communication, la générosité lui devient comme naturelle; il grandit avec tous en désintéressement, en bonté et en tendresse; en obéissance à ses parents, en affection pour ses frères et en grâce devant Dieu.

Ainsi les pères, les mères, les enfants, ressentent le bénéfice sacré de la fecondité multipliée par le sacrifice. Que dis-je? la patrie, la patrie elle-même recueille pour sa gloire, son honneur et sa force, ces bénédictions du foyer domestique. Qui sert le mieux la commune patrie, ou bien ceux qui par égoïsme, par calcul, par lâcheté, laissent le foyer désert, comme un champ qui n'a connu ni le travail ni la sueur de l'homme; ou bien ceux qui font croître en grand nombre sous leur toit généreux des fils qui sauront au champ d'honneur affronter tous les périls et mourir pour

la patrie; et des filles qui sauront à leur tour multiplier la vie, ou, ce qui est encore plus beau, mourir pour le malheur?...

Voilà, Messieurs, la bénédiction de Dieu sur la famille : voilà sa gloire, sa beauté, sa grandeur, son plus splendide héritage; car quel plus riche et quel plus magnifique héritage dans la famille se peut-il concevoir que l'héritage de la vie humaine elle-même? A qui reviennent surtout cette bénédiction, cet honneur, cette gloire, cette grandeur de la famille? Ah! Messieurs, puisque j'ai dit votre prérogative et votre dignité, permettez que je dise aussi l'honneur et la dignité de nos mères! Cette multiplication de la vie, cette bénédiction qui en prépare tant d'autres, elle vient de la mère surtout, de la mère dévouée, de la mère qui souffre, de la mère enfin bénie de la terre et du ciel; glorieuse devant Dieu et devant les hommes, parce qu'elle est féconde! Et c'est là ce qui fait à nos mères une grandeur qui leur permet de s'incliner devant l'homme, sans rien perdre de cette majesté qui a pour couronne leurs propres enfants et pour auréole le sacrifice qui les multiplie.

II

Vous venez de voir, Messieurs, comme tout se tient et s'enchaîne dans cette admirable création, la mère : son nom plein d'un charme sans égal dans la nature signifie l'amour dont son cœur est comme le lieu natal; cet amour a pour vocation le sacrifice que lui seul rend possible; et le sacrifice sauvegarde la fécondité qui est la bénédiction et l'honneur de la famille. Vous le voyez, tout tient à cette chose unique qui est la raison de l'amour et la cause de sa fécondité : le sacrifice. C'est que le sacrifice est en tout dans notre humanité déchue le dernier mot des choses : il est dans l'ordre moral à peu près ce que le génie est dans l'ordre intellectuel, la simplification à la plus haute puissance. Qui a trouvé le sacrifice, le sacrifice effectif et permanent, a trouvé dans la famille le secret de tout.

Il s'agit maintenant de savoir qui a la puissance de faire accepter de nos mères, dans toute sa plénitude et toutes ses saintes austérités,

cette loi du sacrifice qui rend la vie féconde et la famille prospère? Je n'hésite pas à le déclarer: dans notre état de déchéance et surtout dans l'état de nos mœurs européennes, il n'y a que la doctrine et la pratique chrétiennes qui soient assez puissantes pour élever ici la femme à la hauteur de ses destinées.

A le bien prendre, il n'y a, au point de vue où nous sommes, que deux grandes doctrines en présence : l'une qui nie le sacrifice et en débarrasse ; l'autre qui l'affirme et l'impose.

Ce que la première doctrine, appliquée dans ses dernières conséquences, a pu dans notre siècle imaginer de mieux pour le progrès du monde, ce fut ce qu'on a appelé avec tant d'éclat la *femme libre*, naguère cherchée à tous les vents du ciel par des réformateurs effarés. Or, la femme libre évoquée comme une création du présent, une protestation contre le passé et une rédemption de l'avenir, ce n'est que la fille d'Ève, vieille de ses longues corruptions, et qui bien loin de pouvoir régénérer le monde, invoque elle-même une régénération : c'était la femme soi-disant *réhabilitée*, c'est-à-dire la femme rendue à l'ignoble empire de la chair ;

la femme païenne enfin. Cette femme si bien nommée *libre*, s'affranchit glorieusement de tout; elle ne veut ni de l'obéissance de la fille, ni de la dépendance de l'épouse, ni de la noble servitude de la mère : cette femme est libre, libre de contrainte, libre d'obéissance, libre de devoir, et par-dessus tout elle est libre de la loi du sacrifice. C'était la femme telle à peu près que le paganisme l'avait faite au sein de ses civilisations corrompues et corruptrices; la femme sensuelle, égoïste, stérile; la femme déshonorée dans le plus vrai sens de ce mot, et se précipitant de tout le poids de sa vie vers l'antique servitude. Cette femme libre rêvée par le génie de l'innovation n'était, hélas! il faut bien le dire, que l'exagération, ou, si vous le voulez, le type achevé de la femme telle qu'elle existe sous nos yeux au XIXe siècle, quand elle cesse d'être chrétienne.

Aussi, Messieurs, parce que le mal est le relief du bien, comme l'ombre l'est de la lumière, avant de vous dire comment la mère puise aux sources du sacrifice chrétien l'énergie du dévouement et dans le dévouement le secret de sa fécondité glorieuse, je veux vous

montrer d'abord le type de la femme païenne telle que vous la pouvez rencontrer autour de vous au sein de nos cités. Il s'en faut bien en effet que, même dans le christianisme, la femme réalise toujours cet idéal de maternité chrétienne qui s'est révélé au monde dans la transfiguration du Calvaire. Cela vient de ce que la femme chrétienne trop souvent n'accepte pas ou n'accepte qu'à demi la sainte loi du sacrifice; elle embrasse un simulacre de christianisme plutôt que le christianisme lui-même; désarmée du Christ qui est seul sa gloire parce qu'il est seul sa force, elle est devant les devoirs de la maternité à peu près comme si elle n'avait pas de christianisme. Dès lors se retrouvant dans sa faiblesse et son impuissance native, elle perd avec la dignité que le Christ donne à la femme qui l'adore l'honneur de la maternité chrétienne, pour réaliser un type de femme bien différent qu'on rencontre parmi nous au XIX[e] siècle, et que j'appelle d'un nom quelque peu adouci le type de la femme mondaine.

Il y a, au milieu de notre société contemporaine, en plein christianisme, une femme qui

contraste tristement avec l'idéal de la maternité chrétienne. La femme dont je parle est baptisée ; elle a fait sa première communion, et même à de rares intervalles on la retrouve encore dans nos temples ; mais elle n'est plus pratiquement chrétienne : elle est plus ou moins la reproduction moderne de la femme romaine des plus mauvais jours, avec cette différence que tombée du Christ, ses chutes sont d'autant plus profondes qu'elle tombe de plus haut. Or, parmi ces inévitables chutes, il en est une dont la famille ressent tout d'abord le contre-coup en elle-même et dont elle porte la honte devant la société : cette femme a horreur de la famille et elle se condamne elle-même à l'opprobre de la stérilité. Le sourire des petits enfants n'est pas la séduction de son cœur. Le foyer lui est triste comme une prison ; elle n'y peut demeurer : le mariage lui pèse comme une servitude; elle voudrait s'en affranchir et briser une chaîne qui fait son cœur captif : la famille enfin l'accable comme un fardeau ; elle cherche de toutes manières à s'en débarrasser. Ennui du foyer, fuite de la dépendance, répulsion des enfants,

extinction de la race, adoration du plaisir, peut-être frénésie de volupté ; et pour combler la mesure, impudence au sein de l'opprobre : voilà dans la famille la femme déchue de Jésus-Christ, telle que vous pouvez la voir passer sous vos yeux au dix-neuvième siècle !

Comment la femme baptisée a-t-elle pu en arriver là? et comment tant de bassesses au sein d'une religion si grande? Un seul mot explique tout : déshéritée volontairement de Jésus-Christ, cette femme a perdu la révélation du sacrifice ; l'égoïsme est rentré dans son cœur ; et vous allez voir qu'au point de vue où elle se place désormais, rien ne se comprend mieux que cette abdication de la dignité et de la gloire maternelle. La femme, précisément parce qu'elle renferme dans son cœur un plus riche trésor d'amour et a la vocation de plus grands dévouements, devient plus facilement par la déviation de cet amour et par le mépris de cette vocation un miracle d'égoïsme. L'égoïsme ne suppose pas dans un cœur l'impuissance d'aimer, il suppose le désordre dans l'amour. Là où il se rencontre un amour plus profond, plus vaste, plus délicat;

là aussi peut se développer par la perversion de cet amour un égoïsme plus monstrueux. L'égoïsme dans un cœur n'est pas un fleuve tari qui ne verse plus de flots; c'est un fleuve dévoyé qui porte des désastres. Et voilà ce qui explique, dans des cœurs si riches d'amour et si capables de dévouement, ces débordements qui ravagent la famille et déshonorent la maternité.

Voyez en effet ce qui advient de la femme dépossédée de Jésus-Christ et déshabituée du sacrifice. Cet amour, qui devait en suivant ses pentes légitimes sortir de lui-même pour se donner à autrui, se retourne sur lui-même pour se donner à lui tout seul: il devait se verser à flots pour féconder la vie, il se dévore lui-même dans sa propre source : il devait se prendre à aimer généreusement ; il se prend à aimer misérablement : il devient capricieux, volage, intéressé, sensuel, criminel quelquefois, stérile toujours; parce qu'il a éteint dans l'égoïsme le feu sacré et la flamme féconde du sacrifice. Pour créer la famille, je l'ai dit, il faut accepter trois fonctions douloureuses, enfanter, nourrir, élever; triple créa-

tion de la maternité, où la souffrance succède à la souffrance et où le sacrifice appelle le sacrifice. Cette femme ne peut souffrir; elle repousse les enfantements douloureux et elle affecte pour tout ce qui se nomme sacrifice un dédain plein d'orgueil. Elle n'estime pas qu'à aucun titre l'immolation d'elle-même puisse lui être demandée : elle raille lâchement le prêtre et l'Église, qui lui demandent de répondre au vœu de la nature, au plan de la Providence et à sa propre vocation. Que dis-je ? à l'entendre, la Providence elle-même s'est trompée ; elle trouve que l'humanité est mal faite ; que le mariage est une servitude, et que le triple enfantement qui constitue la mère, est une triple tyrannie que ni l'homme, ni la société, ni Dieu n'ont le droit de lui imposer. Elle oppose à la sagesse de Dieu les calculs de son égoïsme, et aux saintes austérités de la loi divine les lâchetés de son cœur : elle demande insolemment si au nom du devoir on peut lui imposer la tyrannie. Si elle osait, elle évoquerait Satan, pour aviser à bien savoir s'il n'y a pas quelques inventions diaboliques pour déjouer les desseins de la Providence : et

Dieu sait si ces inventions manquent au génie du mal. Quand l'égoïsme l'invoque, il répond à l'égoïsme qui l'appelle; il répond par la bouche d'un docteur complice, d'un mari sensualiste ou d'un ami pervers : il applique audacieusement à l'accomplissement de la loi ce qui ne fut décrété que pour punir les violations de la loi, et il dit : « Si tu deviens mère, tu » mourras ; non-seulement tu enfanteras dans » la douleur, comme Dieu te l'a dit au com- » mencement ; tu enfanteras dans la mort. » Donc, continue Satan ; le plaisir, rien que le » plaisir ; la volupté, rien que la volupté, avec » les raffinements de plus et les enfantements » de moins. » Ainsi Satan répond au vœu de la femme qui ne sert pas Jésus-Christ. Ainsi l'égoïsme, pour arrêter la vie, se pose à la source même d'où Dieu la fait jaillir, au cœur de nos mères. Vainqueur déshonoré du sacrifice exilé de la famille, seul le plaisir qui engendre la mort, habitera ce foyer où les dévouements et les souffrances maternelles avaient la vocation de prodiguer la vie!

Le luxe, d'ailleurs ne conspire-t-il pas avec le plaisir, pour ôter à la femme mondaine la

gloire de sa maternité? Le luxe est despotique, la femme mondaine est son esclave ; ne faut-il pas qu'elle lui obéisse? Le luxe pour elle est monté sur l'autel à la place de Jésus-Christ ; et ce Dieu du monde a des exigences qui priment dans le cœur de la femme mondaine les devoirs de la mère chrétienne. La joie de voir ses petits enfants heureux sous son regard a-t-elle rien de comparable à la joie superbe de se regarder elle-même vêtue comme une reine? Et qu'est-ce que le bonheur de prendre part à leurs jeux, à leurs amusements et à leurs fêtes, devant le bonheur de se mesurer dans l'arène de toutes les vanités avec les femmes atteintes de la même folie, et de triompher dans ces luttes de dépenses insensées et de beauté factice, où l'on aspire glorieusement à l'honneur d'égaler les princesses, dût-on y subir l'humiliation d'être vaincue par des courtisanes?

Que ferait-elle, du reste, la femme mondaine environnée de huit ou dix enfants? Même en supposant que l'héritage ne doive pas leur manquer et que la Providence ait doté leur avenir, comment les nourrir de son lait? comment les environner de ses soins? com-

ment les protéger de sa vigilance? comment leur prodiguer et ses fatigues du jour et ses veilles de la nuit? Le soir, le bal l'attend avec tous ses enivrements; ne faut-il pas qu'elle y figure et qu'elle consacre à de plus beaux triomphes ses fatigues et ses veilles? Que lui parlez-vous de famille? Que peuvent avoir de commun dans ce cœur égoïste les émotions du bal et ses tourbillonnements sensuels avec les émotions de la maternité et les caresses de l'enfance?

Aussi, alors même que l'égoïsme, à son tour déjoué par la Providence, a laissé s'échapper la vie à travers les industries de la mort; alors que Dieu a fait à cette femme la gloire imméritée d'entendre des enfants lui dire ce mot où il y a tant d'honneur : « Ma mère; » son cœur ouvert à d'autres aspirations ne se fait pas un charme de leur sourire, un spectacle de leur innocence, ni un bonheur de leur joie : elle ne sent de sa maternité forcée que le joug qui la rend captive; étrangère parmi les rejetons de sa vie, au sein des réalités qui deviennent si douces transformées par le sacrifice, elle rêve dans l'imaginaire de romanesques bonheurs.

Sous le prétexte égoïste que les enfants reçoivent l'amour sans le donner, et que leur tendresse ne peut suffire à combler un grand cœur, elle aspire avec d'autres amours une autre félicité : et cette femme, rejetant sa dignité avec son ministère, laisse tout entiers à des mains mercenaires des enfants qui ne sont pour elle qu'un embarras. Mère sans dévouement, pour elle c'est déjà trop que le travail de l'enfantement ; elle ne nourrira pas, elle n'élèvera pas ; elle n'aura pas cette maternelle ambition de donner à ses enfants le plus possible de son âme et de son sang ; et marâtre plutôt que mère elle jettera au plaisir la couronne flétrie de la maternité !

Du moins ce bonheur qu'elle aspire en dehors de sa sphère lui sera-t-il donné ? Cette épouse ennemie de la famille, cette mère malgré elle sera-t-elle heureuse ? Non, elle ne sera pas heureuse. Jetée hors de l'ordre par son égoïsme, elle se condamne elle-même au vide de l'âme, aux tristesses du cœur, aux aridités de la vie : elle a fui le sacrifice pour échapper à la souffrance ; la souffrance l'étreint au sein de son égoïsme ; triste si elle a des enfants,

parce qu'elle n'en sent que le fardeau ; plus triste si elle n'en a pas, parce qu'elle en sent l'absence au vide de son cœur, sa vocation l'opprime et l'ennui tombe sur elle ; il se fait au foyer son hôte de chaque jour ; il entre au fond de son âme pour lui rendre la vie amère. Et parce que le mal répond au mal comme l'abîme à l'abîme, et que l'ennui sorti du désordre enfante d'autres désordres ; l'abjuration des devoirs de la maternité pousse comme une pente fatale à l'abjuration de la fidélité : et celle qui ne sut pas être une mère dévouée, ne saura même plus être une épouse fidèle !... Ah ! Messieurs, détournons nos regards et nos cœurs de ce spectacle qui nous attriste : cette femme qui n'a su porter l'honneur, ni conquérir la joie de sa maternité, laissons-la passer sous le poids de vos mépris et sous le fardeau de ses hontes ; j'allais dire, sous l'opprobre de ses adultères ! Ou plutôt, tendons-lui le cœur et la main pour l'aider à se relever de ses abaissements, et montrons-lui pour l'encourager ce qu'elle aurait pu être et ce qu'elle peut encore devenir en rouvrant son cœur au sacrifice. Et pour lui faciliter l'accomplissement d'un devoir

qui est le vôtre aussi, jurez tous de ne jamais abuser de votre puissance pour imposer à la faiblesse la complicité d'un crime qui déshonore la maternité et la paternité tout ensemble; crime abominable, au dire de l'Écriture ; double prévarication où c'est la famille qui périt dans ses racines, et où c'est la vie humaine elle-même qui meurt tuée avant d'avoir pu naître dans des voluptés homicides!

Revenons à la mère telle que la fait le christianisme, alors qu'il prend de son cœur et de son âme une possession complète. Même sous la seule inspiration de la nature, la mère, quand le mal ne l'a pas envahie, trouve déjà dans son cœur, pour les dévouements de la maternité d'admirables instincts. Mais quand elle a passé par les saintes transfigurations de la croix ; quand elle a trempé son âme aux eaux fécondes du sacrifice ; elle y trouve la force d'en réaliser le plus parfait idéal ; et le Dieu du Calvaire semble lui donner, pour multiplier ses enfants et féconder la famille, la puissance du miracle.

Jeune encore, avant qu'aucun souffle n'ait altéré la virginité de son cœur, elle a identifié

dans son âme ces deux choses qui n'en font qu'une, le christianisme et le sacrifice. La religion entra dans sa vie comme une révélation du dévouement. Sa piété s'est épanouie sous les regards de l'Agneau immolé pour le salut de tous ; et lorsque, pour la première fois, elle ouvrit à cet Agneau son cœur pur comme un tabernacle d'or ; lorsqu'elle lui fit le premier hommage d'un amour embaumé de pudeur, de grâce et de chasteté ; qui peut dire les révélations que le Dieu du sacrifice fit de lui-même à la Vierge chrétienne ? Combien ce jour-là, dans les joies de ces premières noces avec l'Agneau divin, ont entrevu et aspiré le sacrifice, comme la plus haute vocation et le plus céleste idéal de leur vie de la terre !

Aussi lorsque la jeune chrétienne que Dieu n'a pas prédestinée à l'héroïsme de la virginité, regarde l'avenir en cherchant sa vocation; lorsque son imagination précipitant les jours et devinant la Providence, lui montre dans un temps plus ou moins proche comme centre de sa vie terrestre un mariage couvert de la bénédiction de l'Église et de Dieu ; si cette enfant dans son cœur d'ange fait des rêves (et où

est la jeune fille qui n'en fait à dix-huit ans ?), règle générale, ce sont des rêves de dévouement. A travers les ombres heureuses qui voilent encore à son âme une part de ses austères devoirs, elle voit briller comme un astre d'espérance la gloire de la maternité : elle aura un mari aimé en Jésus-Christ et pour toujours ; elle verra de petits enfants la reconnaître à son sourire ; elle les entendra répondre à sa voix et l'appeler de son nom ; elle sera heureuse de leur faire une joie de toutes ses souffrances, un bonheur de tous ses sacrifices !

Telles sont les aspirations, tels sont les rêves de la jeune chrétienne instruite aux leçons du Calvaire, avant que le mariage ait fixé son cœur et décidé son avenir. Et lorsque le Sacrement est venu mettre à sa vocation le sceau de Dieu par la main de l'Église, et que les rêves de l'enfant vont devenir bientôt les réalités de la mère ; lorsque les jours en se hâtant lui ont amené sa destinée, et que déjà la grande heure de sa maternité est proche ; oh ! combien de fois, en mettant sur son cœur dans le mystère de la communion l'Agneau du sacrifice, elle a cru sentir le fruit de ses entrailles tressaillir

au contact du Christ, et s'est écriée comme Élisabeth dans un enivrement sacré : *Exultavit infans in utero*. Et savez-vous quels sont alors les songes dorés, les délicieux pressentiments, les sublimes pensées de cette femme transfigurée par le Christ ? Elle se dit : Voici venir l'heure du sacrifice ; encore quelques jours, et ma vie va devenir un dévouement qui ne finira plus : ce petit être que je sens vivre dans mes entrailles et reposer près de mon cœur, ah ! comme je le comblerai, non-seulement de mes tendresses, mais de mes larmes ; non-seulement de mes caresses, mais de mes sacrifices !

Oh ! qu'ils sont saints, oh ! qu'ils sont purs, les rêves de la femme chrétienne à la veille de sa maternité première ! Rêves charmants, peints d'avance dans son imagination, et qui demeurent peints dans sa mémoire quand ils sont devenus des réalités plus charmantes encore ! Ah ! ce qu'alors cette mère selon le cœur du Christ trouve de courage, de force et d'abnégation dans cette religion qui a pris possession d'elle ; ce que son Dieu lui met au cœur chaque jour, surtout à l'heure mys-

térieuse de la communion ; ce qu'elle puise à son autel d'intarissables dévouements pour l'accomplissement de ses devoirs ; ce que du fond de ces sacrifices elle fait jaillir de joie et pour elle et pour tous ; il faudrait, pour le comprendre et le dire, avoir la voix d'un ange et le cœur d'une mère ! Nous n'avons ni l'un ni l'autre : du moins pouvons-nous dire que comme l'égoïsme fait déchoir la femme mondaine de tout l'honneur, de toute la dignité et de toute la joie des vraies mères ; le sacrifice élève la femme chrétiennne à toute la hauteur de ses fonctions et lui prodigue toutes les joies qui naissent pour elle de leur parfait accomplissement.

La femme mondaine a peur de souffrir : elle fuit les enfantements douloureux ; la femme chrétienne ne se croira jamais trop mère : et jamais elle ne pensera avoir assez souffert pour le bonheur de ses enfants ; pareille à celles que l'on rencontre encore partout dans les populations chrétiennes du Canada, et qui estiment que dix ou douze enfants sont à peine assez pour l'honneur et la joie de leur maternité : fille d'Ève prévaricatrice, mais instruite aux leçons

du Christ réparateur, elle accepte sans murmure la loi proclamée sur notre berceau ; à force de courage pour braver la mort et de dévouement pour donner la vie, elle répond par tous ses enfantements à tous les appels de Dieu. Si parfois en regardant l'avenir elle s'émeut sur le sort de ses enfants et sent à cause d'eux une crainte l'envahir, elle élève à Dieu son regard et son cœur ; elle se souvient qu'il y a au ciel une Providence qui n'oublie pas même les petits oiseaux ; et elle se dit confiante et tranquille : « Dieu me les a donnés ; Dieu les bénira. »

Courageuse et dévouée pour donner la vie, elle l'est encore plus pour la nourrir et l'élever. Jusqu'à constatation d'un danger certain, elle garde cette ambition naturelle à toute mère : nourrir ses enfants ; son cœur ne consent pas à mêler dans leurs veines à la pureté du sang ingénu l'alliage d'un sang mercenaire ; si sa vie s'épuise de tout ce qu'elle donne d'elle-même, elle trouve que ses épuisements seront trop heureux s'ils deviennent la vie, la force et la beauté de ses enfants. Mais ce qu'elle aspire avec le plus d'ambition, ce qu'elle entreprend

et poursuit avec le plus de dévouement, ah! c'est après avoir mis dans la chair d'un enfant sa substance et son lait, de mettre son âme dans son âme et son cœur dans son cœur par le travail de l'éducation. Élever un enfant, le façonner, le sculpter à force de soins et de fatigues à la plus grande ressemblance du Christ: oh! quelle vocation pour la mère chrétienne, et pour l'accomplir quel héroïsme de dévouement! Oh! dit-elle alors dans ce cœur où le Christ et la nature lui font un même appel: « Adieu les » spectacles, adieu les plaisirs, adieu les fê- » tes; mon spectacle c'est de regarder mes » enfants; mon plaisir c'est de les embrasser; » ma fête est d'assister à leur bonheur, et ma » joie de me donner à eux. Ah! que le monde » me laisse; qu'il ne me dérobe rien des mo- » ments que mon amour doit tout entiers à ces » chers petits êtres. Malheur à moi, si je livre » au plaisir les heures du sacrifice: trop heu- » reuse de former de tous mes dévouements » ces enfants que la Providence a fait tomber » dans mon sein comme le plus beau présent » de son amour. » Alors, quels soins, quelles veilles, quel travail, quelles fatigues, quels gé-

missements, quelles larmes peut-être, consacrés par ce vrai cœur de mère à la formation de ses enfants!

Ainsi la mère chrétienne s'élève par le sacrifice à la hauteur et même au-dessus de ses plus austères devoirs: et quand elle a selon le vœu de la Providence enfanté de ses douleurs, nourri de sa substance et élevé par tous ses sacrifices une famille nombreuse; oh! quelle est belle la mère de famille entourée de la jeunesse et de l'éclat de sa chaste génération! *Quam pulchra est casta generatio cum claritate*: plus belle que le palmier qui s'élève au penchant du Thabor couvert de son splendide feuillage; plus belle que l'olivier déployant au soleil ses rejetons en fleurs; plus belle que la rose qui s'est épanouie au milieu des épines; oui, plus belle est la mère chrétienne dans l'épanouissement de sa vie: rose vivante couronnée de toutes ses feuilles, ornée de toute sa beauté, brillant de sa fraîche et naturelle splendeur! Ah! Messieurs, vous parlez de la beauté, et vos cœurs facilement s'émeuvent sous le coup de son regard: sachez-le bien, la mère n'est jamais plus belle que quand elle nous apparaît au foyer

domestique, ornée de ses enfants, embellie de ses douleurs, montrant à son front dans le sillon de la souffrance et dans le stigmate du sacrifice, le complément de l'humaine beauté; ce je ne sais quoi d'achevé que nulle fille d'Ève ne peut porter sur un front où la douleur n'a pas gravé son signe.

Mais, Messieurs, ce qui fleurit surtout sous ce toit généreux qui abrite le sacrifice, il faut le dire ici pour encourager les âmes trop faibles devant le devoir et la souffrance, c'est la plus suave fleur de la vie; c'est la joie de la mère féconde et de la famille nombreuse! Cette rose, dont vous pouvez contempler l'éclat, elle a un arome comparable à sa beauté; elle s'embaume elle-même et la famille avec elle de ses propres parfums; car la joie qui est partout le fruit du sacrifice, brille à tous les fronts parce qu'elle est au fond de tous les cœurs. N'ai-je pas dit un paradoxe? Quoi, la joie dans la famille nombreuse! Quoi, là où se pressent tant d'êtres voués à la loi de la douleur; là où les gémissements semblent se multiplier avec les êtres qui naissent pour pleurer; là où la mort a tant de chances pour accroître les regrets

avec les funérailles : quoi ! là le bonheur trouverait asile, et la joie viendrait établir sa demeure ! Oui, Messieurs, n'en doutez pas ; si la loi du sacrifice acceptée sans réserve a multiplié la vie ; si tous ces fils de la douleur grandissent sous les influences du Calvaire et sous les regards du Crucifié ; il y a parmi tous ces petits êtres comme un mutuel rayonnement de tendresse et d'amour qui multiplie la joie de tous par la joie de chacun ! S'il y a des exceptions, la règle subsiste ; et la règle la voici : joie et félicité aux familles nombreuses !

Ici peut-être une incrédulité se prend à sourire ; elle dit : je ne crois pas à ce mystère. Vous n'y croyez pas ! Eh bien! je crois, moi, à ce doux mystère qui fut le premier bonheur de ma vie. Même après les ravages que la mort a faits autour de notre cœur; à travers la distance des jours évanouis, Ah! nous le sentons encore, comme un parfum venu de loin, ce bonheur d'avoir eu de doux frères et d'angéliques sœurs; alors surtout que le plus faible de tous on eut plus de raison de craindre pour son propre cœur le malheur de la solitude ! Oui, j'y crois de toute mon âme à cette joie de la famille fé-

conde; et bien que depuis longtemps sevré de ce charme de la vie, mon cœur a pu goûter encore le bonheur de retrouver dans les autres une joie qu'on ne retrouve plus pour soi. Partout où le fidèle accomplissement de la loi du foyer a fait la vie riche et abondante, heureux encore de m'associer au bonheur d'autrui, j'ai pu sentir ces joies pures et naïves que l'on rencontre si peu sous ces foyers où l'égoïsme a rendu la vie rare. Si j'ai trouvé des différences, si là aussi j'ai senti la nuance, c'était la différence dans le bonheur, c'était la nuance dans la joie! Et au centre de toutes ces joies rayonnant les unes sur les autres, j'ai vu la joie de la mère portant dans son cœur dévoué le principe et le foyer de toutes les joies; et je me suis écrié: « Mon Dieu, mettez le sacrifice au cœur de toutes les mères; et que la joie en sorte avec la vie pour le bonheur de la famille et le progrès de l'humanité! »

MESSIEURS,

Après avoir montré le rôle respectif du père et de la mère dans la famille chrétienne, j'aurais dû, pour donner à ce sujet son lé-

gitime couronnement, parler aussi du rôle de l'enfant, la troisième personne de la famille humaine cette trinité créée : le temps ne l'a pas permis ; et d'ailleurs il eût fallu pour bien montrer dans la famille la vocation de l'enfant, traiter directement de l'éducation que je n'ai touchée qu'au passage. Je m'arrête donc et je termine par ce discours ce que je voulais vous dire sur le progrès par Jésus-Christ considéré au point de vue de la vie domestique. Je suis bien loin d'avoir dit tout ce qu'un pareil sujet eût inspiré à un esprit moins incapable ; j'espère du moins en avoir dit assez, pour vous faire comprendre ce qui était le but de cette prédication, à savoir, que là, au foyer domestique habité par le Christ, se trouve le grand secret de ce progrès que nous cherchons.

Et maintenant, Messieurs, si vous voulez mieux voir par vous-mêmes ce que le christianisme a fait partout pour l'élévation de l'humanité et le progrès de la société, je vous dirai : regardez dans la lumière de l'histoire, à tous les points de l'espace et de la durée cette incomparable création, la famille chrétienne ; arbre séculaire qui a ses racines au berceau du

genre humain, et sur lequel la vie de Jésus-Christ greffée par la main de l'Église s'est épanouie avec une beauté, une splendeur et une fécondité que quatre mille ans de croissance n'avaient pas connue. Voyez de tous côtés, à travers toutes les dégradations de l'humanité déchue, apparaître ces modèles de la vie chrétienne créés dans la famille par le christianisme, et dont le génie s'est plu à graver dans la peinture, dans la poésie, dans l'éloquence, les types impérissables : le père chrétien et la mère chrétienne ; le mari chrétien et l'épouse chrétienne ; le fils chrétien et la vierge chrétienne : types radieux de la vie agrandie par la famille, dont la gloire jette dans notre histoire un éclat si suave et si pur !

Ou plutôt ne vous contentez pas de regarder dans l'histoire : allez, pénétrez vous-mêmes par la pensée et le cœur dans le sanctuaire le plus intime de la famille chrétienne ; faites mieux encore : entrez en personne sous les toits privilégiés qui offrent encore de nos jours ce spectacle qui a ravi les siècles écoulés ; et là, contemplez non plus seulement sur des images mais dans la realité vivante le miracle de gran-

deur que Jésus-Christ accomplit au foyer qu'il habite ; voyez toute cette société domestique prosternée dans une même foi et une même adoration devant l'image de Jésus - Christ, grande de cette grandeur, belle de cette beauté qu'elle adore ; voyez au front du père, de la mère, de l'enfant, le reflet de l'Homme-Dieu ; et sur ces trois personnes qui composent l'unité de la famille, comme une irradiation de la grandeur, de la beauté, de la suavité et de l'unité des trois personnes divines : voyez enfin toute cette famille si rayonnante et si pleine de Jésus-Christ, environnée de serviteurs et de servantes associés à la même gloire et transfigurés dans la même lumière ; domesticité véritable inconnue aux foyers sans christianisme, où l'on trouve encore des mercenaires mais plus de domestiques : et dans la lumière qu'une telle vision envoie aux intelligences dignes de contempler ces grandes choses et d'en entendre la voix, mesurez, si vous le pouvez, la portée sociale de cette création chrétienne ; demandez-vous ce qui doit advenir de la société entière, lorsque chaque foyer devient un sanctuaire où la vie humaine, à force de connaître,

d'aimer et d'adorer Jésus-Christ, se fait partout à son image et s'élève à sa hauteur : alors il vous sera révélé pourquoi l'Église catholique, si ambitieuse de tous nos vrais progrès, exerce dans la famille une action si opiniâtre, si dévouée, si profonde !

Aussi, avec quelle divine sollicitude elle travaille à la conservation, à l'agrandissement, à la perfection de la famille chrétienne ! de quelles tendresses elle environne le berceau de l'enfance, de quelle vénération les tombeaux des ancêtres, de quels dévouements le foyer où la famille s'élève sous les regards de Dieu ! Que ne fait-elle pas pour y sauvegarder l'autorité des pères, le dévouement des mères, l'obéissance des enfants, la sainteté de tous ? Quelle vigilance sacrée n'étend-elle pas jusqu'aux sources mêmes de la vie humaine ? De quelle pureté elle voudrait y honorer ce ministère de la paternité et de la maternité profanés par des égoïsmes qui font fuir avec la pudeur chrétienne les anges gardiens de la sainteté domestique ! Puissance et autorité paternelle ; amour et dévouement maternel ; obéissance et tendresse filiale ; pureté et chas-

teté conjugale; famille chrétienne enfin : oh! qui vous garde, qui vous protége, qui vous aime comme l'Église catholique? Comme elle vous couvre de son regard! comme elle vous réchauffe sur son sein! comme elle vous porte dans son cœur! Ah! puissiez-vous sous ce regard, sur ce sein et dans ce cœur de mère, croître de plus en plus par Jésus-Christ Notre-Seigneur! Ce fut le rêve de cet apostolat; et c'est le souhait de mon cœur ambitieux du bonheur de mes frères, de la gloire de ma patrie et du progrès de l'humanité!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

